

JEAN EVEN

LES POST-HUMAINS

Roman

LES POST-HUMAINS

*Toutes les réflexions au sujet de
l'avenir ne sont en général que des élucubrations
sur le présent.*

Jacques ATTALI
*Une brève histoire de l'avenir
(2007)*

Première partie (Ch. 1 à 7) : La guerre.....p.3

Deuxième partie (Ch. 8 à 14) : L'entre-deux guerres.....p.50

Première partie

LA GUERRE

Chapitre 1

A presque soixante ans, Stanley Clark n'en paraissait pas quarante. Tout le monde le lui disait et il le constatait lui-même chaque jour dans sa salle de bain. Grand, svelte, souple, bronzé, *look* hollywoodien, il ne cessait de se féliciter d'avoir commencé à suivre, trente ans plus tôt, le traitement anti-vieillessement que lui avait prescrit un ami médecin disparu depuis. Un traitement pourtant tout bête, à la portée de tout le monde ou presque, version juste un peu améliorée d'une trouvaille faite avant l'an 2000 (un demi-siècle plus tôt), mais qui se révélait très efficace, surtout si l'on n'attendait pas, pour commencer à le suivre, d'être sur le retour. Maintenant, bien sûr, tout le monde s'y était mis, d'autres traitements étaient apparus, et l'on ne saurait bientôt plus ce qu'est un « vieux », du moins dans les quartiers privilégiés des pays riches.

Stanley avait été aussi, il y avait plus de vingt ans, l'un des tout premiers, aux Etats-Unis, à bénéficier du *B.S.M. (Body Self Managing)*, devenu banal depuis, lui aussi, mais alors révolutionnaire. Et depuis il ne manquait pas de jeter un coup d'œil, chaque matin, au moment où il enfilait sa veste, au petit écran souple qui formait une sorte de doublure détachable de sa poche intérieure gauche, celle du cœur, et lui indiquait tous les chiffres enregistrés par les multiples capteurs dont il était bardé, depuis sa tension artérielle jusqu'à son taux de Gamma G.T.... Ce petit écran, il avait pris l'habitude de le considérer comme un copain, qu'il appelait Bill et avec lequel il bavardait de temps en temps : il lui suffisait pour cela d'exercer une pression du doigt en haut et à

droite de l'écran qui, depuis vingt ans, s'était beaucoup perfectionné, qui était devenu parlant, et dont des modèles nouveaux sortaient en permanence :

- Je n'oublie pas, Bill, dit-il, que c'est toi qui m'a appris, il y a trois ans, que j'avais quelques cellules suspectes à la prostate.

- Il ne faut jamais tarder à intervenir quand cela se produit, répondit Bill.

- C'est bien ce que j'ai fait. Tu aurais sans doute pu résoudre le problème, me prescrire, me doser, et même diffuser dans mon organisme le produit dont j'avais besoin, mais j'ai cru préférable de me faire refaire la prostate. Après tout, je ne suis pas pour rien leader mondial pour la production d'organes ! Et pour leur régénération aussi ! En tout cas, sur le plan sexuel, je m'en trouve bien, je peux te le dire : un vrai jeune homme !

Il mit fin à la conversation en touchant à nouveau l'écran. Bill n'avait qu'un défaut : sa conversation restait relativement pauvre. Il allait falloir le changer, le remplacer par un Bill plus récent. Beaucoup de B.S.M. étaient maintenant commandés par le portable mais Stanley était habitué à son Bill et il y tenait.

- Pauvre Bill, pensa Stanley, il va finir à la poubelle.

Il fut soudain curieux de savoir comment réagirait Bill en apprenant cela, et il mit à nouveau l'écran tactile en mode vocal :

- Tu sais, Bill, dit-il, je vais sans doute être obligé de me séparer de toi. Tu n'es plus à jour, mon pauvre vieux.

- C'est toi qui importe, Stan, répondit Bill, ce n'est pas moi.

Stanley sourit et coupa la parole à Bill. Aujourd'hui, en tout cas, tout était O.K. pour lui. Aucun chiffre ne clignotait. Il était aux normes. Stanley était d'ailleurs aux normes pour tout, sa santé, son compte en banque, les résultats de son entreprise, sa maison de Santa Barbara...

Il entra dans le vaste *living-room* où Susan, qui, comme souvent, était sortie du lit plus tôt que lui, nue sous un court chemisier de soie transparent qui laissait deviner les contours de ses formes, était pelotonnée dans un fauteuil, face au mur d'images. Elle était vraiment très belle, avec ses longs cheveux noirs aux reflets presque bleutés, encadrant un visage d'un ovale parfait. Et rayonnante, éclatante de jeunesse, même si, pour elle aussi, bien qu'elle fût moins âgée que Stanley, cette jeunesse était plus ou moins artificielle. « Une *hour* du Coran », pensa Stanley qui sourit :

- Je suis même aux normes pour ma vie privée, se dit-il.

Une immense baie vitrée donnait sur le parc, clôturé, au loin, par un mur de dix pieds de haut, (ou de 3 m. 30, comme on disait maintenant que le système métrique avait été adopté presque partout, même aux Etats-Unis), dont le sommet était surmonté d'une grille de fer où passait un courant capable d'électrocuter un éventuel cambrioleur . L'éternel soleil de Californie inondait les pelouses et les plates-bandes fleuries. Stanley se pencha vers Susan et l'embrassa dans le cou :

- Du nouveau ?, lui demanda-t-il.

Susan, après l'avoir attiré à lui et lui avoir tendu sa bouche, désigna, dans un coin, en bas à droite, un des petits écrans juxtaposés sur le mur d'images, et qui était relié aux caméras de surveillance disposées autour du domaine ultra-sécurisé où se trouvait la maison. Stanley le fixa: l'image s'agrandit à ses yeux, passa en 3 D, et devint sonore : des gens attroupés chantaient des cantiques ou scandaient des slogans. Un visage apparut en gros plan, celui d'une des manifestantes qui s'époumonait, face au barrage des vigiles : « *God bless America !* » Puis le gros plan fut remplacé par un plan large filmé par une caméra plus lointaine.

- Bof, ils ne sont pas très nombreux, dit Stanley. Une cinquantaine, grand maximum. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ils sont là aujourd'hui, ces illuminés...

Soudain, son attention fut attirée par un autre écran sur lequel il fixa son regard et son attention. Ce mur d'images avait décidément été bien réussi : il réagissait parfaitement aux implants cérébraux. Stanley avait été un des premiers à se faire poser de tels implants dès que cette avancée technologique avait été mise sur le marché : ils donnaient à la volonté des possibilités multiples ; c'est ainsi que Stanley pouvait rapprocher des objets lointains, ou amplifier des sons à peine

perceptibles. Depuis, de nouveaux modèles permettaient maintenant, parmi de multiples autres fonctions, de faire revenir à la conscience un mot ou un numéro qu'on connaissait mais que, sur le moment, on avait du mal à retrouver ou encore d'identifier un air qui vous trottait dans la tête. Le progrès technique allait si vite que Stanley envisageait déjà de faire changer ses implants. Dans l'immédiat, le nouvel écran que ses yeux fixaient s'agrandit à son tour et devint sonore. L'image était des plus banales : un type au faciès asiatique, assis dans un fauteuil, parlait, le regard fixe. Il devait probablement lire son texte (un monologue de Shakespeare) défilant sur un prompteur. Il y eut un fondu et la même séquence recommença. Stanley en savait assez. Il sortit son portable de sa poche. L'image retourna aussitôt dans son coin et redevint muette. Sur son portable, Stanley retrouva cette image qu'il venait de voir, mais aussi le message qu'il attendait : « *As-tu entendu, Stan ? On t'attend.* » Bien sûr qu'il avait entendu : le texte qu'avait lu Cheng était le signal convenu, il ne l'avait pas oublié. Mais une fuite avait-elle eu lieu ? Était-ce la raison de la manif évangéliste ? Il aurait pu le vérifier sur l'une des chaînes d'information en continu, mais ce n'était pas le plus urgent : il ferait cela plus tard.

- Je crois avoir compris que ça y est ? demanda Susan.
- Ca y est.
- Fabuleux !, dit-elle. Aujourd'hui finit l'esclavage qui pesait sur la femme depuis l'origine de l'humanité.

Stanley était déjà en train de parler à son portable et il ne tarda pas à recevoir sur son mini-écran la réponse à la question qu'il venait de poser :

- Je prendrai l'avion à 1 H. p.m., dit-il à Susan. Je serai ce soir à Honolulu et avant minuit à Nuku.
- Ta présence est indispensable ?
- Ils pourraient sans doute se passer de moi, mais avoue qu'un événement pareil, ça ne se rate pas. Ce n'est pas ton avis ?
- Si, bien sûr... Pas de problème de kérosène ?
- Nous sommes des V.I.P., répondit Stanley en souriant

A ce moment, on entendit Bobby, le robot domestique, qui entra, après avoir frappé à la porte, et s'arrêta à proximité de Stanley :

- Eh bien, dit Stanley, qu'y a-t-il de si urgent, Bobby ?
- Stan, je me suis aperçu qu'un des panneaux solaires est en panne.
- Encore ! Décidément, cette installation a été cochonnée. J'espère que tu as fait le nécessaire ?
- J'ai fait le nécessaire. L'installateur enverra quelqu'un cet après-midi, mais, si j'ai bien entendu, tout à l'heure, tu ne seras pas là ?
- Que me racontes-tu là, Bobby ? Tu n'as pas besoin que je sois là, tout de même ! Tu peux très bien t'occuper de cela toi-même.
- Très bien, Stan.

Bobby s'éloigna. Il avait tous les codes en mémoire, tous les systèmes d'identification, biométriques et autres. Il savait parfaitement qui avait le droit d'entrer et qui ne l'avait pas. Il pouvait appeler les vigiles du domaine, voire même la police officielle, en cas de besoin. Aurait-il par hasard fallu que Stanley et Susan s'occupent des réparations d'un panneau solaire ? Et quoi encore ?

- Si tu pars, dit Susan, je ne vais pas rester seule ici. D'autant que tu n'es sans doute pas près de revenir.
- Tu veux dire : à cause des évangélistes, dehors ?
- Entre autres, mais pas seulement ...
- Et où vas-tu aller ?
- Le rachat par mon groupe d'un grand magazine brésilien est imminent... Je peux en profiter. De toute façon, il aurait fallu que j'y aille.
- Charles sera à Rio ?
- Je vais m'en assurer. Mais, au moment de conclure l'affaire, je ne vois pas comment il pourrait être ailleurs.

- Tu vas me manquer, Susan, dit-il en l'attirant à lui.

Et ils roulèrent sur le tapis. Stanley commença à lui ôter son petit chemisier, tout en l'étouffant sous ses baisers.

- Tu auras ton autre, toi aussi, murmura Susan.

- C'est toi que j'aime, dit-il en la dévorant, tu le sais bien.

Ils s'étaient mariés près de vingt ans plus tôt et la presse *people* mondiale parlait d'autant plus de leur couple qu'une fidélité comme la leur n'était pas fréquente dans leur milieu. Elle était même rarissime. Bien sûr, ils avaient l'un et l'autre diverses liaisons à travers le vaste monde, mais enfin ils restaient ensemble et se retrouvaient régulièrement dans leur maison de Santa Barbara. Tous les media tenaient pour acquis qu'ils continuaient à s'aimer, ce qui n'était certainement pas faux. Et pourtant, s'ils s'étaient mariés, à l'époque, c'était surtout pour qu'une « union libre » ne vînt pas aggraver l'hostilité des intégristes protestants, très influents à Washington, au moment où allait être annoncée (on était alors en 2030) la naissance, aux îles Tonga, du premier clone humain, réalisée par la firme dont Stanley était le P.D.G., annonce qui ne manquerait pas de soulever un tollé mondial. Le clonage reproductif des animaux était pratiqué avec succès depuis la fin du dernier siècle et les échecs étaient devenus rarissimes. Mais le clonage humain était longtemps resté tabou, jusqu'à ce jour donc, 22 ans plus tôt, où l'entreprise de Stanley, après de multiples tentatives infructueuses, avait enfin réalisé l'exploit. Personne, sur les cinq continents, n'ignorait que ce clone était le sien et Stanley Clark était la bête noire non seulement des évangélistes du continent américain et des catholiques intégristes d'Europe, mais aussi (et peut-être surtout) des Islamistes qui régnaient désormais tyranniquement sur une grande partie du monde. Les clonages avaient beau s'être multipliés au cours des deux dernières décennies, Stanley continuait à être voué aux gémonies par les fanatiques de toutes les religions, et ses résidences, partout dans le monde, se trouvaient dans des domaines très sécurisés, comme celui-ci, en Californie. Plusieurs des autres résidents du domaine de Santa Barbara étaient également menacés, pour des raisons diverses, mais aucun ne l'était autant que lui.

A l'époque de leur mariage, Susan et Stanley avaient été l'un des tout premiers couples à faire leur voyage de noce dans la station internationale lunaire. Ces « lunes de miel », qui méritaient enfin leur nom, étaient devenues banales depuis, au point qu'une aile entière de la station avait été aménagée en hôtel de luxe (une façon comme une autre de la rentabiliser), même si c'étaient seulement des jeunes mariés fortunés qui en profitaient. Mais à l'époque la leur avait fait sensation, autant que, tout récemment, le premier vol commercial vers la planète Mars, d'autant plus que les vols vers la lune étaient encore assez sportifs vingt ans plus tôt et les séjours sur place moins confortables qu'aujourd'hui. Ce voyage de noce avait fortement contribué à faire d'eux des « stars » internationales et cette « starisation » avait évidemment été accentuée par leurs activités professionnelles à tous les deux.

Susan était beaucoup plus menacée que Stanley et elle ne l'ignorait pas. Fille d'un proche parent d'un des princes des Emirats Arabes Unis, elle avait réussi, dans des conditions rocambolesques, à fuir son pays à l'âge de 18 ans. Elle avait renié l'Islam, changé de prénom et obtenu la nationalité américaine. Au regard de la loi islamique, qui régnait aujourd'hui du Maroc à l'Indonésie et de l'Asie centrale au centre de l'Afrique, elle était coupable d'apostasie et se trouvait sous le coup d'une *fatwa* qui donnait le droit, sinon l'obligation, à tout musulman de l'assassiner au nom d'Allah le Miséricordieux. D'autant que le groupe de presse et de télévision féminines qu'elle avait créé, qu'elle dirigeait, et qui avait une audience planétaire, était à la pointe du combat pour l'affranchissement de la femme, en particulier en pays d'Islam, dont le sort continuait à la passionner. Elle avait coutume de dire que la libération de l'Empire islamique était entre les mains des femmes : encore fallait-il qu'elles prissent conscience de la ségrégation dont elles étaient les victimes et dont la plupart d'entre elles, ignorant presque tout du monde extérieur, ne se doutaient même pas, et qu'elles voulussent s'en délivrer. Tout le reste suivrait, assurait-elle. Les revues de

son groupe, qui paraissaient en plus de vingt langues (dont naturellement l'arabe, le persan, le turc, l'ourdou et différents dialectes malais), avaient été parmi les premières au monde (il y avait déjà longtemps de cela) à être imprimées à l' « encre » électronique sur « papier » électronique : elles pouvaient ainsi être mises à jour en permanence et à peu près partout, grâce à la Wi Fi, ce qui compensait leur prix d'achat initial élevé. Susan comptait surtout sur le Web pour atteindre les pays musulmans et spécialement les femmes de ces pays. Car si les pouvoirs en place pouvaient interdire l'entrée des magazines et même la pose, voire la vente des antennes capables de capter les chaînes de télévision par satellite, il leur était plus difficile de contrôler la Toile mondiale, même s'ils pouvaient identifier et donc traquer ceux et celles qui se connectaient à des sites suspects et tiraient la presse interdite sur leur imprimante.

Susan et Stanley firent l'amour longuement, passionnément, intensément, furieusement, jusqu'à ce que le portable de Stanley, dans la poche de sa veste qu'il avait accrochée à la dossier d'une chaise, lui signale qu'il était l'heure de partir à l'aéroport. Quand Susan fut debout, Stanley, à genoux à ses pieds, entoura ses cuisses de ses bras et posa sa bouche sur son ventre :

- On garde le contact, dit-il. Je t'appellerai à Rio.
- Et moi je te joindrai sur les îles.

*

Près de sa voiture, dans le parc, l'attendaient deux costauds qui, à une question qu'il leur posa, répondirent qu'ils étaient envoyés par sa compagnie d'assurance, prévenue de son départ et bien au courant des menaces qui pesaient sur lui. Il vérifia leur identité à l'aide de son portable. Stanley, qui n'arrivait pas à se convaincre qu'il était vraiment en danger, haussa les épaules. S'il y avait un risque, pourquoi ne pas lui envoyer un hélicoptère ? Et s'étaient-ils au moins assurés qu'il n'y avait pas une bombe dans son avion, y compris une de ces bombes modernes à nanoparticules, invisibles à l'œil humain et qui ne pouvaient être détectées que par des spécialistes équipés d'un matériel sophistiqué ? Les deux costauds lui dirent que deux de leurs collègues étaient sur place en train de passer son avion au peigne fin. Stanley s'était voulu ironique, mais, apparemment, il avait eu tort. Il s'assit entre les deux costauds, à l'arrière de la voiture (à pile à hydrogène, bien entendu, comme la plupart des voitures modernes), et l'un des deux, à qui il avait passé la télécommande, programma le guidage automatique du véhicule en lui indiquant la destination. Dans les rétroviseurs, Stanley vit Susan qui lui faisait au revoir de la main, avant que le haut portail blindé de la propriété ne se referme derrière lui. Il prit son portable et actionna quelques touches : l'*allegretto* d'une des *Symphonies salzbourgeoises* de Mozart emplît l'habitable de sa petite musique aérienne, joyeuse, et bleue comme le ciel. C'était un jour historique et lui, Stanley Clark, entra dans l'histoire. Aujourd'hui, comme le lui avait dit Susan, prenait fin, grâce à lui, l'antique malédiction qui pesait depuis toujours sur les filles d'Eve : « *Tu enfanteras dans la douleur.* »

Le double portail du domaine sécurisé s'ouvrit devant ce véhicule et ses passagers clairement identifiés par les appareils de surveillance et de contrôle. Les Evangélistes étaient toujours là. Ils ne cherchèrent pas à bloquer la voiture mais, quand elle passa au milieu d'eux, Stanley les vit se pencher vers lui, hommes et femmes, les traits déformés par la haine, hurlant des insultes. Une fuite avait décidément dû se produire : il prit son portable, arrêta la musique et pianota : la première chaîne qui apparut fut une chaîne de Singapour : le présentateur parlait chinois, mais heureusement, grâce à son portable, Stanley pouvait activer ses mini-oreillettes qui étaient capables de traduire plusieurs langues, dont le chinois, bien entendu, la langue la plus

importante du monde avec l'anglais. Le type faisait effectivement état de « *rumeurs selon lesquelles, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une ectogénèse aurait été réussie dans les laboratoires de la célèbre firme Binax, implantée aux îles Tonga.* » Stanley fit apparaître une chaîne américaine qui rapportait aussi la nouvelle, en faisant état d'une « *source digne de foi* ». Cela le mit en colère : à quoi bon le message codé que Cheng et lui avaient préparé depuis des mois et qu'il l'avait entendu lire tout à l'heure ? Qui avait bien pu vendre la mèche ?

Mais il se calma vite : il n'y avait peut-être même pas eu besoin que quelqu'un vende sciemment la mèche. De nos jours, il le savait mieux que n'importe qui, il n'y avait plus de secret nulle part, ni pour personne. Plus de séparation entre vie publique et vie privée. S'il pouvait, lui, comme tout le monde, être à tout moment localisé en n'importe quel coin de la planète grâce à son portable, ou même grâce à son Bill, qu'il portait constamment sur lui, (il avait un Bill dans chacune de ses vestes, évidemment), comment un événement historique comme la « naissance » du premier bébé sorti d'un utérus artificiel aurait-il pu avoir lieu sans que le monde entier le sache immédiatement ? Stanley ne souhaitait d'ailleurs nullement garder secret cet événement, bien au contraire, mais il comptait l'annoncer lui-même, au moment choisi par lui. Il était pourtant bien obligé de reconnaître qu'un secret pareil était pratiquement impossible à garder. Il reprit son portable et revint à Mozart.

La voiture atteignit vite l'autoroute puis l'agglomération de Los Angeles. De chaque côté s'étendait un océan de cabanes faites de planches et de tôles. « Des bidonvilles ! », pensa Stanley... Des bidonvilles que, depuis longtemps, l'Etat (ou ce qu'il en restait) avait abandonnés aux gangs internationaux de la drogue et de la prostitution.

- Qui, il y a seulement quarante ans, aurait jamais pensé voir des bidonvilles autour des villes américaines ?, s'entendit-il dire à haute voix.

- Ce sont surtout des *latinos* qui logent là-dedans, répondit un des costauds.

Certes, mais tout de même !, pensa Stanley qui rappela ses souvenirs : c'est vers la fin des années 2020 que les Asiatiques avaient peu à peu cessé de combler les gigantesques déficits du commerce extérieur américain et du budget fédéral. C'est vers cette date que le dollar avait commencé à plonger face aux devises européennes et asiatiques et avait cessé de faire fonction d'unique devise internationale. C'est alors aussi que la puissance américaine avait commencé à décliner... Les entreprises s'étaient installées à l'étranger, les unes après les autres, et l'Etat fédéral, privé d'une bonne partie de ses ressources fiscales, n'avait plus les moyens (il n'en avait d'ailleurs jamais eu vraiment l'envie) d'aider ses citoyens dans la misère, et moins encore les migrants qui affluaient du sud. L'Etat fédéral avait d'ailleurs de moins en moins de moyens pour tout, à commencer par le contrôle des frontières. Il y avait belle lurette que l'Amérique avait cessé de jouer les gendarmes du monde, comme elle le faisait encore au début du siècle ; un monde désormais éclaté que vitupérait et menaçait l'Empire islamique. Stanley n'ignorait évidemment pas que la plupart des Etats étaient affaiblis, même la Chine, première économie mondiale, où le Parti communiste, autrefois tout puissant, avait, depuis plusieurs années déjà, laissé la place à un pouvoir démocratique, avec une Constitution inspirée de celle des Etats-Unis... Mais tout de même, que les Etats Unis d'Amérique soient tombés si bas ! Karl Marx pensa-t-il en souriant, aurait été bien surpris si on lui avait dit que ce ne serait pas le communisme qui ferait dépérir l'Etat, comme il le prévoyait au XIX^e s., mais bien le capitalisme et la démocratie libérale...

A l'aéroport, Stanley demanda aux deux costauds de reprogrammer la voiture pour qu'elle retourne chez lui, puis ils l'accompagnèrent jusqu'à l'aérogare et, de là, jusqu'à son avion. Depuis l'aggravation de la crise énergétique, le pétrole était devenu un bien précieux, malgré l'exploitation intensive des sables et schistes bitumineux ainsi que des gisements de l'Arctique et d'ailleurs, malgré aussi la coûteuse transformation du charbon en gaz et du gaz en « or noir ». Le pétrole était maintenant presque partout réservé au transport aérien et les vols, devenus très chers, étaient limités. Mais des personnalités importantes comme Stanley bénéficiaient, où que ce fût dans le monde, d'un traitement de faveur. A bord, il fut accueilli par Herbert et John, son pilote et son co-

pilote, et par les deux hôtesses. Quand il pénétra dans l'appareil, tous les quatre étaient en train de parler de la grande nouvelle du jour, de l'événement historique qui... etc...etc... et Stanley fut évidemment submergé de félicitations, mais aussi de questions. Il s'installa dans le petit salon attenant à la chambre :

- Avec tout ça, dit-il aux femmes dès que l'avion eut décollé, je meurs de faim...

Il est vrai qu'il n'avait même pas eu le temps de prendre le breakfast, ce matin ! Les côtes américaines étaient en train de disparaître à l'horizon quand il commença à déjeuner.

Chapitre 2

Etait-ce le paradis polynésien et l'éternel printemps qui règne aux îles Tonga (en dehors, du moins, de la saison des orages tropicaux) qui avaient décidé Stanley à y installer ses laboratoires et même le siège de sa société, trente ans plus tôt ? Les considérations climatiques avaient sans doute joué leur rôle, mais elles n'auraient sûrement pas suffi, à l'époque, à lui faire choisir Nukualofa, la petite capitale de l'archipel, un archipel qui était alors presque misérable, bien différent, en tout cas, de la destination touristique huppée qu'il était devenu depuis. La vraie raison, c'est que, une génération plus tôt, les Tonga étaient un de ces Etats-fantômes dont il avait besoin pour y mener à bien les recherches et les productions qu'il avait en vue et que n'aurait probablement pas autorisées l'administration américaine, déjà travaillée à l'époque par les lobbys intégristes. Stanley avait implanté des filiales en plusieurs lieux du monde et toujours dans de semblables Etats-fantômes, mais c'est aux Tonga qu'était né celui qu'il appelait son « fils » et qu'il considérait en effet comme tel, Ted, le premier clone humain de l'histoire, né après de multiples échecs et déconvenues de toutes sortes, et qui avait fini par recevoir la double nationalité, tongienne et américaine.

Depuis, les choses avaient évidemment beaucoup changé : des milliers de clones étaient nés un peu partout dans le monde (Bien entendu, les entreprises qui les avaient fait naître étaient le plus souvent d'origine américaine.) Quant à la *Binax*, la firme de Stanley, elle était aujourd'hui beaucoup plus riche et plus puissante que le débile état tongien, et, depuis longtemps, c'était Stanley qui était en mesure d'imposer sa volonté au pouvoir local qui, financièrement, dépendait de lui et n'avait rien à lui refuser. C'est la *Binax* qui était parvenue, la première au monde, à créer des lignées de cellules-souches sans détruire l'embryon, ce qui avait ôté aux adversaires des biotechnologies un argument majeur (sans pour autant désarmer leur hostilité). La firme avait déjà le quasi-monopole de la production d'organes à partir de ces fameuses cellules-souches et ses investissements massifs dans la recherche venaient d'aboutir à l'événement historique qui faisait la fierté de Stanley (et les gros titres des medias mondiaux). Et ce n'était pas fini : « Je suis né trop tôt, pensa-t-il avec un peu de tristesse... Je ne verrai pas le transfert de conscience. Mon esprit ne renaîtra pas dans un corps plus jeune. Je ne connaîtrai pas l'immortalité. Ted peut-être, mais pas moi. »

Dans l'avion, entre Los Angeles et Honolulu, Stanley avait trouvé sur son portable un message de Ted, son « fils » comme il l'appelait, quoique, biologiquement, on pût tout aussi bien le considérer comme son « frère ». Prévenu, « grâce à » l'électronique, de son passage aux îles Hawaï où il était en vacances et faisait du surf, Ted lui faisait savoir qu'il le rejoindrait à l'aéroport. S'il n'y voyait pas d'inconvénient, ils pourraient faire ensemble le voyage entre Honolulu et Nukualofa, puisqu'il avait décidé de rentrer. Ted Clark, diplômé du M.I.T., avait 22 ans. Il était « né » en 2030 d'une mère porteuse tongienne, prénommée Ellen, qui continuait à résider à Nuku. C'est un ovule

de cette femme qui avait été utilisé pour le clonage. C'est elle qui avait porté puis élevé Ted, lequel la considérait tout naturellement comme sa mère, bien que, au sens strict, c'est-à-dire biologiquement, il n'y eût quasiment rien entre eux.

*

A l'escale d'Honolulu, quand il vit Ted pénétrer dans l'avion et venir s'installer en face de lui, Stanley ne put, une fois de plus, s'empêcher d'envier le physique de play-boy de cette jeune réplique vivante de lui-même qu'était son « fils ». Lui-même avait beau être resté remarquablement jeune et éclatant de santé, il ne pouvait oublier que près de quarante ans le séparaient de Ted et c'était bien à Ted qu'appartenait l'avenir, pas à lui.

- On peut pavoiser, dit le jeune homme en s'asseyant, c'est historique.
- Historique : c'est le mot. Comme me le disait ce matin Susan à Santa Barbara, « aujourd'hui finit l'esclavage qui pesait sur la femme depuis les origines de l'humanité. »
- Elle a raison...

Stanley ne pouvait s'empêcher de s'étonner que Ted ait choisi de partir en vacances au moment de la « naissance » du nouveau-né, une naissance dans laquelle il s'était investi autant que Shirley, sa petite amie, une des plus brillantes biologistes de la *Binax*. A la question qu'il lui posa, Ted répondit :

- Shirley était sur place. C'était le plus important. Cet enfant est presque son fils, tu sais !
- On peut surtout dire que c'est le tien. C'est un ovule de Shirley qui a été utilisé pour le clonage, c'est vrai, mais c'est bien ton patrimoine génétique à toi qui y a été introduit. Et comme ton patrimoine génétique est exactement identique au mien, ce nouveau clone sera notre réplique exacte à tous les deux. J'ai hésité, comme tu sais : il m'aurait été possible de faire naître un fœtus « normal », issu d'un ovule et d'un spermatozoïde, de Shirley et de toi, par exemple. Mais j'aurais semblé me renier : j'ai finalement préféré un clonage. D'autant que clonage et utérus artificiel sont liés : ils se justifient mutuellement.

Il y eut un moment de silence. Stanley n'ignorait pas, et Ted non plus, bien sûr, qu'il n'était pas tout à fait exact de dire qu'un clone était l'exacte réplique de celui ou celle dont l'A.D.N. avait été introduit dans l'ovule utilisé pour l'opération. Cet ovule exerçait aussi une influence sur le clone, ne serait-ce que par le biais de l'A.D.N. mitochondrial. Il y aurait donc bien quelque chose de Shirley dans le petit Adam (c'était le prénom qu'il avait pensé lui donner), de même qu'il y avait quelque chose de sa « mère » chez Ted, même si ce « quelque chose » était très limité.

- Depuis toujours, reprit Stanley, mon objectif a été de dissocier reproduction et sexualité, car c'est un des points par lesquels l'homme s'est toujours distingué des autres espèces animales. Un premier pas, capital, avait été franchi, il y a un siècle, avec l'invention de la contraception...

- A vrai dire, la contraception était pratiquée de façon empirique depuis la nuit des temps.
- Oui, mais c'est seulement il y a un siècle qu'elle est devenue scientifique, donc efficace. Le clonage a ensuite permis la reproduction hors sexualité. Nouvelle étape essentielle. Mais restait le pire : l'enfantement, malédiction par laquelle, l'être humain restait un animal, une malédiction qui pesait sur la femelle humaine depuis les origines, et que les religions présentaient comme un châtiment de la femme. Dissocier les plaisirs de la sexualité, ou, si tu préfères, de l'érotisme, des tortures de l'enfantement, c'est cela que réalise l'ectogénèse. C'est un progrès qui me remplit de fierté, un progrès beaucoup plus important à mes yeux que le clonage

Ted s'était levé puis penché et il regardait par le hublot, mais il ne distinguait rien : la nuit était tombée depuis longtemps sur le Pacifique.

- Il est vrai, reprit-il en se rasseyant, qu'au sens strictement biologique, il n'y aura rien de plus entre Shirley et cet enfant...

- Je propose de le prénommer Adam, qu'en dis-tu ?
- Pourquoi pas ?... Je disais donc qu'il n'y aura rien de plus entre Shirley et Adam qu'entre maman et moi. Voire même moins. Sur un plan purement biologique, du moins. Car tu sais bien que c'est elle qui a dirigé, conduit, suivi, réalisé quasiment tout le processus depuis le début, un processus qui, cette fois, a réussi, après de multiples échecs.
- Dont le dernier, alors que l'on était tout près du but.
- Justement. Cette fois, grâce à Shirley essentiellement, tout s'est bien passé d'un bout à l'autre et le bébé, d'après ce qu'elle m'a dit au téléphone, est parfait. Elle aura bien le droit de le considérer comme son fils et de l'élever...

Stanley avait dressé l'oreille quand Ted lui avait parlé du coup de téléphone de Shirley. Etait-ce là l'explication de la « fuite » ?

- Ce qui m'agace, dit-il, c'est que la nouvelle ait été connue et publiée par tous les medias, avant que je l'aie annoncée...J'avais pris toutes les dispositions avec Cheng pour être le premier prévenu, et les Evangélistes de Santa Barbara ont été au courant avant moi : ce matin, ils m'attendaient devant ma porte pour m'insulter.

- La seule explication que je voie, répondit Ted après un instant de réflexion, c'est que le message de Shirley ait été piraté sur son portable ou sur le mien. C'est très possible. Comment crois-tu que j'ai su que tu allais faire escale aujourd'hui à Hawaï, sur la route des Tonga ?

- Oui, mais toi, tu pouvais te douter que j'allais me rendre aux Tonga parce que tu avais appris la nouvelle de la « naissance ». Par contre, pour te surveiller, toi, ou pour surveiller Shirley, il fallait que quelqu'un soit aux aguets de la nouvelle. C'est précisément ce qui m'intrigue.

- Difficile d'empêcher qu'un événement pareil ne soit guetté, attendu, presque connu d'avance...

- Je le sais bien. Mais tout de même... Cette affaire me contrarie.

- En tout cas, cet enfant...

- Adam, insista Stanley.

- Va pour Adam...Le premier Adam avait été créé par Dieu, murmura Ted. Le second est notre œuvre...

- Preuve que nous sommes aujourd'hui capables de faire aussi bien que Dieu.

- Je vais être le père d'Adam ! reprit Ted en souriant.

Il était onze heures du soir. Dehors il faisait nuit noire. Stanley jeta un coup d'œil à l'écran de contrôle : dans une grosse heure, on devrait passer entre les Samoa et les îles Cook et une demi-heure plus tard, on serait à Nuku. Stanley activa Bill dans la poche intérieure gauche de sa veste et lui dit de faire le nécessaire pour qu'il puisse rester éveillé, lucide et actif toute la nuit malgré le décalage horaire.

- Je m'en occupe, Stan, répondit Bill.

Peu de temps après, le produit que Bill répandait dans son organisme depuis une mini-capsule implantée sous la peau de son torse, produit dont le code était XP 253 et dont la consommation, très contrôlée, était en fait un privilège des V.I.P., lui procura une merveilleuse sensation de forme physique et mentale, comme s'il se réveillait après une longue nuit d'un sommeil profond et réparateur.

A l'aéroport de Nuku, Ted et Stanley furent accueillis par Cheng, le Directeur des laboratoires tongiens de la *Binax*. Francis Cheng avait la nationalité américaine et il avait fait ses études et les débuts de sa carrière de chercheur aux Etats-Unis, où il avait été recruté par Stanley, mais il était originaire de Taïwan, qui était encore indépendante à l'époque de sa naissance : la réunification de la grande île avec la mère patrie chinoise n'avait d'ailleurs eu lieu qu'assez récemment, bien après cette « Révolution soyeuse », comme l'avaient appelée les medias du monde entier, qu'avait été la transition pacifique de la Chine de la dictature communiste à la démocratie. La dictature y était devenue anachronique alors que, depuis au moins le début du siècle, l'économie de la Chine continentale était devenue aussi libérale que celle de Taïwan.

Quand tous les trois furent dans la voiture de la société, Stanley demanda d'entrée de jeu à Cheng s'il savait qui avait vendu la mèche. Celui-ci lui donna l'impression d'être quelque peu mal à l'aise. De toute évidence, il avait prévu la question :

- On n'a rien trouvé dans les enregistrements des communications orales ni écrites effectués aux îles Tonga, répondit-il. Je l'ai fait vérifier. Le premier media à avoir donné (sous réserve) l'information semble avoir été le *Los Angeles Times* de ce matin.

- J'ai entendu la nouvelle vers 10 heures, heure locale, sur une radio de Hawaï, fit Ted.

« Aucun message parti des Tonga, pensa Stanley... Et le coup de téléphone de Shirley, alors ? » Cette fuite était de plus en plus curieuse.

- Quand exactement a eu lieu la naissance ? demanda-t-il.

- L'enfant a été sorti de l'appareil avant-hier matin (heure des Tonga).

Stanley allait poser quelques autres questions mais ils arrivaient à la *Binax*, à la sortie de la ville, en bordure de mer.

Quand on avait franchi le mur de clôture, gardé par des vigiles et des maîtres-chiens, en passant un portail qui ne s'ouvrait qu'après de multiples contrôles biométriques, on n'avait pas l'impression d'être dans une usine. On trouvait d'abord, au milieu d'un vaste gazon planté de cocotiers qu'illuminaient, en cette heure nocturne, de multiples lampadaires et lampes au ras du sol, un petit lotissement rassemblant la villa de Cheng, celle de Ted et de Shirley, et celles des chercheurs, des ingénieurs et cadres divers de la Société, qui y étaient servis par de nombreux domestiques, outre, bien sûr, les robots. Plus loin on devinait les bâtiments des laboratoires et des unités de production.

Shirley les attendait dans le grand salon de la villa mise à sa disposition par la *Binax* et où elle vivait avec Ted. Professionnellement, Stanley se félicitait d'avoir recruté cette jeune scientifique multidisciplinée qu'il appréciait grandement et qui avait joué un rôle clef (il en était conscient) dans le succès que venait de connaître son entreprise. Physiquement, elle lui plaisait moins. Elle était agréable à regarder mais il lui arrivait de se demander pourquoi c'était d'elle que son fils était tombé amoureux. Il est vrai qu'elle n'avait pas la beauté « hollywoodienne » de Susan qui ne l'aurait peut-être pas choisie pour la couverture d'une de ses revues. Elle ressemblait plutôt à une étudiante modèle : elle était fraîche, vive, franche, vêtue simplement, à peine maquillée, saine et bien en chair. Ted, visiblement très amoureux, l'embrassa longuement :

- Eh bien, dit-elle, et ce surf ?

- Merveilleux. Tu connais les vagues de *Sunset beach*... Alors, et cet enfant ?

- Regarde-le...

Elle toucha son écran-bracelet et tendit le bras. Ted jeta un coup d'œil à l'écran et sourit.

- Il dort, dit-il en regardant vers Stanley et Cheng.

« C'est leur fils », se dit Stanley. « Ils le considèrent comme leur fils. Ils sont dans l'état d'esprit où j'étais moi-même au moment de la naissance de Ted. Et après tout ils n'ont pas tort : c'est bien l'A.D.N. de Ted qui a été introduit dans un ovule de Shirley. » Il n'en ressentit pas moins un certain dépit, comme si la prodigieuse avancée technologique qui venait d'être réalisée, lui échappait, comme si ce n'était pas son œuvre, à lui, Stanley Clark, P.D.G. de la *Binax*.

- Venez, dit Shirley, en leur faisant signe de ne pas faire de bruit.

Ils entrèrent sur la pointe des pieds dans la chambre où seule une veilleuse permettait de se guider dans la pénombre et s'approchèrent du berceau où le bébé dormait paisiblement, emmaillotté dans un petit ensemble blanc. Stanley demanda à la jeune femme de le lui montrer nu et Shirley, sans mot dire, entreprit de déshabiller le nourrisson qui se mit à pleurer. Stanley le regardait attentivement, presque intensément, il lui prit les mains, les pieds, caressa sa boîte crânienne : pas de doute : il était parfaitement normal.

- Bravo, dit Stanley. C'est un enfant comme tous les autres.

- L'embryon, dit Shirley, était parfaitement normal, comme tous ceux qui ont été produits in vitro depuis des dizaines d'années et implantés dans un utérus de femme. Lui a été implanté dans un utérus artificiel, c'est la seule différence.

- Mais elle est majeure, murmura Stanley.

Shirley rhabilla le bébé qui cessa de pleurer et se remit à dormir à poings fermés. La jeune femme, sans cesser de le couvrir des yeux, vint se pelotonner tout contre Ted qui l'entoura de ses bras.

- Sais-tu ce que je regrette ?, murmura-t-elle. C'est de ne pas l'avoir porté. Là, ajouta-t-elle en posant les mains sur son ventre.

Bien qu'elle eût dit cela à voix basse, elle n'avait nullement cherché à ne pas être entendue. Ted dut comprendre que son « père » n'avait pas apprécié cette remarque et il suggéra de sortir de la pièce. Et encore Shirley s'était bien gardée de faire état d'une de ses inquiétudes : pendant une grossesse « normale », le fœtus, relié pendant neuf mois à sa mère, a une vie intra-utérine. Le fait pour cet enfant de n'en avoir pas eu, ne risquait-il pas d'avoir des conséquences sur son psychisme ? Certes il était parfait physiquement. Mais qu'en serait-il à terme psychiquement ?

Dans le salon, Shirley ordonna à son robot domestique de servir des rafraîchissements et Stanley préféra aborder tout de suite le sujet qui paraissait fâcher :

- Vous savez, Shirley, dit-il, l'ectogénèse ne sera jamais qu'une possibilité offerte aux femmes qui souhaiteront échapper aux souffrances de l'accouchement. Vous-mêmes, ajouta-t-il à l'intention de son « fils » et de sa future belle-fille, pourrez parfaitement pratiquer, quand vous le voudrez, la grossesse et l'enfantement traditionnels. L'utérus artificiel ne sera une obligation pour personne.

- Bien sûr, répondit Ted. De même que, depuis ma naissance, quelques dizaines de milliers de clonages, tout au plus, ont eu lieu dans le monde, contre des centaines de millions de naissances « naturelles ».

- Des clonages, intervint Cheng, qui ont permis à plusieurs milliers de couples stériles de ne pas rester sans descendance.

- Un résultat que les techniques de procréation assistée avaient anticipé, fit remarquer Ted. C'est ce qu'ils appelaient, il y a un demi-siècle, les « bébés-éprouvette ».

- De toute façon, clonages ou bébés-éprouvette, remarqua Stanley, encore fallait-il que des « mères porteuses » prêtent ou louent leur ventre et subissent les douleurs de l'enfantement pour que ces héritiers puissent venir au monde. Des « mères porteuses » ! comme on dit des « poules pondeuses » !...Les femmes « mettaient bas », comme les brebis.

De toute évidence, tout le monde attendait que Shirley intervînt :

- Il n'est pas nécessaire, M. Clark, dit-elle, de me convaincre de l'intérêt ou de l'utilité des recherches et des réalisations que nous faisons ici et dont j'ai pris ma part au moins autant qu'une autre. J'ai seulement voulu dire que la nature peut très bien continuer à se faire entendre en nous, même quand la technologie nous permet de nous passer d'elle.

- A chaque grande étape du progrès, dit Stanley avec une pointe d'agacement dans la voix, on a invoqué la « nature » pour faire croire que les avancées étaient des régressions.

- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répliqua Shirley. J'ai dû mal m'exprimer.

Elle s'apprêtait à préciser sa pensée mais Ted tint à arrêter cet échange qui commençait à le mettre mal à l'aise :

- Quoi qu'il en soit, dit-il, l'essentiel est que chacun, partout dans le monde, et dans toutes les classes de la société, puisse avoir un jour le libre choix de ce qu'il souhaite faire. Dans ce domaine comme dans tous les autres.

Stanley décida, lui aussi, de tourner cette page et il dit sur un ton mélancolique :

- Je me disais dans l'avion que je suis né trop tôt : je ne verrai pas ce qui me tient le plus à cœur, le transfert de conscience.

- Personne, intervint Cheng, je veux dire : aucun de nous, ici, ne le verra. Pas même sans doute Shirley qui est, je crois, la plus jeune de nous tous... Quand on aura réussi à vider totalement le cerveau d'un rat, jusqu'à ce que son électroencéphalogramme soit parfaitement plat, en transférant dans un ordinateur les milliers de milliards de connexions des milliards de neurones de son cerveau, il y aura longtemps que notre conscience à nous sera dans l'au-delà, pour ceux qui croient à l'au-delà.

- Et on n'aura fait là que la moitié ou le quart du travail, ajouta Ted. Car il aura fallu en faire autant pour un rat N° 2 et ensuite transférer la conscience du N° 2 dans le cerveau maintenant vide du N° 1, toujours en la faisant transiter par un ordinateur, et recommencer en sens inverse.

- Et le cerveau d'un rat, reprit Cheng, comparé à celui d'un homme...

- ... c'est une chasse d'eau comparée aux chutes du Niagara, termina Stanley. Vous avez raison, il faudra du temps, je le sais. Nous travaillons pour les générations futures et peut-être lointaines. Ce ne doit pas être une raison pour nous décourager. Notre récent succès a déjà fait grimper en flèche l'action de la *Bimax*, je l'ai vérifié pendant mon vol. Les investisseurs, tout comme les chercheurs, vont se bousculer à nos portes.

Les paupières de tous, sauf celles de Stanley, que le XP 253 maintenait en pleine forme, commençaient à se fermer. Ted reprit cependant la conversation :

- De toute manière, quand le problème se posera pour l'homme, je ne souhaite pas être là, car ça causera nécessairement des conflits.

- Comment cela ?

- Je ne vois pas l'intérêt que tu pourrais avoir à transférer ta conscience dans un autre cerveau, à moins qu'il ne s'agisse d'un corps plus jeune que le tien.

- Oui, et alors ?

- Eh bien alors, ce corps plus jeune que le tien, il aura d'abord fallu que tu le vides de sa propre conscience. Et je doute que cette conscience jeune ait envie d'être à son tour transférée dans un corps vieux.

- Les générations futures résoudre cette question le moment venu, conclut Stanley en se levant. Pour l'instant nous travaillons sur des animaux de laboratoire, n'est-ce pas ?

*

« Chez lui », dans sa villa d'un quartier résidentiel de Nukualofa aussi protégé que celui de Santa Barbara, Ellen attendait Stanley. Elle était certes moins âgée que lui, mais surtout, comme lui, le traitement anti-âge qu'elle suivait depuis des années l'avait admirablement protégée. Elle avait le type polynésien qui avait tant séduit cet Américain dans sa jeunesse et, même si elle n'avait pas la beauté « hollywoodienne » de Susan, son visage épanoui et son corps pulpeux de femme mure continuait à provoquer chez Stanley, chaque fois qu'il la retrouvait, un désir immédiat et intense. A la suite d'un début de cancer du sein, elle s'était fait reconstituer entièrement la poitrine et pouvait exhiber maintenant deux mamelons ronds et fermes que bien des jeunes filles lui auraient enviés.

- Tu es toujours aussi belle, murmura Stanley en l'embrassant dans le cou, sur les yeux, puis sur la bouche, longuement et passionnément.

Il l'entraîna jusqu'à l'un des canapés du living-room, mais c'est sur la moquette qu'ils firent l'amour comme deux ados, immédiatement, comme Stanley l'avait fait le matin même (ou plutôt maintenant la veille) avec Susan en Californie.

- Quand je pense, se dit-il au moment où il commençait à la pénétrer, que j'ai juré ce matin à Susan qu'elle allait me manquer !

Comme les libertins d'autrefois, un peu de cynisme lui semblait être parfois une marque de distinction. Et puis, après tout, à l'heure actuelle, à Rio, Susan, elle aussi, devait être en train de se pâmer dans les bras de son Charles... Alors... Leurs ébats terminés, Ellen, qui, comme Stanley, s'était fait diffuser dans l'organisme une dose de XP 253, alla passer une robe de chambre légère, vint s'agenouiller entre les jambes de « Stan », toujours étendu à même le sol, et, en le couvrant de ses baisers, l'assura que, « comme toujours », il l'avait bien fait jouir.

- D'ailleurs, dit-elle en se penchant sur son visage et en posant des petits bécots sur son nez, ses yeux et son front, tu as dû le sentir ?

- Je l'ai senti.

- J'espère bien... Au fait, l'heure du réveillon est largement passée. Tu dois mourir de faim. J'y ai pensé, tu sais. Tout est prêt.

- Ma foi, je ne dis pas non. D'autant que faire l'amour m'a creusé. Allons-y !

Il se mit debout et se rhabilla. Ils passèrent dans la salle à manger où le dîner les attendait. A la demande de Stanley, qui ne voulait pas que des regards indiscrets perturbent leurs retrouvailles, Ellen avait donné congé à ses domestiques polynésiens jusqu'au surlendemain, mais le repas avait été préparé et c'est Jeff, le robot domestique, qui les attendait près de la table. Dès qu'ils eurent pris place, il leur servit du champagne français et ils attaquèrent la langouste :

- Eh ! Tu as bien fait les choses, dit Stanley.

- Un événement pareil, ça se fête, n'est-ce pas ? Au fait, tu as vu le nouveau-né, je suppose ?

- Bien sûr. J'étais venu pour ça, tu t'en doutes. J'étais avec Ted. Je lui ai proposé d'appeler cet enfant Adam, qu'en dis-tu ?

- Hum !... Ca va encore faire tousser dans les presbytères ! En tout cas, ce petit Adam, je peux t'assurer que Shirley en est folle.

- Elle a même regretté de ne pas avoir porté le fœtus, c'est dire !

- Je peux la comprendre, mais il faut sans doute être une femme pour éprouver cela. C'est parce que j'ai porté Ted que je me sens sa mère. Le fait d'avoir fourni un ovule ne compte pas beaucoup, tu sais ?

- Dans ce cas, le fait d'avoir « fourni » du sperme en éjaculant pour féconder une femme, ne devrait pas non plus compter beaucoup pour expliquer le sentiment paternel qui pourtant...

Jeff, qui avait changé les assiettes, apportait maintenant le plat de résistance.

- C'est bien pour cela, reprit Ellen, que l'instinct maternel a toujours été plus fort que l'instinct paternel.

- Tu crains qu'avec l'ectogénèse, il ne le soit plus ?

- Il risque, à mon avis, de ne pas l'être plus que ne l'est actuellement l'instinct paternel. Aimerais-tu Ted davantage si tu lui avais donné la vie en me fécondant de ton sperme plutôt qu'en fournissant de l'A.D.N. pris dans une cellule de ton organisme ? Je n'en suis pas sûre.

- Décidément, dit Stanley, cette journée ne me réussit pas. Shirley regrette de ne pas avoir éprouvé les douleurs de l'enfantement, et toi, tu crains que les femmes ne perdent leur instinct maternel !

Ellen sourit :

- C'est un grand jour, dit-elle. Sois sans inquiétude : tout le monde en est bien conscient, va, et Shirley la première, sois-en sûr. Elle a bien mérité d'élever ce bébé comme si c'était son « vrai » fils.

- Je ne lui conteste pas ce droit, pas plus qu'à Ted.

- Ted est le « père » de cet enfant tout autant que tu es le sien. Pas plus mais pas moins. C'est Shirley qui est dans une situation différente de la mienne, il y a vingt ans, car elle n'a pas porté, elle, ce petit « Adam ».

- Exact. Pour ma part, je pense être en droit de revendiquer la « paternité » (c'est le cas de le dire) de l'ectogénèse, mais je ne revendique pas spécialement la paternité d'Adam, comme j'avais pu le faire au moment de la « conception » de Ted par clonage. Et puis surtout je ne veux à aucun prix que cet enfant ne soit qu'une curiosité scientifique, un produit de laboratoire. Je tiens à ce qu'il ait une histoire personnelle et pas seulement un patrimoine génétique, à ce qu'il soit un parfait être humain, comme l'est Ted. Si j'ai voulu qu'il soit normal physiquement, je veux qu'il le soit aussi dans sa tête : il est donc indispensable qu'il soit élevé comme tous les enfants du monde et je fais confiance à Shirley et Ted pour cela. Mon objectif (j'espère que tu en es bien consciente) est de *banaliser* l'ectogénèse, comme l'a été autrefois la procréation assistée. La banaliser, pas en faire une sorte d'exploit permanent.

- Tu as raison. Il n'empêche que ce petit Adam, pas plus que Ted d'ailleurs, ne sera jamais tout à fait un être humain comme les autres et il ne tardera sans doute pas à en être conscient. Qu'on le veuille ou non, ce sera le premier être « post-humain » de l'histoire.

Dès que Jeff eut servi le dessert, Stanley proposa d'aller au lit :

- Il est presque quatre heures du matin, dit-il, et puis surtout...
- Et puis surtout ?, fit Ellen en le regardant avec un sourire.
- Eh bien oui, que veux-tu ! J'ai encore envie de toi !

Chapitre 3

Le lendemain, quand Stanley se réveilla en début d'après-midi, Ellen dormait toujours à ses côtés. Sur le mur d'images, en face du lit, un des écrans attira son attention : des attroupements semblaient avoir lieu sur un fond de décor chinois et il crut même reconnaître la place Tien An Men. Il fixa son regard et son attention sur ces images: l'écran grandit à ses yeux et devint sonore pour ses oreilles. Le commentateur était en train de parler d'un double attentat qui venait de coûter la vie au Président chinois et à son Vice-président. Stanley fit apparaître une chaîne américaine qui, elle aussi, avait interrompu ses programmes pour diffuser une édition spéciale : les deux hommes avaient été tués le matin même (il était dix heures à Pékin) exactement de la même façon : une mine télécommandée avait explosé au passage de la voiture de chacun des deux dirigeants qui se rendaient l'un et l'autre à une cérémonie officielle. Les deux terroristes, qui avaient réussi à prendre la fuite, demeuraient introuvables. On n'avait d'ailleurs aucun signalement à leur sujet. Le présentateur s'étendit ensuite longuement sur la carrière des deux victimes et sur les hypothèses échafaudées par les médias chinois sur les possibles mobiles du crime et l'identité de ceux qui l'avaient perpétré (ils semblaient hésiter entre la piste tibétaine et la piste ouïgour), ainsi que sur les multiples problèmes qu'allait poser une vacance du pouvoir dans le plus grand pays du monde qui, de plus, n'avait accédé que récemment à la démocratie.

Ellen s'était réveillée :

- Il s'est passé quelque chose ?, bredouilla-t-elle en ouvrant un œil.

- Un double attentat en Chine. Le Président et le Vice-Président assassinés. Curieuse affaire. Un attentat à l'ancienne et, de plus, très difficile à exécuter : deux mines qui explosent au passage de deux voitures. Tu te rends compte ! Ca rappelle les attentats anarchistes d'il y a un siècle et demi ! Pourquoi pas une arme blanche, tant qu'à faire ? Ou une fiole de poison dans leur soupe ? Comme si on n'avait pas inventé, depuis 50 ans, des moyens plus subtils d'assassiner les gens !
- Mais peut-être moins spectaculaires, non ? et moins susceptibles d'impressionner les foules, si c'est ça qu'ils voulaient faire, tu ne crois pas ?...
- C'est vrai, tu as sans doute raison... D'ailleurs, tu as toujours raison, dit-il en se penchant sur elle et en recommençant à l'embrasser...

Il était deux heures de l'après-midi quand ils se levèrent et plus de trois heures quand Ellen ordonna à Jeff de leur préparer le petit déjeuner.

- Tu sais, dit Stanley en sortant de la douche et en commençant à s'habiller, j'ai repensé à notre conversation d'hier soir (ou de ce matin, si tu préfères). Tu me disais qu'Adam sera le premier être « post-humain » de l'Histoire. Ce n'est qu'à moitié vrai : ne le sommes-nous pas déjà un peu nous-mêmes ? Moi, en tout cas, je suis bardé de capteurs, d'implants, de capsules sous-cutanées, de prothèses bioniques, de...

- Moi aussi. Moins que toi, mais à peine... Je me suis fait faire une poitrine toute neuve, comme toi la prostate... Mais quand même, on a beau être « un peu » des post-humains, (« un peu », comme tu dis), ni toi ni moi ne sommes sortis d'une couveuse après avoir été conçus dans une éprouvette. Le premier vrai « post-humain », ce sera quand même bien lui.

- Le premier vrai post-humain, ç'a été Ted, rectifia Stanley.
- Allons, d'accord ! C'est Ted, je l'admets... Décidément, tu veux que je n'aie plus toujours raison, on dirait !, dit-elle en s'avancant vers lui et en lui déposant un petit bécot sur la bouche.

Jeff leur annonça que le breakfast était prêt. Un orage tropical, qui menaçait depuis un moment, éclata comme ils finissaient de déjeuner, et des trombes d'eau inondèrent le parc :

- D'habitude, ça n'arrive pas en ce moment de l'année, dit Ellen. Comme quoi le réchauffement climatique commence à se manifester jusque sur nos îles.

Stanley, qui avait réservé une table dans un hôtel de Nuku dont il appréciait la cuisine, interrogeait son portable pour savoir à quelle heure se terminerai le déluge.

- Il semblerait que ça doive continuer toute l'après-midi au moins, dit-il... Pas grave : on sera à l'abri.

- Oui, mais, pour rejoindre l'hôtel, les rues risquent d'être inondées. C'est déjà arrivé. Quand je pense, qu'il y a quarante ou cinquante ans, on s'imaginait que le réchauffement était dû aux « gaz à effet de serre » émis par l'industrie et les pots d'échappement des voitures !

- C'était un moyen de convaincre les opinions publiques de la nécessité d'économiser le pétrole : on a commencé à en prévoir la fin bien avant 2000, tu sais. Et encore, ils étaient moins de 7 milliards, il y a cinquante ans. Maintenant, nous sommes plus de 9 milliards et demi ! ... Et puis, il fallait lutter contre les émissions de CO₂. Avant qu'on n'ait appris à capter (et surtout à stocker) le gaz carbonique épars dans l'atmosphère, la pollution de l'air, dans les grandes agglomérations, à Los Angeles par exemple, prenait des proportions catastrophiques, tu t'en souviens comme moi.

- En attendant, gaz à effet de serre ou pas (et maintenant il n'y en a plus beaucoup qui s'échappe), le réchauffement n'a pas cessé...

- Disons que la température moyenne mondiale n'a pas diminué. Elle n'augmente plus depuis longtemps, mais elle reste anormalement élevée. On a toujours su que, pour l'essentiel, le réchauffement était un phénomène naturel. Ce qu'ils disaient, il y a cinquante ans, ce n'est pas que l'effet de serre provoquait le réchauffement, mais qu'il l'accélérait, l'aggravait, ce qui n'était d'ailleurs peut-être pas complètement faux. C'était seulement plus marginal qu'ils ne le croyaient et là où ils se trompaient, c'est quand ils pensaient qu'en diminuant massivement les émissions de gaz carbonique, ils arrêteraient le réchauffement. Au demeurant, ce réchauffement a aussi du bon : il a

permis, par exemple, l'ouverture en été du fameux passage du Nord-Ouest qu'on cherchait désespérément depuis quatre siècles...

Vers 20 heures, ils s'apprêtaient à partir au restaurant, quand soudain toutes les chaînes de télévision interrompirent à nouveau leurs programmes et diffusèrent, pour la seconde fois de la journée, des éditions spéciales : le Premier Ministre de l'Inde venait à son tour d'être assassiné à Delhi. Cet attentat s'était produit à peu près à la même heure locale que ceux de Pékin, comme si, disait le présentateur d'une chaîne américaine, les organisateurs du complot (car cette fois il ne faisait plus de doute qu'il s'agissait bien d'un complot monté par une organisation terroriste internationale) avaient voulu échelonner les assassinats dans le temps et créer ainsi un monstrueux suspense. Le Premier Ministre recevait le chef du gouvernement d'un petit Etat himalayen et les deux hommes s'apprêtaient à prendre le thé dans un salon du Palais, quand le Maître d'hôtel, un Indien de confession musulmane, qui apportait le plateau, s'était fait exploser, entraînant dans la mort les deux Premiers ministres. Cet Indien musulman, disait le speaker, qui était évidemment considéré comme au-dessus de tout soupçon par ses employeurs de Delhi, devait en fait appartenir secrètement à l'organisation terroriste qui était derrière le complot mondial.

Dans la voiture qui les emmenait à l'hôtel sous le déluge, Ellen et lui, et qu'il conduisait très lentement en mode manuel parce que les rues étaient à demi inondées, Stanley ne cessait de penser à ce complot terroriste :

- C'est de plus en plus étrange, dit-il. Un kamikaze, tu te rends compte ! C'était le mode opératoire des terroristes islamistes en Palestine à la fin du siècle dernier !

Chacun des deux semblait suivre son idée, indépendamment de ce que disait l'autre :

- La Chine, et maintenant l'Inde, dit Ellen. On dirait qu'ils visent les grands pays qui dominent le monde depuis qu'il n'y a plus un unique maître du monde... A qui le tour, maintenant ? C'est diabolique.

- Il est vraisemblable en effet que d'autres attentats vont suivre toute cette nuit.

- Toute cette nuit pour nous. Mais ailleurs dans le monde, ce sera toute la journée, surtout s'ils finissent par l'Amérique : les peuples du monde entier vont continuer à être tenus en haleine pendant 24 ou 48 heures.

- Je n'y avais pas pensé, mais tu as sûrement raison. C'est vrai que ce suspense est diabolique.

Dans le grand hôtel où ils dînèrent, outre le restaurant, il y avait un cabaret-boîte de nuit où, après le repas, ils assistèrent au spectacle et dansèrent jusqu'à deux heures du matin. Au moment où ils allaient sortir, tous les écrans de l'établissement, ainsi que ceux de leurs portables diffusaient une nouvelle émission spéciale : cette fois, c'est le Président russe qui venait d'être assassiné à Moscou. Il assistait à une représentation au Bolchoï quand soudain un coup de feu avait claqué : le Président avait été atteint par un projectile tiré d'une loge par un tueur armé d'un fusil à lunette. L'assassin avait pris la fuite et il allait être rattrapé quand il s'était donné la mort, en absorbant, semblait-il, une capsule de poison.

Quand ils sortirent, l'orage s'était calmé et, pour rentrer, Stanley put mettre la voiture en mode automatique :

- Et de trois, dit-il. Et toujours des modes opératoires d'un autre âge. Au théâtre ! Comme Lincoln il y a deux siècles ! Un fusil à lunette ! Comme Kennedy il y aura bientôt cent ans !

- A Pekin, remarqua Ellen, les terroristes disparaissent, celui de Delhi et celui de Moscou se suicident. On ne saura rien sur l'organisation qui est derrière tout ça.

- On le saura, mais ce sera trop tard. Quand je pense que personne, où que ce soit dans le monde, ne peut faire un pas, aujourd'hui, ni même téléphoner ou envoyer un texto sans être repéré ! Et un complot international de cette dimension peut être organisé sans que personne, nulle part, ne se doute de rien !

- Et exécuté à la minute prévue.

- C'est à peine croyable. Ces types sont vraiment très forts. Ca me rappelle la série des assassinats aux Etats-Unis, au siècle dernier : John Kennedy, puis son frère Robert, puis Martin Luther King... Je crois qu'on avait dit à l'époque que la Mafia (entre autres) était derrière. En tout cas, on n'a jamais su la vérité.

- Tous les systèmes de détection peuvent être brouillés, c'est connu. Ou désactivés.

- C'est bien ce que je dis : ces types sont des génies.

- Et puis tu le dis toi-même : ce sont des attentats d'un autre âge. Les systèmes de détection actuels sont prévus pour empêcher les crimes modernes, pas les crimes du XIX^e s.

*

Ils rentrèrent et, après avoir fait l'amour, ils restèrent longuement couchés sur le dos, côte à côte, sans rien dire. Ellen finit par s'endormir mais Stanley ne somnola qu'une heure ou deux. Au petit matin, il se leva sur la pointe des pieds, alla prendre son portable dans la poche de sa veste et fit apparaître une chaîne de télé au hasard : ce fut la B.B.C. Il y était question de l'assassinat, quelques heures plus tôt, à Bruxelles, du Président de l'Union européenne, un Allemand, élu au suffrage universel l'année précédente. Un kamikaze, comme à Delhi. Quant à la « Commission », l'équivalent du gouvernement, elle avait été décimée par l'explosion d'une bombe dans la salle où elle siégeait, et son Président faisait partie des morts. L'Europe, dont la Grande-Bretagne s'était retirée depuis longtemps, était maintenant un Etat fédéral aussi intégré que les Etats-Unis d'Amérique. Le correspondant de la chaîne dans la capitale de l'Europe présentait ces crimes comme un événement survenu « à l'étranger », puisque la Grande-Bretagne, qui avait toujours été très « euro-sceptique », ne faisait plus partie de l'Europe. (elle avait renforcé sa célèbre « *special relationship* » avec les Etats-Unis et avait surtout officiellement réactivé le vieux « *Commonwealth* », désormais réduit au Canada, à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande), mais le speaker les rattachait évidemment à la série des crimes précédents et terminait en posant « *la question que tout le monde se pose : à qui le tour ?* »

« Logiquement, se dit Stanley, ce sont les Etats-Unis qui devraient être la prochaine cible. A la place de Jimmy Graham, le Président, je serais sur mes gardes, mais ça ne servirait sans doute pas à grand chose : le Russe et l'Européen devaient être sur leurs gardes, eux aussi.. »

Quand Ellen fut levée, et qu'il lui eut annoncé le nouvel attentat, elle eut tout de suite la même idée que lui :

- Ils vont d'Est en Ouest, dit-elle. Il ne leur reste plus qu'à franchir l'Atlantique. J'espère qu'ils sont en alerte à Washington !

- Je crains que ça ne serve à rien : s'ils veulent commettre le prochain attentat aux Etats-Unis, ils trouveront un moyen pour le faire, ne te fais pas d'illusions. De plus, aux Etats-Unis, on est en pleine campagne électorale. Jimmy Graham n'en a plus que pour quelques mois de mandat. L'éliminer ne servirait pas à grand chose.

- « Ne servirait pas à grand chose », dis-tu. Mais justement, à quoi leur « sert »-il de faire disparaître les chefs d'Etat de tous les grands pays ? Pourquoi font-ils cela ? Quel est leur but ? Tu as une idée là-dessus, toi ?

- Pour pouvoir répondre, il faudrait savoir *qui* le fait.

Ils passèrent toute la matinée à passer de télévisions en radios et à écouter ou à lire sur Internet les commentaires des journaux. Tout le monde avait noté, bien sûr, la progression diabolique des attentats, échelonnés dans l'espace et dans le temps, commencés en Extrême-Orient et dont le

dernier venait d'avoir lieu en Europe de l'Ouest. Tout le monde s'attendait à ce que le continent américain soit visé à son tour, et tout le monde condamnait l'odieux suspense entretenu par les terroristes. Tout le monde ? Pas tout à fait, pourtant, et Stanley resta muet de surprise en lisant l'éditorial du *Washington Post* qu'il montra immédiatement à Ellen et dont le thème, ils s'en aperçurent vite, ne lui était pas propre : la plupart des commentateurs le développaient, chacun à sa manière.

Le thème, c'était : toutes les capitales condamnent, sauf les deux capitales de l'Empire islamique où règne un silence radio absolu. Tout le monde, d'ailleurs, (sauf Ellen et Stanley), avait constaté que, dans sa progression vers l'Ouest, l'organisation terroriste qui avait planifié ce monstrueux complot, était passée de Delhi à Moscou, en sautant à pieds joints par dessus La Mecque et Nadjaf, les deux capitales islamiques. Stanley se sentit vexé : comment cette évidence avait-elle pu lui échapper ? Il sauta sur son portable et fit apparaître une carte des fuseaux horaires sur laquelle il jeta un coup d'œil et qu'il tendit à Ellen :

- Bon Dieu !, jura-t-il. Comment ai-je pu ne pas y penser ! C'est évident : c'est eux...
- Auquel cas, dit Ellen, la Troisième guerre mondiale est commencée.

*

Le rétablissement du Califat avait été l'aboutissement, ou l'achèvement, d'un mouvement de fond qui avait commencé à submerger le monde islamique 25 ou 30 ans plus tôt et qui, par sa rapidité (moins de dix ans), avait pu, à l'époque, être comparé à l'effondrement de l'Empire soviétique à la fin du siècle dernier. Les spécialistes de l'histoire islamique récente rappelaient d'ailleurs que, peu après l'effondrement du communisme, une première tentative pour soulever le monde musulman avait été faite par une organisation terroriste nommée *Al Qaïda*, qui avait perpétré d'énormes attentats un peu partout dans le monde, mais sans résultat à l'époque. Ils rappelaient aussi qu'en 2011 des révolutions spontanées avaient eu lieu dans plusieurs pays arabes : elles s'étaient faites au nom de la démocratie, mais partout les élections qui avaient suivi avaient amené au pouvoir les Islamistes, seule force organisée dans tous ces pays. C'est au Pakistan que tout avait recommencé à la fin de la décennie 2020/2030 et ce ne fut pas vraiment une surprise : depuis très longtemps, tous les rouages de l'Etat pakistanais, de sa police, de ses services secrets et de son armée, étaient infiltrés par les fondamentalistes islamiques. Les initiés n'ignoraient pas que les savants atomistes qui avaient, un demi-siècle plus tôt, fabriqué la bombe atomique pakistanaise, étaient déjà des intégristes musulmans. Maîtres du pouvoir pakistanais, les *Talibans*, comme on les désignait à l'époque, réussirent à constituer un arsenal de fusées nucléaires, d'autant plus capable de tenir en respect le reste du monde que c'est à peu près au même moment que la puissance américaine avait commencé à décliner et que, de plus, les Américains, qui s'étaient englués, au début du siècle, dans des guerres sans fin en Afghanistan et en Irak, n'avaient guère envie de recommencer. D'ailleurs, les armées des pays démocratiques, professionnalisées depuis longtemps, n'arrivaient plus à recruter et, de plus en plus, c'étaient des entreprises privées de mercenaires qui les remplaçaient.

En tout cas, la prise du pouvoir par les intégristes au Pakistan avait eu un immense retentissement dans tous les pays musulmans. De l'Afrique du Nord à l'Indonésie, en passant par le Proche et le Moyen-Orient, ces pays étaient travaillés de longue date par des partis islamistes que les pouvoirs en place, généralement haïs de leurs peuples, parvenaient d'autant moins à museler que, dans leur incurie suicidaire, ils leur avaient abandonné partout l'aide éducative, médicale et sociale pour les plus défavorisés. Plusieurs de ces pays étaient même tombés aux mains des

Islamistes à la suite des révolutions arabes de 2011 qui n'avaient pourtant pas été faites par eux. Vers 2028/2029, tous les autres basculèrent, suite à de gigantesques manifestations populaires qui eurent lieu partout et firent allégeance, les uns après les autres, au Chef pakistanais, Mahmoud Sharif. Le dernier en date des grands pays islamiques à l'avoir rejoint, était l'Arabie saoudite, où la famille royale, honnie par la population, avait, malgré une répression sanglante, été chassée par des émeutes qu'on avait pu comparer à celles qui, au siècle dernier, avaient forcé le shah d'Iran à quitter le pouvoir : l'Arabie saoudite avait toujours financé les mouvements islamistes radicaux partout dans le monde, mais les liens privilégiés qu'elle entretenait depuis toujours avec les Américains, la faisaient détester même par les extrémistes qui bénéficiaient de son soutien. Ses réserves pétrolières étaient, comme partout, très diminuées, mais le pays restait richissime. De plus, c'est sur son sol que se trouvaient les lieux saints de l'Islam, et Sharif, qui, sous les acclamations de tous les musulmans sunnites du monde, s'était proclamé Calife, Successeur du Prophète et Commandeur des croyants, avait symboliquement fait de La Mecque sa capitale et sa résidence, même si le gros de ses services administratifs restait dispersé dans les anciennes capitales des pays qui constituaient aujourd'hui le nouvel Empire. Le reste du monde, stupéfait, n'avait pu que contempler ce bouleversement. Depuis, Sharif avait eu pour successeur Abdallah Ibn Nafi qui régnait encore.

Comme on pouvait s'y attendre, les seuls musulmans à avoir refusé de se soumettre au nouveau pouvoir, avaient été les Chiïtes, Iraniens en tête : ils rejetaient Sharif avec autant de détermination que leurs ancêtres avaient jadis rejeté les Califes omeyyades et leurs successeurs abbassides, après le meurtre de l'« imam Ali » et de ses descendants, au VII^e s. Le grand Iran était maintenant beaucoup plus vaste que l'Iran du XX^e s., (la partie sud de l'ancien Irak, peuplée de Chiïtes, constituait une de ses provinces). Et comme il possédait, lui aussi, un arsenal atomique et des ressources pétrolières, certes diminuées mais encore importantes, il avait pu tenir la dragée haute au Calife sunnite de La Mecque. D'autant plus que tous les Chiïtes du monde musulman, du Liban à l'Océan indien, et en particulier ceux de l'ancien Irak, s'étaient spontanément ralliés au maître de l'Iran, le grand Ayatollah de Qom, Ali Hamadani, la plus haute autorité spirituelle shiïte, lequel s'était proclamé Imam, comme l'avait fait autrefois Khomeyni, et s'était, lui aussi, installé dans une ville symbolique, Nadjaf, le lieu le plus saint du chiïsme, où se trouve le mausolée d'Ali. Le califat sunnite de La Mecque avait certes pris acte de cette dissidence sans plaisir, mais ne s'y était pas opposé. Son opposition aurait provoqué une « guerre civile » que les masses musulmanes sunnites n'auraient ni comprise ni approuvée. Les nombreuses enclaves chiïtes à l'intérieur de l'Empire sunnite étaient étroitement surveillées par le pouvoir califal mais n'étaient victimes d'aucune persécution, ce qui aurait entraîné une réaction immédiate de Nadjaf.. Cette ville est située en Mésopotamie, l'ancien Irak qui, depuis longtemps, avait éclaté en plusieurs morceaux. Hamadani avait eu, depuis, pour successeur l'imam Guilani, actuellement au pouvoir à Nadjaf.

La tension restait vive entre Chiïtes et Sunnites, comme elle l'avait toujours été depuis mille ans. Susan avait même des informations selon lesquelles ils se haïssaient plus qu'ils ne l'avaient jamais fait dans le passé. Mais les deux obédiences de l'Islam avaient en commun, outre l'observance de la *charia* islamique, l'hostilité au reste du monde, aux « infidèles » que les uns et les autres estimaient avoir l'obligation de soumettre à la vraie foi. Ils s'efforçaient donc de donner toutes les apparences de la bonne entente, comme si, entre elles, s'était établi un rapport de compétition plus que d'affrontement. Les historiens ne voyaient d'ailleurs là rien de nouveau : certains prétendaient même que, jadis, la création d'*Al Qaïda* n'avait été à l'époque que la réplique sunnite à la révolution chiïte iranienne de 1979 qui avait impressionné tous les musulmans du monde, Sunnites compris, et avait véritablement mis sur orbite l'Islamisme politique.

*

Ellen et Stanley venaient de finir de déjeuner (il était à peu près deux heures de l'après-midi) quand le portable de Stanley sonna, et ce fut Susan qui apparut sur le petit écran : Stanley transféra l'image sur l'écran mural Un plan large montrait Susan dans un salon inondé de lumière dominant l'anse de Copacabana.

- Tu es au courant ?, demanda-t-elle d'entrée de jeu.

Stanley fit signe à Ellen de venir s'asseoir près de lui et de regarder l'écran :

- Hélas oui, répondit-il. On ne parle que de ça, Ellen et moi, depuis 24 heures.

- Oui, mais je veux dire : tu es au courant de ce qui vient de se passer à Brasilia, il y a une demi-heure ?

- Non, qu'est-ce qui s'est passé ?

- La même chose que partout : le Président du Brésil, Carlos Pereira, vient d'être assassiné. Un attentat à la bombe, une fois de plus.

- Je m'attendais à ce que ce soit le Président des Etats-Unis : j'avais oublié le Brésil.

- Erreur : le plus grand pays d'Amérique latine, un des leaders du monde multipolaire, et membre du G 10... Et vérifie : le méridien de Brasilia est à l'Est de celui de Washington. Les terroristes connaissent leur géographie. De plus, Pereira avait fait une déclaration très belliqueuse hier soir : mal lui en a pris.

- Je ne le savais pas, mais, de toute façon, son assassinat n'est pas une réponse à sa déclaration d'hier soir : il était sûrement programmé depuis le début, comme tous les autres.

- Possible. Je commence à ne plus savoir que penser.

- Tu sais que les Islamistes sont soupçonnés. Qu'en penses-tu ?

- Ca me paraît extrêmement plausible. Mais je cherche surtout à comprendre dans quel but l'opération a été montée, quels objectifs ils ont en vue, si tu préfères. Autre question : est-ce une organisation islamiste plus ou moins autonome qui a fait le coup ou les Empires islamiques sont-ils directement impliqués ?

- En tout cas, s'ils ne sont pas impliqués directement, ils le sont indirectement et sans doute étroitement : je ne vois pas comment un tel complot aurait pu être monté sans que les dirigeants aient donné leur feu vert et même sans qu'ils aient fourni toute la logistique et financé l'opération, à supposer que ce ne soit pas eux qui l'ont planifiée.

- Il ne me paraît pas impossible qu'une des deux capitales (je penserais plutôt à Nadjaf) ait voulu faire de la surenchère par rapport à l'autre, ou la mettre devant le fait accompli. Mais je n'en sais rien et je fabule peut-être.

- Tu penses que les Chiites auraient voulu déclarer la guerre au monde entier ?

- Ca correspondrait assez à leur traditionnel extrémisme. Et s'ils veulent attaquer, ils peuvent le faire : toutes les démocraties sont paralysées. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi ils les auraient paralysées si ce n'est pas pour leur déclarer la guerre

- Tu dis « toutes ». Pas encore : il reste les Etats-Unis. Ils ne sont plus ce qu'ils étaient, mais ils ont de beaux restes.

- Ils ne perdent rien pour attendre, à mon avis.

- Je le crains aussi.

Stanley était abasourdi. Il n'entendit même pas Susan lui dire qu'elle le rappellerait et c'est à peine s'il la vit disparaître de l'écran. Il restait hébété, sans trouver un mot à dire. Il finit par prendre la main d'Ellen :

- Tu avais raison, dit-il. La troisième guerre mondiale vient de commencer.

Il restèrent longtemps silencieux. Stanley soupira :

- Eh bien, la première ectogénèse de l'Histoire va passer complètement inaperçue... Je ne sais si nous devons nous en réjouir ou le regretter...
- Le regretter, me semble-t-il, dit Ellen. Une guerre mondiale, tu réalises !

Comme l'avait dit Susan, les Etats-Unis ne perdaient rien pour attendre. Mais les terroristes étaient bien au fait de la vie politique américaine : en fin d'après midi, ce fut l'assassinat du candidat républicain, en campagne en Floride, que toutes les chaînes annoncèrent et, vers minuit (heure des Tonga), celui du candidat démocrate qui, lui, tenait meeting en Californie. Dans les deux cas, la victime avait été tuée, une fois de plus, par un vulgaire tireur armé d'un vulgaire fusil à lunette. A chaque fois, les tueurs s'étaient suicidés, et toujours de la même façon.

Le Président Jimmy Graham put croire qu'il allait échapper à la malédiction. Le lendemain matin, sur la pelouse de la Maison Blanche, sans qu'aucun media soit prévenu, il prit place, ainsi que le Vice- président, Warren Stevenson, dans un hélicoptère qui les emmena vers un aérodrome militaire d'où ils devaient s'envoler vers une destination tenue secrète. Mais au moment où l'hélicoptère amorçait sa descente, il fut atteint par un « missile de poche » tiré d'un quartier proche de l'aérodrome.

Toutes les grandes puissances du « monde libre » étaient décapitées. Pour des raisons mystérieuses, les Islamistes avaient négligé certaines capitales de pays membres du G 10 : Londres ou Tokyo, par exemple. Mais leur but n'en était pas moins atteint. On était le soir du 3 octobre 2052 en Amérique. C'était le matin du mercredi 4 aux îles Tonga.

Chapitre 4

Ce 3 octobre 2052 devait rester dans les mémoires et les manuels scolaires comme une de ces dates qui jalonnent l'histoire des XX^e et XXI^e siècles, symboles des cataclysmes qui les ont ensanglantés : le 28 juin 1914 (Sarajevo), le 7 décembre 1941 (Pearl Harbour), le 11 septembre 2001 (attentats islamistes aux Etats-Unis), etc...etc...

Même si de nombreuses interrogations subsistaient au début, personne, de Tokyo à Los Angeles, ne douta un seul instant de l'origine islamiste du « 10/3 », comme on s'habitua à l'appeler, de même qu'on avait dit le « 9/11 » un demi-siècle plus tôt. Depuis que les Etats-Unis avaient perdu l'hégémonie mondiale et que l'Empire islamique s'était constitué (les deux événements avaient été à peu près concomitants), une « seconde guerre froide », expression consacrée par l'usage, durait à l'état larvé entre l'Empire bicéphale et le reste du monde qu'on avait pris l'habitude d'appeler « le monde libre », comme aux temps lointains de la première guerre froide. Chacun des deux adversaires surmontait ses divisions internes grâce à l'aversion que lui inspirait l'autre camp : de même que Chiïtes et Sunnites, qui se détestent depuis toujours, se réconciliaient dans la haine commune qu'ils éprouvaient pour les « Infidèles », de même Asiatiques, Européens et Américains, entre lesquels régnait une compétition économique que la mondialisation rendait féroce, devenaient

des alliés face aux Islamistes, à leur *charia* médiévale et à leur refus obstiné de la démocratie libérale. Les dirigeants islamistes étaient en conflit avec de nombreux pays, petits et grands, sur tous les continents, à l'exception toutefois de l'Amérique, à propos de revendications territoriales plus ou moins aiguës, les unes très anciennes et qui avaient déjà provoqué des affrontements sanglants dans le passé, d'autres moins vives mais pas moins chroniques.

Ellen et Stanley, qui n'étaient pas sortis depuis leur soirée au restaurant, restaient suspendus aux médias. L'enquête n'avancait dans aucune des capitales où avaient eu lieu les attentats : on avait appris que, partout, les assassins s'étaient suicidés au moyen d'une substance mystérieuse et inconnue à ce jour qui, non seulement provoquait instantanément la mort, mais réduisait le corps « à l'état d'un amas de poussière », empêchant non seulement d'identifier les visages mais de prélever des échantillons d'A.D.N. Preuve que, si les terroristes utilisaient des modes opératoires d'un autre âge, ils n'en étaient pas moins au fait des technologies les plus avancées.

Le mercredi, on apprit que la plus importante chaîne chiite allait bientôt retransmettre en direct une interview de l'imam Guilani : les Islamistes se décidaient enfin à rompre le silence et c'était l'Imam de Nadjaf qui le faisait, et non le Calife de La Mecque. Stanley se mit en communication avec Susan qui devait écouter l'interview et lui dit qu'il l'appellerait à l'heure de l'émission pour connaître à la fois les propos du chef islamiste et ses propres commentaires à elle.

- Susan avait sans doute vu juste, dit Stanley à Ellen quand ils se mirent à table pour le breakfast, le vendredi matin. L'interview donnée par Guilani est un aveu : ce sont bien les Chiites qui ont fait le coup.

A ce moment, Jeff, le robot domestique, avertit Ellen qu'un certain nombre de produits allaient commencer à manquer dans le frigo et le congélateur :

- Tu fais bien de me prévenir, Jeff, répondit Ellen, je vais dire à Rose et à Bob de venir reprendre leur service.

- Jusqu'à quand leur avais-tu donné congé ? demanda Stanley.

- Jusqu'à avant-hier, mais depuis je leur ai téléphoné que rien ne pressait et que je les préviendrais quand j'aurais besoin d'eux.

- Ainsi tu leur restes toujours fidèle, et eux à toi...

- Ils sont bien contents de m'avoir, tu sais : ils n'auraient pas forcément le choix. Contrairement aux apparences, ce n'est pas la joie aux Tonga : il n'y a rien à faire à Nuku, et les jeunes partent de plus en plus. En Nouvelle-Zélande, en Australie ou ailleurs. La plus grosse entreprise, c'est la *Binax*, mais tu n'emploies que des cadres surdiplômés qui viennent d'ailleurs...

- Il y a des exceptions et puis je donne du travail à des sous-traitants.

- Bien sûr, mais tous les emplois subalternes sont tenus par des robots. Et dans le commerce, c'est pareil. Un supermarché, maintenant, peut fonctionner avec seulement un directeur. Il a, à la rigueur, besoin d'un adjoint (et encore...) et d'une secrétaire. Toute la manutention et l'approvisionnement des rayons sont robotisés. Quand j'étais jeune fille, il y avait encore des caissières : aujourd'hui il n'y en a plus besoin, les codes de tous les articles sont lus automatiquement par la machine.

- Tu ne vas pas être contre le progrès !

- Non, mais je t'explique la situation, puisque tu me parlais de la fidélité de Rose et de Bob. Les gens tirent la langue, ici, tu comprends : il y a maintenant des bidonvilles à la sortie de Nuku, sur la route de Mua.

- Il y en a à Los Angeles, alors...

- Eh bien, ça veut dire que le progrès ne profite pas à tout le monde.

- Tout au long de l'histoire, il en a toujours été ainsi.

- Ça signifie peut-être que nous « progressons » moins qu'il ne semble, non ?

- Peut-être, dit Stanley. Pourquoi faut-il, ajouta-t-il en souriant, que tu aies toujours raison ?

*

Vers 9 heures du matin (c'était la fin de l'après-midi à Nadjaf et il devait être près de minuit à Rio), Stanley retrouva Susan sur son portable et bascula l'image sur le grand écran. L'imam, lui dit-elle, était en train de finir son interview en arabe, langue qu'il parlait avec un fort accent, car c'est le persan qui était sa langue naturelle. Il avait commencé par citer le *Coran*, une citation classique, paraît-il, qui annonçait le châtement pour les infidèles, s'ils ne revenaient pas sur le bon chemin.

- C'est un aveu, dit Stanley. Tu avais vu juste : ce sont les Chiites qui ont monté l'opération.

- Oui, mais attends la suite : il a dit, immédiatement après, que les fameux « Infidèles » ne cessaient d'attirer sur eux la colère de Dieu par leur immoralité et leurs turpitudes, la dernière en date étant (écoute bien) d'avoir violé les lois de la nature, donc les lois que Dieu lui a assignées, en créant des êtres d'apparence humaine, mais qui sont en fait des monstres ... Tu as compris : tu as violé les lois de Dieu.

- Prétexte dérisoire : l'opération terroriste a été décidée, organisée, planifiée, bien avant que ne soit connue la nouvelle de...

- Chut !, cria Susan en l'interrompant. Une seconde ! Laisse-moi écouter... Le présentateur vient de dire, reprit-elle: « *Nous apprenons à l'instant que le Calife Abdallah Ibn Nafi vient de déclarer qu'il approuvait entièrement les déclarations de son « frère », l'Imam Guilani, et qu'il demandait à Dieu de ne pas se contenter de châtier les dirigeants des Infidèles.* »

- Ca, c'est important car c'est une déclaration de guerre aux peuples des démocraties.

- Nous n'allons pas tarder à le savoir... Tu sais, j'ai beaucoup repensé à cette série d'assassinats : il y a, chez les Chiites, une longue tradition du meurtre politique. Souviens-toi de la fameuse secte médiévale des Assassins, ou *Hashishins*. On les appelait ainsi, paraît-il, parce les tueurs qui étaient envoyés pour liquider les chefs ennemis, auraient été drogués au hashish. Cette fois, ce n'était sans doute pas au hashish, mais ils étaient sûrement drogués aussi. Et de plus, ils avaient un produit spécial pour s'empoisonner. Tu m'as parlé, l'autre jour (je ne sais plus quand) d'un « mode opératoire archaïque » : je suis à peu près certaine qu'il est voulu. Ils cherchent à renouer avec une tradition très ancienne. Et pour eux, il s'agit à l'évidence de meurtres rituels : il fallait que le sang coule. C'est ce qui te donnait (non sans raison) l'impression de crimes « à l'ancienne ». Mais il est certain que, s'ils l'avaient voulu, ils auraient très bien pu commettre des attentats modernes. Et même ultramodernes.

- Je n'avais pas pensé à ces *Hashishins*, mais il est vrai qu'on peut faire le rapprochement.

- En tout cas, tu as compris : tu es dans le collimateur du saint homme et même des deux, l'Iranien et le Pakistanais. Prends garde à toi.

- Ca ne servirait certainement à rien. Mais voilà du moins qui est clair : ils avouent que c'est eux et ils se sont trouvé un prétexte, même s'il ne tient pas debout. Moi qui disais, l'autre jour, que l'actualité allait faire passer complètement inaperçue la première ectogénèse de l'Histoire !... J'avais tout faux. Au fait, comment expliques-tu ce déchaînement ? Il y a 22 ans, il y a eu le premier clonage et ils n'ont presque rien dit. Et cette fois-ci...

- Cette fois-ci, tu libères la femme : c'est ça qu'ils ne tolèrent pas.

- Tu crois ?

- C'est évident. Pour eux, la libération de la femme, c'est à peu près ce qu'aurait été la libération des esclaves dans l'Empire romain. Ou ce qu'elle a été pour les sudistes américains au XIX^e siècle. Les esclavagistes ont fait une guerre, à l'époque, pour contrer les abolitionnistes, ne l'oublie pas. Et

c'est d'ailleurs une raison supplémentaire pour nous, aujourd'hui, d'enfoncer le clou. Il va falloir que tu m'accordes une interview.

- Pas de problème : tu n'as qu'à la préparer et me l'envoyer. Si j'y vois des choses à modifier, je te ferai signe.
- Entendu : on fait comme ça. Je t'embrasse.

Dans les heures qui suivirent, les propos de Guilani et d' Ibn Nafi firent le tour du monde et braquèrent tous les projecteurs sur Nukualofa, sur la *Binax*, sur Stanley, et sur le petit Adam qu'on avait passablement commencé à oublier. Des images de l'enfant furent piratées sur le portable de Shirley et publiées partout dans le monde. Dès que le jour se fut levé en Europe et en Amérique, tout au long de cette après-midi et de cette soirée de vendredi aux Tonga, les appels de tous les media de la planète se succédèrent pour demander des interviews mais les insultes affluèrent aussi. Les évangélistes américains qui, depuis des années, ne cessaient d'exiger qu'on attaque « *l'Empire du mal* » et qu'on bombarde ses capitales, en étaient presque à faire cause commune avec lui, maintenant, contre cette incarnation de Satan qu'était devenue le Président de la *Binax*. Le portable et la boîte E mail de Stanley furent submergés d'injures et sa Compagnie d'assurance annonça qu'elle allait envoyer un commando pour veiller à sa sécurité. Ce fut au point qu'il commanda à Bill de lui diffuser une petite dose de UH 38 anti-stress et que, lorsque Ted appela à son tour, Stanley, que l'avalanche commençait à exaspérer et qui continuait à n'avoir pas conscience d'être véritablement en danger, lui proposa qu'ils aillent tous les quatre, le soir même, dîner au restaurant.

*

Ellen et Stanley passèrent d'abord prendre Ted et Shirley à la *Binax*. Le petit Adam continuait à dormir à poings fermés. Ses « parents » avaient embauché une *nurse*, une belle jeune fille qui avait un type polynésien très prononcé et à laquelle ils recommandèrent la plus grande vigilance :

- Après ce qu'on a entendu, dit Ted, ces fanatiques sont capables de tout.
- Pas de panique, Ted, répondit Stanley. Ca tourne à la psychose : sais-tu qu'on m'a annoncé l'arrivée d'un commando chargé de ma garde rapprochée ?
- Ca ne me semble pas inutile, intervint Shirley. Avez-vous entendu le discours de ce fou de Nadjaf dont je n'arrive pas à retenir le nom ?
- C'est exactement ce que j'ai dit à Stanley, dit Ellen.
- Vous savez, reprit Stanley en soupirant, ils ont prouvé que, s'ils veulent commettre un assassinat, ils le peuvent, y compris contre des Chefs d'Etat beaucoup mieux protégés que nous ne le serons jamais.
- Sortir ce soir, même ici, à Nuku, n'est peut-être pas très prudent, hasarda Shirley.
- S'ils ont décidé de nous faire la peau, rester à la maison ne le serait pas plus. Songez qu'ils ont fait exploser la salle de la Commission de l'Union Européenne, qui devait être pourtant bien gardée... Allez, allons-y !

Ils arrivèrent à l'hôtel sans avoir essuyé aucune attaque, ce qui amena Stanley à plaisanter en entrant dans le restaurant :

- Allons, dit-il, vous voyez, ce n'était pas encore pour cette fois-ci !

- Il te reste à rentrer, après le dîner, plaisanta à son tour Ted... A supposer, du moins, ajouta-t-il en embrassant du regard les convives déjà nombreux, que ce lieu de perdition n'ait pas sauté d'ici là !

- En tout cas, ils ont déjà en grande partie gagné, dit Stanley quand ils furent attablés, puisqu'ils ont réussi à créer une psychose de l'attentat, y compris parmi nous.

- Parmi nous, c'est assez normal, fit remarquer Ellen : tu as été presque nommément désigné. Je ne suis pas sûr que les gens qui nous entourent soient aussi inquiets, et ils n'ont probablement pas autant que nous de raisons de l'être, effectivement.

Ce fut Ted qui reprit la conversation quand ils eurent passé la commande :

- En tout cas, dit-il, ils ont semé une belle pagaille. Tu as vu cette confusion dans les capitales concernées ?

- Oui. Les plus intelligents ont été les Chinois, comme toujours : faire désigner le Chef de l'armée comme Chef d'Etat provisoire en attendant l'élection du successeur et de son vice-président, ça me semble une bonne idée.

- Peut-être. La Chine a été longtemps une dictature et elle en a conservé quelques réflexes. Mais ailleurs, ça se passe moins bien : en Europe et surtout aux Etats-Unis, ça commence déjà à ressembler à du désordre. Ils doivent avoir tous envie de commander le *Titanic* et personne ne veut laisser la place à un autre.

- Je te le répète, Ted : pas de panique, pas de psychose ! Le *Titanic* ! Calmons-nous, voyons ! Les Etats sont affaiblis, certes, y compris les plus grands, mais ils ne vont pas tous sombrer, tout de même ! Pour les Islamistes, conquérir le reste du monde sera moins facile que ça l'a été de conquérir le monde musulman, ils doivent bien s'en douter ! Ne commençons pas à nous croire vaincus avant d'avoir commencé à nous battre. Quant à la compétition entre politiciens, que veux-tu, nos pays sont de vieilles démocraties, avec une longue habitude du jeu électoral...

Le garçon vint servir les *starters* puis la conversation reprit :

- L'ennui, dit Ellen, c'est qu'en face, ils ne s'embarrassent ni de démocratie, ni d'élections. Ils ont leur plan et ils l'exécutent. Et le pire, c'est que leur plan, nous ne le connaissons pas.

- C'est justement ce que je trouve incompréhensible, intervint Shirley sur le ton de l'indignation. Comment les services secrets de toutes les grandes puissances du « monde libre », comme on dit, ont-ils pu ignorer ce qui se préparait et qui a abouti au « 10/3 » ?

- Il y a des précédents, lui répondit Ted : Pearl Harbour avait été une surprise totale à l'époque, et le fameux « 9/11 » aussi (en 2001, je crois).

- Je le sais bien, mais les systèmes de surveillance ont tout de même fait des progrès, depuis plus d'un demi-siècle ! Et comment est-il possible que nous en soyons à essayer d'imaginer ce que va être la suite ?

- De quelle suite parlez-vous ?, demanda Stanley.

- L'assassinat des Chefs d'Etat des plus importants pays du monde, n'est pas une fin en soi, répondit Shirley sur un ton qui signifiait : « *C'est une évidence !* » S'ils l'ont fait, c'est parce qu'ils préparent quelque chose, une guerre probablement. S'ils ont décapité leurs adversaires, c'est pour que les adversaires en question, c'est-à-dire nous en l'occurrence, soyons sans réaction quand ils vont nous attaquer.

- Oui, mais par qui vont-ils commencer ? demanda Ellen. Est-on sûr que ce sera nous ?

- Nous... tu veux dire quoi ? interrogea Stanley. Les Tonga ?

- Pourquoi pas ? Symboliquement, ça aurait un sens pour eux, puisque c'est ici qu'« *ont été violées les lois de Dieu et créés des êtres d'apparence humaine, mais qui sont en fait des monstres.* »

- C'est ça que je n'arrive pas à comprendre : qu'on n'ait pas le moindre indice sur ce qu'ils veulent faire et sur ce qui va se passer, répéta Shirley. Ou bien ces Islamistes sont vraiment très forts, ou bien nos espions sont nuls.

- A moins qu'on ait quelques indices, hasarda Ted. Auquel cas, on ne va pas le crier sur les toits.

- J'ai malheureusement l'impression, conclut Stanley avant de passer à un autre sujet, que Shirley a raison et que, des indices, on n'en a pas beaucoup.

Après le dîner, il proposa de finir la soirée au cabaret de l'hôtel, comme l'autre soir avec Ellen, mais personne n'avait décidément envie de danser ni surtout d'assister au spectacle. D'ailleurs, la plupart des convives repartaient. La troisième guerre mondiale était imminente : le ballet des femmes nues n'était vraiment pas d'actualité.

*

Le lendemain, en fin d'après-midi (heure des Tonga), alors que le monde entier se demandait quelle capitale serait la première attaquée et de quelle façon, tous les portables des cinq continents, tous les écrans, tous les murs d'images, annoncèrent que les troupes de l'Empire islamique, très nombreuses et puissamment armées, venues de l'ex-Pakistan, avaient franchi la ligne de démarcation qui, au Cachemire, tenait lieu de frontière depuis plus d'un siècle et avaient envahi la partie indienne de cette province.

Depuis toujours, le Cachemire avait été considéré comme le joyau de l'Inde par les souverains musulmans qui avaient régné sur ce pays depuis le Moyen-âge. Quand les Britanniques s'étaient retirés, au milieu du 20^e s., le Pakistan avait revendiqué le Cachemire, majoritairement peuplé de Musulmans, mais le Maharaja local avait opté pour l'Inde. La guerre qui avait suivi s'était terminée par la partition de la province imposée à l'époque par l'O.N.U., la ligne de cessez-le-feu devenant frontière de fait, comme en Palestine, une situation que le Pakistan, puis l'Empire califal, n'avaient jamais acceptée. C'est cette ligne faisant fonction de frontière que les troupes islamistes venaient de franchir en se présentant, comme toujours, en libératrices.

A Delhi, régnait la pire confusion : le parti nationaliste et hindouiste, majoritaire au Parlement, n'arrivait pas à s'entendre sur le nom de la personnalité politique qui serait appelée à succéder au Premier ministre assassiné Krishna Meru, et, là-haut, sur le front *kashmiri*, les troupes indiennes, qui auraient eu besoin de renforts massifs, lâchaient prise et battaient en retraite. La tactique islamiste qui avait consisté à décapiter les démocraties avant de les attaquer, se révélait dramatiquement efficace. A la vitesse où évoluaient les événements, la campagne risquait fort d'être une guerre-éclair qui se terminerait par une déroute des « idolâtres », terme dont les dirigeants de Nadjaf et de La Mecque affublaient depuis toujours les Indiens polythéistes.

- Il fallait s'y attendre, dit Stanley à Ellen, quand ils se mirent à table pour le dîner (servi par Rose, cette fois), ce n'est pas là où on le prévoyait, qu'ils attaquent.

- Il fallait peut-être s'y attendre, mais ce que l'on constate, c'est que personne ne s'y attendait. C'est décidément Shirley qui avait raison.

- Oui, et ce qui commence à me troubler, c'est justement, comme elle le disait, (j'y ai repensé), qu'on soit incapable de savoir quoi que ce soit à l'avance. L'invasion du Cachemire par des troupes « très nombreuses et puissamment armées », ça aurait tout de même dû être connu. Comment est-il possible que les satellites ou des drones ou autres engins volants n'aient pas pu repérer de telles concentrations militaires ? Je ne suis pas au courant des recherches dans ces domaines, mais je trouve tout cela très, vraiment très surprenant... Plus surprenant encore que tous ces tueurs « à l'ancienne », tous ces poseurs de bombes aient pu agir partout sans être repérés. Il y a probablement des choses que nous ne savons pas. Il n'est pas impossible que ces Islamistes aient

fait des avancées technologiques majeures avant nous. Après tout, ils ont prouvé, avec leurs cadavres « qui tombent en poussière », qu'ils sont « *au top* ».

- Ils nous auraient devancés technologiquement ? Ca te paraît vraisemblable ?

- Ce que je sais, c'est qu'ils ont massivement recruté (disons : débauché) des scientifiques et des ingénieurs un peu partout dans le monde. Comme me le disait Susan, l'enrôlement de « renégats » est une très vieille tradition dans les empires islamiques. Et puis, que veux-tu ! Il n'y a plus que chez eux qu'il y ait encore de véritables Etats. Dans le « Monde libre », comme on dit, les Etats sont très affaiblis, financièrement surtout, mais pas seulement : donc leurs armées, donc leur recherche militaire, donc leurs armements... Il va peut-être falloir y réfléchir. A moins qu'il ne soit déjà trop tard.

- Si ce sont les patrons des entreprises privées qui le disent, on sera bien obligé de les croire...

- Dis donc, tu deviendrais ironique, maintenant ? plaisanta Stanley en faisant semblant de l'agresser du coude. Tu me paieras ça, ce soir, quand on se mettra au lit !

Le soir, quand ils se mirent au lit, ils apprirent avec stupeur qu'un coup d'état militaire avait eu lieu à Delhi. Tirant argument de la situation désespérée du Cachemire, l'armée avait pris le pouvoir dans ce pays qu'on avait l'habitude, depuis près d'un siècle, d'appeler « *la plus grande démocratie du monde* ». Les militaires avaient promis de ramener la province envahie dans le giron de la mère-patrie et dans « *le camp de la liberté* », puis de rendre le pouvoir aux civils.

- De mieux en mieux, dit Ellen. Ils vont réussir à changer les démocraties en dictatures !

Elle ne croyait sans doute pas si bien dire : le lendemain matin, quand ils se réveillèrent, tous les medias annonçaient qu'un coup d'état exactement semblable venait d'avoir lieu en Russie. A titre préventif, cette fois, et en attendant, comme en Inde, que les partis politiques aient réussi à se mettre d'accord pour rétablir la légalité constitutionnelle.

Chapitre 5

C'est seulement le lundi matin 9 octobre que Stanley trouva sur son portable le projet d'interview que lui avait fait parvenir Susan. Il l'écouta rapidement et fut interloqué : c'était de la pure provocation ! Il la fit apparaître sous forme de texte qu'il imprima puis qu'il fit basculer sur grand écran et il appela Ellen pour qu'ils le lisent et l'écoutent ensemble :

- Elle ne se méfie pas, dit-il. Elle doit pourtant bien savoir que mon portable est surveillé et donc le sien. Tous les flics du monde, y compris, bien sûr, les flics islamistes, sont déjà au courant de ce qu'elle compte me faire dire.

Les jours précédents, il avait donné plusieurs interviews à distance à plusieurs media de différents pays, mais à chaque fois, depuis l'intervention télévisée de l'Imam chiite qui le mettait directement en cause, il avait pris soin de présenter la première ectogénèse de l'histoire humaine sous un jour essentiellement scientifique et de la faire apparaître comme une avancée technologique et rien d'autre. Il s'était bien gardé d'aborder le sujet sous l'angle éthique, social, et surtout religieux.

C'est au contraire sur ce dernier aspect de la question que Susan mettait pesamment l'accent. Elle commençait évidemment par interroger Stanley sur sa réussite technique dont elle lui faisait raconter l'histoire en détail, en lui laissant d'ailleurs le soin de donner les précisions scientifiques

qui lui échappaient en grande partie. Mais très vite elle en venait aux bouleversements humains que cette réussite allait entraîner :

Q.- Vous avez donné à cet enfant le prénom symbolique d'Adam. Cela signifie-t-il que, dans votre esprit, sa naissance constitue, pour l'humanité, un recommencement ?

R.- Il me semble qu'on peut en effet, la considérer de cette façon puisqu'il est le premier d'une lignée nouvelle, le premier à échapper à ce que l'on appelait traditionnellement les « lois de la nature », des « lois » qui, en réalité, faisaient qu'une naissance humaine ne se distinguait aucunement de celles des animaux(en tout cas des mammifères). Il me semble que l'ectogénèse représente le plus grand pas qu'ait jusqu'ici accompli l'humanité pour sortir de l'animalité. Je vous fais observer au passage qu'Adam, créé directement par Dieu, selon la Bible, n'était pas « né d'une femme », lui non plus. Pas plus qu'Eve, d'ailleurs.

Q.- Vous venez de citer la Bible juive : selon ce livre, Dieu aurait dit à Eve : « Tu enfanteras dans la douleur », et ce pour la punir d'avoir cueilli le fruit défendu. En permettant aux femmes d'échapper aux douleurs de l'enfantement, n'allez-vous pas contre la volonté de Dieu ?

R.- S'il fallait prendre au pied de la lettre chaque paragraphe de ce livre, (et de plusieurs autres d'ailleurs), les techniques, mais aussi les connaissances humaines reculeraient de deux ou trois dizaines de siècles. Nous savons aujourd'hui que l'univers est un ensemble de galaxies en expansion, qu'il est vieux de quinze milliards d'années, la Terre de quatre milliards et demi, et l'espèce humaine de quelques millions. La Bible plaçait la Terre au centre de l'Univers et comptait au plus cinq ou six mille ans depuis la création ! Il n'y a plus personne non plus, dans les Universités modernes, qui enseigne le « fixisme » biblique, la création par Dieu de chacune des espèces vivantes, une par une et indépendamment de toutes les autres. C'est de la même façon qu'il faut considérer de nombreux mythes, et en particulier celui auquel vous faites allusion et qui faisait peser sur la femme une malédiction que rien, évidemment, ne pouvait justifier. En réalité, l'ectogénèse est un pas supplémentaire, mais décisif, sur le long chemin de la libération des femmes qui, pendant des siècles (on peut même dire : des millénaires) ont dû subir les grossesses comme une fatalité et n'ont été considérées que comme des poules pondeuses, des machines à engendrer et à nourrir des enfants

Q.- Il y a plus d'un siècle, Aldous Huxley brossait un tableau sinistre d'une Humanité future où les êtres humains seraient produits en série dans des couveuses qui préfiguraient l'utérus artificiel que vous venez de mettre au point. Pensez-vous que l'exploit technique que vous avez réalisé annonce ce sombre avenir ?

R.- En aucune façon. Le tableau que brossait Huxley, c'était celui d'un Etat mondial totalitaire et c'est cet Etat monstrueux qui utilisait l'ectogénèse comme un moyen de produire les êtres humains comme des articles de série. Dans une société libre et démocratique, les individus, et d'abord les femmes, auront la possibilité de faire appel à cette technique si (et seulement si) elles le souhaitent. Ce ne sera évidemment qu'un choix qui leur sera offert, comme l'a été en son temps la contraception par exemple. Pour en revenir à Huxley, ce n'est jamais le progrès qu'on doit condamner, mais, parfois, l'usage qu'on en fait. Pour ma part, je fais confiance à la sagesse humaine.

- Eh bien, dit Stanley, que t'en semble ?

- Je trouve cela parfait, répondit Ellen. Pas un mot à reprendre.

- Hum ! S'il n'y avait que le dernier paragraphe, je partagerais ton point de vue. Ce qu'elle y dit, c'est très exactement ce que j'ai dit à Ted l'autre soir dans l'avion et à Shirley le même soir, chez elle. Ou « chez eux », si tu préfères. Mais il y a tout le reste...

- Quoi ? Tu n'es pas d'accord avec tout le reste ?

- Bien sûr que si. Mais toute vérité n'est pas forcément bonne à dire, surtout en ce moment. Quand les Islamistes me désignent presque nommément (je reprends ton expression) comme celui qui, par ses « turpitudes », comme ils disent, justifie la guerre qu'ils s'appêtent à déclarer au monde entier, même si ça ne tient pas debout, ça mérite qu'on fasse preuve de prudence et qu'on ne les provoque pas.

- Elle ne les provoque pas : elle ne parle pas du *Coran*, mais de la *Bible* et même de la « *Bible juive* ». Ces Islamistes considèrent les Juifs comme leurs ennemis, non ?

- Oui, mais ça ne trompe évidemment personne, d'autant que Mahomet, à l'époque, avait repris une bonne partie des croyances juives. (comme l'avaient fait les Chrétiens avant lui, d'ailleurs), car l'Islam n'est pas une religion originale, pas plus que le Christianisme. Et que toutes les autres, d'ailleurs. Mais la question n'est pas là : ce qu'ils vont considérer comme une provocation, c'est d'abord l'idée que la science rend périmés les livres saints, y compris le leur.

- Quand elle dit : « *S'il fallait prendre au pied de la lettre chaque paragraphe de ce livre, et de plusieurs autres d'ailleurs...* », tu peux lui demander de supprimer : « *...et de plusieurs autres d'ailleurs...* »

- Bien sûr. C'est un minimum. Mais je doute que ça suffise à les apaiser. D'autant qu'il y a le couplet sur « *le long chemin de la libération des femmes* ». Elle me disait elle-même que c'est cette idée de libération des femmes qu'ils ne peuvent supporter.

- Oui, mais alors, si tu ne veux pas les choquer, la seule solution, c'est de ne rien dire du tout.

- Bien sûr, bien sûr... Et le pire, c'est que ça ne suffirait sans doute même pas. Ils utilisent ça comme prétexte. Car ce n'est qu'un prétexte, mais ils y tiennent, probablement. Pour eux, ça tombe à point nommé.

*

Dans l'après-midi, ils apprirent que les militaires indiens, comme ils l'avaient promis, avaient engagé des forces considérables au Cachemire pour repousser les envahisseurs islamistes. Il ne pouvait évidemment être question d'affrontements sur une véritable « ligne de front », ni (encore moins) d'emploi de la bombe atomique : l'« invasion » ennemie avait pris la forme d'avancées fulgurantes de multiples commandos transportés par hélicoptère et qui avaient occupé villes et villages où ils avaient d'ailleurs été souvent accueillis à bras ouverts. La contre-attaque indienne ne pouvait donc être qu'une vaste (et probablement longue) opération de « nettoyage ». Il apparut tout de suite que cette opération allait être un échec total, et pour une raison qui provoqua un vent de panique dans le monde entier.

On apprit que les soldats islamistes engagés au Cachemire disposaient d'une arme nouvelle et inconnue à ce jour, sans doute une arme à nanoparticules, dirent les spécialistes interviewés par les media internationaux, et qui produisait exactement les mêmes effets que le produit qu'avaient utilisé les kamikazes des attentats du « 10/3 ». On avait dit alors que leurs cadavres « tombaient en poussière ». Depuis, on avait appris que cette particule inconnue avait pour effet de désintégrer la matière organique et de la ramener à l'état de matière inerte : les savants des pays où s'étaient produits les attentats avaient commencé, en s'entourant de multiples précautions, à analyser cette matière inerte inconnue dans l'espoir d'identifier la particule qui avait produit la transmutation, mais il était bien clair que les résultats de ces recherches, sans doute longues, seraient tenus secrets.

Toujours est-il que le « Monde libre », pétrifié d'horreur, apprit qu'au Cachemire, les combattants indiens, eux aussi, étaient transformés en amas inertes par cette nanoparticule qui ne s'attaquait qu'aux organismes *vivants*, animaux ou végétaux : tout le reste, uniformes, vêtements, chaussures, armes, véhicules, restait intact. Les êtres humains seuls étaient physiquement désintégrés. La particule agissait comme une sorte de virus foudroyant. Quant à son vecteur, il était parfaitement invisible et silencieux et l'on ne pouvait même pas savoir d'où il partait.

Les « nanotechnologies » n'étaient évidemment pas inconnues du « Monde libre », ni surtout ces « nanobombes » qu'avaient mises au point certaines entreprises pirates et que des mafias et des organisations terroristes brandissaient comme une sorte de menace permanente face aux chefs d'Etat, aux dirigeants des multinationales et aux propriétaires des grands medias. Polices officielles, vigiles privés, compagnies d'assurance étaient depuis longtemps sur les dents pour contrer ces menaces. Mais on était là dans le domaine de la grande délinquance, de la criminalité organisée, du chantage, du racket mafieux : jamais jusqu'à présent un Etat n'avait utilisé, ni même brandi, de telles armes, même si plusieurs d'entre eux étaient soupçonnés d'en détenir. Un consensus de fait les avait jusque là bannies un peu comme les gaz asphyxiants.

De plus, la nanoparticule utilisée au Cachemire, était complètement nouvelle : elle était manifestement le résultat de longues recherches conduites dans le plus grand secret et, aussi longtemps qu'on ne lui aurait pas trouvé une parade scientifique, elle rendrait ses utilisateurs pratiquement invulnérables. La contre-offensive de l'Inde s'arrêta d'ailleurs instantanément et l'armée indienne renonça à récupérer le Cachemire qui fut immédiatement intégré à l'Empire Califal et d'où les non musulmans allaient être chassés au cours des mois suivants. Le Chef d'Etat major de l'armée indienne remit le pouvoir aux civils : entre temps, le parti majoritaire avait désigné un candidat pour le poste de Premier Ministre et le Parlement s'empressa de l'investir. Sa première décision fut de proposer une réunion du « G 10 », les dirigeants des dix plus grandes puissances du monde multipolaire, une instance qui avait peu à peu remplacé l'ancien « Conseil de sécurité de l'O.N.U. ». Cette institution avait fini par disparaître, après avoir perdu toute efficacité, en raison du droit de veto dont disposait chacun de ses membres permanents, donc toute crédibilité. Faisaient évidemment partie du G 10 toutes les puissances qui avaient été frappées par les attentats du « 10/3 », sans qu'on sût pourquoi les autres avaient été « oubliées ».

*

Le 10 octobre, en fin de matinée, le portable de Stanley attira son attention sur un des écrans de son mur d'images : il reconnut le visage de Robert Dean, patron de sa compagnie d'assurance. Réagissant à son implant cérébral, l'image s'agrandit et devint sonore : Dean était en train de s'adresser directement à lui :

- Stan, dit-il, la situation internationale est grave, tu le sais. Je viens d'être contacté par un proche collaborateur du Secrétaire à la Défense : il considère comme essentiel de ne pas jeter la moindre goutte d'huile sur le feu. Tu n'ignores évidemment pas que les dirigeants des Etats islamiques font un lien entre les attaques qu'ils ont déclenchées et l'exploit technologique que tu viens de réussir et pour lequel je te présente, au passage, mes plus chaleureuses félicitations.
- Ce lien qu'ils font et dont tu me parles, est absurde, répliqua Stanley. Il est bien évident que les attaques dont tu parles ont été décidées et planifiées par eux depuis très longtemps, bien avant qu'ils n'apprennent la nouvelle de l'ectogénèse. Celle-ci n'est qu'un prétexte qui ne peut tromper personne.

- C'est ce que j'ai fait valoir à mon interlocuteur du Pentagone qui ne conteste nullement ce point de vue, d'ailleurs évident. Mais ce qu'ils constatent, (je veux dire : nos officiels), c'est que les Islamistes font ce lien, qu'ils ont trouvé ce prétexte. Et leur souci, c'est que rien ne soit fait qui puisse sembler, si peu que ce soit, leur donner raison. C'est une consigne formelle. Donc pas de déclaration provocatrice, pas d'interview susceptible de leur donner des arguments...

- Je suis submergé de demandes d'interviews, dit Stanley. Et tu dois bien savoir que j'en ai déjà accordé un certain nombre. Impossible de me dérober.

- Celles que tu as accordées jusqu'ici, reprit Dean, étaient correctes. Rien à reprendre. Mais aller plus loin serait prendre des risques et en faire prendre non seulement à toi, mais à ta société, au petit Etat qui l'abrite, et peut-être au grand Etat dont tu restes un citoyen.

Stanley comprit que le projet d'interview préparé par Susan avait été piraté et qu'il était déjà connu à Washington et il se repentit d'avoir laissé à sa femme le soin de rédiger ce texte à sa place.

- Si je comprends bien, dit-il à Robert Dean, je ne peux plus compter sur ta protection ?

- Ecoute, Stan, je t'aime bien. Mais je ne suis pas suicidaire. Je ne vais pas, dans un moment pareil, me battre à la fois contre les empires islamiques et contre le Pentagone. Je t'avais annoncé l'arrivée d'un commando chargé de ta protection rapprochée : j'ai retardé son départ...

- ... quand tu as lu le projet d'interview que je me prépare à donner...

- C'est le Pentagone qui me l'a fait connaître, figure-toi, et c'est lui qui me presse de te mettre en garde. Mais pour en revenir à ce commando, si tu devais passer outre aux consignes de prudence qui te sont transmises, je me verrais obligé de l'annuler définitivement, et de ne pas faire prendre des risques inutiles à mes vigiles.

- Compris, Bob, je te remercie.

Il coupa la communication. Il était vrai que le projet d'interview lui avait semblé provocateur, mais il n'aurait pas cru qu'il déclencherait la panique jusqu'à Washington. Décidément, la psychose prenait des proportions démesurées. Il ne restait plus à Stanley qu'à essayer de négocier avec Susan et de la persuader d'atténuer son texte. Stanley saisit son portable et l'interrogea sur l'heure qu'il était à Rio : il appela sa femme et, d'entrée de jeu, lui résuma la communication qu'il venait de recevoir

- Bref, conclut-il, tu as compris : on nous invite à la prudence, et, à vrai dire, c'est même un peu plus qu'une invitation.

- Et que t'en semble ?

- Pour te dire la vérité, quand j'ai découvert ton texte, ma première réaction a été de me dire qu'effectivement tu faisais un peu de provocation.

- Comment cela ? Je ne prononce pas une seule fois le mot Islam, ni le mot Musulman. Je ne cite jamais le *Coran*, mais exclusivement la *Bible*.

- Je le sais bien, mais avoue que c'est cousu de fil blanc. Il y a une solidarité des religions face à la science et, plus généralement, à la modernité, et tu sais mieux que moi tout ce que l'Islam naissant a pris au judaïsme. Et puis tu dis (ou plutôt tu me fais dire) à propos de la Bible: « *S'il fallait prendre au pied de la lettre chaque paragraphe de ce livre (et de plusieurs autres d'ailleurs), on reculerait etc... etc...* » Avoue que ce « *et de plusieurs autres d'ailleurs* » désigne directement le *Coran*. C'est une expression à supprimer. Tu n'es pas de cet avis ?

Sur le grand écran, le beau visage de Susan, sur fond de Copacabana, s'était fermé :

- On capitule, dit-elle... On cède au chantage.

- As-tu bien réalisé qu'ils sont en position de force ? Tu as vu ce qui s'est passé au Cachemire ? Tout le monde va céder au chantage, y compris les plus grands pays. Jusqu'à ce qu'on ait les moyens de résister, voire de contre-attaquer. Je veux dire : les moyens techniques, militaires... D'ici là, pas de provocations inutiles. Enlève le « *et de plusieurs autres d'ailleurs* »...

- Je l'enlèverai mais ça ne servira à rien. Il est complètement vain d'espérer amadouer des fanatiques par des petites concessions. Et même par des grosses...

- Crois-tu aussi indispensable de placer ta phrase sur les *poules pondeuses* et les *machines à engendrer*... Tu pourrais arrêter le paragraphe à : « ... *faisait peser sur la femme une malédiction que rien, évidemment, ne pouvait justifier.* » Tu me disais toi-même, l'autre jour, que c'est l'idée même de libération des femmes qu'ils ne peuvent tolérer. Ne les provoquons pas inutilement ! Les femmes vont être libérées, qu'ils le veulent ou non. N'est-ce pas l'essentiel ?

Sur les lèvres de Susan, Stanley crut déceler une sorte de tremblement de colère :

- Sur ce point, dit-elle, je refuse de me coucher devant ces barbus ! Je dirige un groupe de presse que plébiscitent les femmes du monde entier. Un événement comme celui-là ne peut pas être passé sous silence ni même atténué pour éviter de déplaire à des inquisiteurs sortis du Moyen-âge ! Demande-moi tout sauf ça !

Cette fois, elle ne cherchait même plus à dissimuler sa colère :

- Je ne me respecterais plus moi-même, reprit-elle en guise de conclusion.

Stanley ne l'avait jamais vue dans cet état et il comprit qu'il était inutile d'insister :

- Eh bien, écoute, dit-il, *inch' Allah*. On enlève l'allusion à peine déguisée au *Coran*, et on publie le reste... Mais je peux te dire que, pour la première fois, je me sens en danger. Et je ne te dis même pas de prendre garde à toi : ce serait probablement inutile. A bientôt. Je t'embrasse.

- Je t'embrasse aussi.

*

Ce jour-là, Ellen et Stanley invitèrent à dîner « les tourtereaux », comme disait Ellen pour désigner Ted et Shirley. Quand ils arrivèrent, en fin d'après-midi, les événements s'accéléraient : Ted était rivé à son portable, et Stanley fit apparaître sur grand écran la chaîne américaine que son regard venait de sélectionner. Les événements du Cachemire s'étaient reproduits de façon presque identique, le matin même, dans la province la plus méridionale de la Thaïlande, peuplée de Musulmans. Des troupes islamistes venues de la Malaisie voisine, (un pays qui, comme l'Indonésie, faisait partie de l'Empire califal), avaient massivement envahi la province, accueillies à bras ouverts, elles aussi, par la population, et une contre-offensive thaïlandaise était, en ce moment même, arrêtée net par la fameuse arme à nanoparticules qui faisait des ravages « *sur tous les fronts de cette Troisième guerre mondiale* », comme le disait le présentateur : les media internationaux ne prenaient décidément plus de précautions oratoires. Ellen fit asseoir tout le monde dans le grand salon et demanda à Rose de servir le whisky.

- Rien ne se passe comme on s'y attendait, dit Ted. Que signifient ces guéguerres en Inde et en Thaïlande ?

- Susan m'a toujours expliqué, répondit Stanley, que leur fusée est à trois étages. Pour eux, il s'agit d'abord...

- Pour eux... Tu veux dire : les Islamistes ?

- Evidemment. Donc leur premier objectif est, paraît-il, d'annexer les territoires actuellement peuplés de Musulmans, de rassembler ce qu'ils appellent, comme elle dit, le *Dar-Al-Islam*, le monde musulman, si tu préfères. Le deuxième étage de la fusée, consiste à reprendre les territoires qui ont fait partie de leur domaine dans le passé, même lointain, l'Espagne par exemple... La dernière étape, ce sera, plus tard, la conquête et la conversion du reste du monde.

- Joli programme ! fit Ted, personne n'est oublié.

- Je commence à comprendre, intervint Shirley : ils en sont, dans l'immédiat, à l'annexion de ce qu'ils considèrent comme leur appartenant de droit, dès aujourd'hui, des provinces musulmanes qui sont (ou étaient) jusqu'ici sous la souveraineté de...

- ... des Infidèles. Exactement.

- Et il y en a encore beaucoup dans ce cas ?

Stanley réfléchit et rappela ses souvenirs avant de répondre :

- Il doit y en avoir, dit-il, aux Philippines, en Russie, en Europe (l'Albanie ou la Bosnie, par exemple)... Et puis, il y a ce qu'on appelait autrefois le « *Turkestan chinois* », une province de la Chine qui s'appelle aujourd'hui, je crois, le *Sin-Kiang* et qui jouxte l'ex-« *Turkestan russe* », c'est-à-dire les anciennes Républiques soviétiques d'Asie centrale, musulmanes depuis toujours ou presque, et qui font aujourd'hui partie de leur Empire.

- Ainsi, demanda Shirley, ce Sin-Kiang serait leur prochaine cible ?

- Je n'ai jamais dit cela ! Je n'en sais strictement rien, évidemment !

- Ensuite, dit Ted, si je t'ai bien compris, ils s'attaqueront à des territoires qui ont été à eux jadis ? Tu as cité l'Espagne...

- C'est à peine croyable quand on y pense, coupa Shirley. C'est à peu près comme si les Italiens revendiquaient tout l'ancien Empire romain...

- Ou les Grecs celui d'Alexandre le Grand, ajouta Ted.

- Ou les Mongols celui de Gengis Khan, conclut Stanley. Vous avez raison, mais il paraît que ça fait partie de leurs obsessions. De même qu'un individu né Musulman ou converti à l'Islam, est (ou, en tout cas, doit être) Musulman jusqu'à sa mort, de même un territoire qui a été conquis par le *Djihad* et peuplé de Musulmans à un moment donné, appartient au *Dar-Al-Islam* pour l'éternité, même s'il a été perdu depuis.

- L'Espagne, et puis quoi d'autre ?...demanda Ellen.

- Je ne suis pas dans les secrets d'Allah, mais il y a un pays auquel je pense : c'est Israël. L'Etat juif s'est créé il y a un peu plus d'un siècle sur un territoire qui était alors peuplé d'Arabes, presque tous Musulmans. La majorité d'entre eux, à l'époque, ont été chassés ou sont partis et se sont réfugiés dans les pays environnants, aujourd'hui provinces de l'Empire islamique...

- ... qui se sont bien gardés de les intégrer, nota Ted.

- C'est vrai. Ils ont été parqués dans des camps de réfugiés où leurs descendants s'entassent toujours. Seulement leurs descendants sont maintenant des millions. Ils sont plus nombreux que les Israéliens.

- Eh bien, voilà, conclut Ted sur un ton sarcastique... Attendons ... Attendons que ces messieurs aient décidé ce qu'ils vont faire du reste du monde...

Il y eut un long silence et Ellen en profita pour proposer de passer à table. Stanley raconta ses conversations avec son assureur, puis avec Susan et il parla de l'interview qui allait paraître :

- Pour la première fois, dit-il, comme tous prenaient place autour de la table, oui, pour la première fois, je considère que je suis en danger de mort.

- De toute façon, dit Ted, comme tu le disais d'ailleurs toi-même l'autre soir, il n'est pas sûr que la garde rapprochée qu'ils avaient décidé de t'envoyer, aurait servi à quelque chose. J'ai lu ou entendu, je ne sais plus où, qu'en plus de leur arme à nanoparticules, ils ont une arme électronique, des *E-weapons*, ou des *E-Bombs*, comme disent les media, qu'ils ont utilisées partout, pour les attentats comme pour les invasions, et qui rend inopérants tous les systèmes de surveillance : il paraît qu'elle rend aveugles et sourds tous les écrans de contrôle, depuis ceux qui sont connectés aux satellites jusqu'aux portables des flics... Les démocraties ont pris un retard dramatique.

- Et cette interview, demanda Shirley, vous ne pensez pas qu'il aurait mieux valu la différer, peut-être même l'annuler ?

- Je l'ai dit à Susan mais elle a eu beau jeu de me rétorquer non seulement que ce serait une capitulation mais qu'elle ne servirait à rien : « *Il est vain d'espérer amadouer des fanatiques par des petites concessions. Et même par des grosses* », me dit-elle. Ils veulent l'affrontement, c'est

clair. La guerre est commencée entre « *Les Lumières* », comme on disait autrefois, et l'obscurantisme. Il faut assumer...

- Nous sommes tous aussi menacés, fit remarquer Ellen. Surtout vous deux, à la *Binax*.
- C'est vrai, dit Ted, la seule attitude raisonnable est peut-être, après tout, l'insouciance.

Le soir de ce mardi 10 octobre, tous les portables sonnèrent et presque tous les écrans clignotèrent sur le mur d'images : c'est en Israël que la nouvelle offensive islamiste venait de commencer. Du nord au sud, et surtout de l'Est de ce petit pays, enclavé au milieu de l'Empire califal et qui, dans sa partie la plus étroite, n'était large que de quelques dizaines de kilomètres, des colonnes blindées convergeaient vers la côte méditerranéenne, et spécialement vers les deux grandes villes de Tel-Aviv et Haïfa. Elles étaient suivies d'innombrables véhicules transportant les descendants des anciens réfugiés palestiniens qui, (disaient, paraît-il, les média islamistes), « *rentraient à la maison* ». Aux Etats-Unis et en Europe, protecteurs traditionnels de l'Etat d'Israël, la situation politique restait confuse et le gouvernement israélien allait devoir faire face seul à la situation.

- Que se passe-t-il ? demanda Ted. Ils allument déjà le deuxième étage de leur fusée ?
- C'est probablement plutôt, répondit Stanley, qu'ils considèrent et veulent faire savoir au monde entier que l'ensemble de la Palestine, Israël comprise, n'a jamais cessé de faire partie du *Dar-Al-Islam*.

Tard dans la nuit (c'était la matinée en Israël), la nouvelle tomba : l'offensive islamiste avait été arrêtée net. *Tsahal*, agissant sans l'aval de son protecteur habituel, les Etats-Unis, toujours privé de direction, avait cloué au sol les colonnes qui fondaient vers la côte par des tirs de missiles sol-sol équipés de mini-bombes atomiques tactiques.. Compte tenu de l'heure tardive (ou plutôt : matinale), Ellen et Stanley voulurent que Ted et Shirley restent passer la nuit, ou ce qu'il en restait, chez eux, au lieu de rentrer à la *Binax*. Le monde leur donnait l'impression de retenir son souffle dans l'attente de la réplique ennemie.

Chapitre 6

La réplique ennemie ne se fit pas attendre : le lendemain matin, mercredi, une semaine exactement après la fin des attentats dits du « 10/3 », à l'heure du breakfast, Stanley, Ellen, Ted et Shirley apprirent qu'en représailles aux tirs atomiques tactiques de l'armée israélienne, Tel Aviv et Haïfa avaient été submergées de bombes à nanoparticules qui avaient eu l'effet connu depuis les invasions du Cachemire et de Thaïlande : tous les êtres vivants de ces deux métropoles, humains, animaux et même végétaux, avaient été désintégrés et réduits à l'état de matière inerte. Comme toujours, les vecteurs de ces armes étaient invisibles et indétectables. L'ampleur du désastre amenait certains observateurs politiques internationaux à parler de « *seconde Shoah* ».

La stupeur et l'épouvante pétrifièrent les démocraties. A Washington, le Congrès désigna de toute urgence le Président du Sénat comme Président intérimaire des Etats-Unis, le Chef d'Etat-

Major général des armées devenant vice-président, en attendant l'élection présidentielle de novembre et le retour à la légalité constitutionnelle. Les instances européennes désignèrent de la même façon un Président et une Commission provisoires.

Stanley restait prostré, hébété. Il était d'origine juive par sa mère qui, bien que n'étant ni pratiquante ni même croyante, l'avait élevé dans le culte du peuple élu et de l'Etat d'Israël. « *Une seconde shoah* »... Les deux plus grandes villes d'Israël remplies de cadavres, ou plutôt de tas de poussière, pire que dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau après le Zyklon B... Il releva les yeux : Ellen, Ted et Shirley étaient assis, muets, le regard fixe. Il voulut appeler Susan pour lui dire son désarroi, mais Susan était occupée par la sortie de la dernière livraison de sa revue où allait être publiée son interview à lui, Stanley, et celui-ci ordonna à Bill de lui ré-injecter une bonne dose du UH 38 anti-stress ; il se leva et se mit à arpenter le vaste living-room :

- Je ne supporte plus de rester confiné ici, dit Stanley. J'étouffe. C'est épuisant.
- Sortons, si tu veux, proposa Ellen. Pourquoi n'irions-nous pas passer la journée aux Vava'u ?
- Bonne idée, dit Stanley en saisissant son portable. Je vais voir si c'est possible.
- Mais j'y mets une condition, reprit Ellen : pas de portable. Une journée sans informations.
- Accepté, répondit Stanley.

Il appela l'aéroport et réserva un avion-taxi. Ted et Shirley, eux, préférèrent rester à Nuku et suivre l'actualité :

- S'il y a du nouveau, vous le saurez ce soir en rentrant, dit Ted.

Ellen était originaire des Vava'u et c'est à Neiafu, la petite capitale de l'archipel et de son île principale, qu'elle avait, une trentaine d'années plus tôt, rencontré Stanley, jeune scientifique venu aux Tonga installer l'entreprise, alors modeste, qu'il venait de fonder pour exploiter ses découvertes. A l'époque, l'île était bien différente du paradis pour touristes haut de gamme qu'elle était devenue depuis. Au moment de leur rencontre, Ellen rentrait d'Europe où elle avait obtenu, à Londres, un diplôme de pédiatre. C'est à Nukualofa qu'elle envisageait alors d'exercer sa profession, ce qu'elle avait effectivement fait par la suite. La rencontre de Stanley n'avait pas fondamentalement changé sa vie, même si la naissance de Ted avait été un événement considérable qui lui avait même procuré une notoriété médiatique internationale. Elle savait bien qu'elle restait la maîtresse préférée du « père » de son « fils ». Elle le retrouvait à chacun des nombreux séjours qu'il faisait à Nuku, siège de sa société, mais elle n'avait jamais voulu donner de publicité à leur liaison. Ce qui l'avait choquée, dix ans après leur rencontre, au moment du mariage de Stanley et de Susan, ç'avait justement été le battage médiatique que Stanley avait laissé faire autour de cet événement, et qu'avait encore amplifié son spectaculaire voyage de noce sur la lune avec Susan.

En arrivant à l'aéroport, ils louèrent une petite voiture à conduite manuelle et partirent au hasard sur les routes de l'île, se baignèrent nus sur des plages désertes et déjeunèrent dans une auberge. Le VH 38 avait apaisé Stanley qui était maintenant calme et presque gai.

- Si on grimpe au Tala'u ? suggéra Ellen en sortant de table.

Trente ans plus tôt, c'est au sommet de ce petit piton qui surplombe Neiafu, et tandis qu'ils contemplaient le « Port du refuge » en contrebas, où l'on voyait alors des bateaux de pêche et non des yachts de luxe, comme maintenant, que Stanley avait embrassé pour la première fois la jeune Polynésienne prénommée Ellen qu'il avait rencontrée sur cette île et qu'il lui avait dit qu'il l'aimait.

Ils contemplaient l'Océan, enlacés, comme autrefois les jeunes amoureux qu'ils avaient été, et puis l'actualité revint brusquement faire irruption entre le paysage et eux : là-bas, très loin, la troisième guerre mondiale était commencée... Des corps humains, redevenus poussière inerte, gisaient sur le bord des routes de deux pays d'Asie, et remplissaient les avenues et les immeubles de deux grandes métropoles méditerranéennes :

- Nous sommes au paradis, murmura Stanley. Et là-bas, c'est l'enfer...
- Essayons de ne pas y penser. Pour l'instant, du moins...
- Ce serait peine perdue, tu ne crois pas ?

- Il sera bien assez temps d'apprendre les mauvaises nouvelles quand nous rentrerons.
En fin de journée, ils rejoignirent le petit aéroport de Neiafu et reprirent l'avion du retour.

*

Quand, à la nuit tombante, ils arrivèrent à la villa et qu'ils virent Ellen, Ted, Shirley et même Cheng, qui les attendaient sur le perron, ils surent qu'en effet de mauvaises nouvelles les attendaient. Ted s'avança vers Stanley et lui dit :

- Sois courageux, Stan. Il s'est passé quelque chose de grave.
- Où cela ?
- A Rio.

Stanley comprit tout. Il tomba dans les bras de Ted. Susan avait eu une mort atroce : deux tueurs l'attendaient à la sortie du siège du magazine brésilien que son groupe de presse avait racheté et l'avaient égorgée avec une lame de rasoir, avant, comme toujours, de se suicider au moyen du produit mystérieux avec lequel le monde entier avait commencé à faire connaissance. La dernière édition de sa revue comportant l'interview de Stanley était sortie depuis deux heures. Le corps allait être rapatrié aux Etats-Unis où auraient lieu l'incinération et les obsèques, conformément aux vœux de la victime.

- Francis, dit Stanley à Cheng, occupe-toi de tout, si ça ne te dérange pas : je pars.

Ellen s'aperçut que Stanley avait des larmes qui lui roulaient sur les joues. Elle s'approcha de lui et il l'enlaça :

- Ne pars pas, dit-elle. Tu es en danger, Stan.
- Je suis en danger partout.
- Ici moins qu'ailleurs...
- Bien sûr que non. Et puis...
- Quoi ?
- Tu m'imagines assistant aux obsèques devant un écran de télé ?
- Que dois-je dire à ton pilote ? demanda Cheng. Rio ou L.A. ?
- L.A., bien sûr.

Quand Stanley fut parti, Ted et Shirley invitèrent Ellen à venir s'installer chez eux, proposition qu'elle accepta volontiers. Elle eut plaisir à revoir le petit Adam qui avait l'air très éveillé :

- C'est incroyable ce qu'il te ressemble, dit-elle à Ted. J'ai l'impression de te revoir bébé.
- C'est l'inverse qui serait surprenant, tu ne penses pas ?

La pédiatre qu'elle avait été retrouva ses réflexes professionnels quand elle bavarda avec Linda, la jeune puéricultrice qu'avaient engagée Shirley et Ted, une très jolie polynésienne qui lui donna l'impression d'être très compétente. La disparition de Susan inspirait à Ellen des sentiments contradictoires. Elle avait évidemment été horrifiée par la monstruosité du crime et la douleur de Stanley l'avait émue. Elle avait pourtant du mal à s'empêcher de penser sans déplaisir à la mort de cette femme dont, malgré les apparences, elle avait toujours été secrètement jalouse.

Pour l'instant, tous les écrans, toutes les antennes et tous les sites Internet, ne parlaient que de l'« attentat de Rio ». Une fois de plus, l'identification des kamikazes était rendue impossible par le mode opératoire de leur suicide, mais il était clair que les deux tueurs n'avaient fait qu'exécuter la *fatwa* autrefois lancée contre « *Mrs Susan Clark* », comme disaient les journalistes, par le prédécesseur de l'actuel Calife Abdallah Ibn Nafi. On rappelait généralement qu'elle était originaire

des Emirats Arabes Unis, et qu'elle était « l'épouse de Stanley Clark, patron de l'entreprise qui venait de réussir la première ectogénèse de l'histoire. » Rares par contre étaient les médias qui mentionnaient l'interview de Stanley et la condamnation de l'ectogénèse par les autorités islamiques.

Ellen avait dit à Stanley qu'il était en danger. Elle y pensait secrètement mais n'en disait mot. Ted et Shirley, de leur côté, affichaient une insouciance qu'ils ne ressentaient pas. Dans l'immédiat, toutefois, l'actualité leur donna un autre sujet de conversation. Le surlendemain du départ de Stanley, La Mecque fit état d'un appel qu'elle aurait reçu d'un prétendu « *gouvernement provisoire de la République islamique du Sin-Kiang* » demandant le rattachement de ce territoire musulman, « *annexé par la Chine contre le souhait de ses habitants* », à l'Empire Califal, vœu qu'elle s'était évidemment fait un devoir d'exaucer immédiatement. Le Sin-kiang, annonça le porte-parole du gouvernement califal, faisait désormais partie de l'Empire. Des détachements militaires avaient été hélicoptérés dans toutes les villes et en particulier à Urumqi, la capitale. Un gouverneur nommé par le Calife allait y arriver, mais d'ores et déjà, la *charia* islamique y avait force de loi pour tous les habitants musulmans. Les résidents civils chinois, très nombreux et même très majoritaires dans ce pays devenu, depuis des décennies, pour les Chinois une colonie de peuplement, comme le Tibet, ces résidents pouvaient provisoirement y demeurer et continuer à y exercer leurs activités, en attendant qu'une décision définitive fût prise à leur sujet. Par contre, tous les militaires et fonctionnaires envoyés par Pékin avaient cinq jours pour quitter le territoire, faute de quoi ils seraient « *éliminés* ».

A son réveil, Ted avait appris la nouvelle sur son potable et il en informa Ellen et Shirley quand ils s'attablèrent pour le breakfast, servis par le robot domestique :

- Stan était décidément bien au courant, dit-il, même si ça ne se passe pas comme il s'y attendait probablement.

- C'est Susan qui le tenait au courant, intervint Ellen. Elle conservait sans doute des relations avec le monde islamique.

- Des relations secrètes, alors ? demanda Shirley.

- Je n'en sais rien. Discrètes, en tout cas, sûrement.

- Elle a payé cher son « apostasie », comme ils disent, reprit Shirley après un moment de silence. Quelle barbarie !... As-tu une opinion, reprit-elle en s'adressant à Ted, sur leur stratégie ? Pourquoi attaquent-ils ici, puis là, puis ailleurs ? Penses-tu qu'ils aient un plan ?

- Je suis comme tout le monde : je ne peux avoir que des impressions. Par contre, je serais très surpris qu'ils n'aient pas de plan, qu'ils décident des actions, comme ça, au hasard...

- Moi aussi. Mais alors, quelle cohérence vois-tu dans tout ça ?

- J'essaie de deviner, comme toi, probablement : ils ont commencé par deux petits territoires qui n'ont pas une très grande importance géostratégique, mais où l'agitation couvait depuis longtemps...

- Oui : le Cachemire indien et la province thaïlandaise...

- Exactement. Sans doute à la fois pour tester leur arme diabolique et les réactions de l'ennemi.

- C'est-à-dire celles des grands pays du monde, intervint Ellen. Et là, ils ont compris qu'ils pouvaient continuer.

- Et effectivement ils ont continué, reprit Ted. Israël, pour tous les Islamistes du monde, Chiites aussi bien que Sunnites, c'était un symbole depuis un siècle, depuis 1948 exactement : ils considéraient l'existence même de ce pays comme une provocation. C'était une épine dans leur pied, un bout de terre qui leur avait été pris au profit d'un peuple qu'ils considéraient comme une émanation de l'Occident.

- Bon, jusque là je suis. Mais alors le Sin Kiang ? Pourquoi le Sin Kiang ? demanda Shirley.

- Tu sais, je n'en sais pas plus que toi. J'essaie seulement de comprendre. D'abord, en prenant le Sin Kiang à la Chine, ils s'attaquent au plus grand pays du monde, à la première puissance économique et démographique mondiale. D'une certaine façon, ils tentent le tout pour le tout : si ça

marche, ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent partout. Et puis d'autre part, le Sin-Kiang, ce n'est pas un petit territoire insignifiant : c'est immense, et d'après ce que je crois savoir, c'est riche en pétrole. Et vous avez vu la tactique qu'ils ont adoptée : pas une attaque militaire, mais l'annonce d'un « rattachement » de fait, assortie d'une menace. C'est un test, une fois de plus.

- Compris, dit Shirley en quittant la table, suivie par Ellen, puis par Ted. Il ne nous reste plus qu'à attendre leur prochaine décision. On commence à en avoir l'habitude.

*

Au début de la nuit suivante (le matin en Californie), plusieurs chaînes américaines avaient annoncé la retransmission des obsèques de Susan à Los Angeles et à l'heure dite, Ellen, Ted et Shirley étaient devant le mur d'images. Ou devant la télévision pour ceux qui n'avaient pas d'implants cérébraux. A L.A., il y avait beaucoup de monde, hommes et femmes, dans le grand hall de *Women*, le magazine américain du groupe de Susan, où un hommage officiel était rendu à la « victime du fanatisme », comme le disaient tous les commentateurs sur un ton solennel. Le Gouverneur et les deux sénateurs de Californie étaient là. La foule se pressait autour de Stanley. que tous voulaient assurer de leur sympathie. Le Gouverneur, membre du Parti Républicain et candidat de son parti pour la course à la Maison Blanche (qui avait repris), ne rata pas l'occasion de prononcer un petit discours extrêmement énergique. Il espérait, dit-il, « *que, dans l'affrontement mondial en cours, les tenants de l'obscurantisme, du fanatisme et de la tyrannie seraient finalement vaincus, que les Etats Unis d'Amérique sauraient prendre toute leur part dans ce combat, comme ils l'avaient toujours fait chaque fois qu'il avait fallu défendre la liberté, et qu'ils vengeraient ainsi la mort odieuse de leur fille adoptive, Susan Clark.* »

Le long cortège des voitures s'étira dans les rues et les avenues, jusqu'au crématorium. Les plans suivants montraient le cercueil porté vers le bâtiment de l'incinération, suivi par le groupe des intimes et des officiels en tête duquel marchaient Stanley et le Gouverneur. Soudain les deux hommes s'écroulèrent tandis que claquaient deux coups de feu. La foule, prise de panique, s'enfuit dans toutes les directions. Ellen, Shirley et Ted avaient poussé un cri. Ellen fit un malaise et les deux jeunes gens durent s'activer autour d'elle pour la ranimer. Elle était secouée de petits sanglots :

- Je lui avais dit de ne pas partir, répétait-elle. Il était en danger, je le lui avais dit... C'est elle qui l'a tué, avec son interview...

Ted et Shirley durent la soutenir pour l'amener jusqu'à sa chambre où ils l'allongèrent sur son lit et lui firent prendre un sédatif.

- Il faut que je parte, dit Ted, quand ils furent revenus dans le living-room après qu'Ellen se fût endormie.

- Tu dois être en danger, toi aussi, lui dit Shirley en s'approchant de lui et en se suspendant à son cou.

- Peut-être, mais je n'ai pas le choix : il m'est difficile de ne pas assister aux obsèques de celui qui m'a toujours considéré comme son « fils », même si, scientifiquement, c'était contestable. Je suppose que ma mère va vouloir y assister, elle aussi. Et d'ailleurs, pourquoi ne nous y accompagnerais-tu pas, Shirley ? Tu ne vas pas rester seule ici ! De plus, je ne peux pas être absent au Conseil d'Administration de la *Binax* ni à l'Assemblée générale qui va sans doute suivre.

Depuis quelque temps, une mini-guerre de succession était ouverte pour la direction de l'entreprise qu'avait fondée Stanley trente ans plus tôt. Sa succession, l'intéressé ne l'avait pourtant pas considérée comme ouverte, compte tenu de l'éclatante santé et même de l'insolente jeunesse qu'il affichait. Mais plusieurs actionnaires importants de la firme contestaient sa stratégie axée sur la recherche, par exemple sur le fameux « transfert de conscience », qui le passionnait, mais qui leur semblait, à eux, un projet lointain, sinon franchement fumeux. S'ils avaient soutenu les efforts qui avaient abouti à l'ectogénèse, c'était essentiellement dans le but de faire ensuite de la *Binax* une entreprise de production de l'utérus artificiel, dont elle aurait le monopole. Elle qui était déjà leader pour la production d'organes, deviendrait ainsi leader mondial de l'ingénierie biologique. Ils n'ignoraient pas que Ted partageait leur point de vue, tandis que Stanley, lui, comptait bien exploiter le dernier succès de ses ingénieurs pour attirer de nouveaux partenaires et relancer ses projets parfois jugés « irréalistes ».

C'est dans ce contexte qu'avait eu lieu la fameuse « fuite » qui l'avait agacé et que sa mort l'avait définitivement empêché d'élucider. Ce qu'il ne saurait jamais, c'est que c'est Ted qui avait été à l'origine de cette fuite. Indépendamment de la stratégie de la firme et de la guéguerre de succession, ni lui ni Shirley (surtout Shirley d'ailleurs) n'avaient envie de voir Stanley donner une conférence de presse triomphale pour annoncer un succès dont elle comme lui estimaient, non sans raison, qu'il était le leur. Ils avaient donc voulu lui couper l'herbe sous le pied. Ted n'était pas parti à Hawaï *avant* la « naissance » du petit Adam. C'est seulement aussitôt cette naissance réussie, qu'il s'était envolé pour Honolulu, non pas pour faire du surf, mais afin de faire le vol du retour en compagnie de Stanley et de pouvoir lui donner une (fausse) explication de la « fuite » au cas où il poserait la question. Ted n'avait évidemment pas reçu (et pour cause) de message de Shirley. C'est lui qui, d'Hawaï, avait envoyé à Los Angeles à l'un de ses amis, membre, comme lui, du C.A. de la *Binax*, un message crypté pour lui annoncer la réussite de l'entreprise. Son correspondant, qui était évidemment de mèche avec lui, savait qu'il pouvait prévenir les media qui feraient état d'« une source bien informée ». La nouvelle s'était alors répandue dans le monde entier. Le lien établi, peu après, par les Islamistes entre l'ectogénèse et le déclenchement de la Troisième guerre mondiale, avait, dans un premier temps, alarmé les deux complices, qui redoutaient d'avoir joué les apprentis-sorciers, mais Stanley lui-même avait écarté cette crainte en répétant que les attentats puis les hostilités avaient de toute évidence été décidés et programmés bien avant que ne soit connue la nouvelle : celle-ci, affirmait-il avec la plus grande vraisemblance, n'avait été qu'un prétexte saisi au vol au tout dernier moment par les dirigeants de l'Empire islamique.

Avant de s'envoler, le lendemain matin jeudi, pour Papeete d'abord, puis pour Los Angeles, sur un vol régulier (car si Ted avait déjà son jet privé, Shirley n'en voulait à aucun prix), Ted, Ellen et Shirley multiplièrent les consignes et les recommandations à Linda, la jeune puéricultrice qui s'occupait du petit Adam, ainsi qu'au responsable des vigiles qui gardaient l'entreprise. Avant de quitter Nuku, ils eurent aussi le temps d'apprendre les derniers développements de l'actualité. En Israël, la « seconde shoah » avait tétanisé ce qui survivait du pays. Sans trop se préoccuper des dirigeants provisoires américains, le gouvernement israéliens était parti en exil à Chypre, (« *pour y organiser la résistance* », avaient-ils annoncé), tandis que les convois palestiniens avaient repris en direction de Tel-Aviv et Haïfa, débarrassées de leurs monceaux de tas de poussière et repeuplées par les réfugiés. A l'autre bout de l'Asie, à la surprise générale, les autorités de Pékin avaient commencé, après deux jours de suspense, à se soumettre à l'ultimatum de La Mecque : le retrait du Sin-Kiang des fonctionnaires et des militaires chinois avait commencé et se poursuivait à un rythme soutenu. Les dirigeants provisoires de la République chinoise publièrent seulement un communiqué selon lequel « *ce retrait temporaire ne signifiait en rien que la Chine renonçât à sa souveraineté sur cette portion du territoire national* ». Cela voulait évidemment dire qu'ils comptaient bien la récupérer un jour. En Afrique, plusieurs pays comptant une quasi-majorité ou même simplement parfois une forte minorité musulmane, furent annexés sans coup férir. Ce fut par exemple le cas du

Soudan et de la Tanzanie. Le triomphe de l'Empire islamique était complet et il ne tenait qu'à lui d'annexer, quand il le voudrait, de nouveaux territoires.

Chapitre 7

En 2053, 54, 55, et 56, le 3 octobre, les démocraties avaient observé partout une journée de deuil pour honorer les victimes des assassinats qui, en 2052, avaient marqué le début de la troisième guerre mondiale. En 2057, ce 3 octobre fut également commémoré, mais, dans tout le « monde libre », les cérémonies prirent un tour bien différent de celles des années précédentes : elles ne se contentèrent pas, en effet, de rappeler le début de la « guerre contre le fanatisme », pour reprendre le langage officiel utilisé partout, mais célébrèrent la « victoire sur le fanatisme », comme on commençait à le proclamer (en anticipant à peine sur la suite des événements) dans toutes les grandes capitales.

Dans un premier temps, confiants dans leurs armes nouvelles et terrifiantes qui avaient pris de court les démocraties, les dirigeants de l'Empire islamique avaient poussé leur avantage : dans les Balkans, en Russie, en Asie et en Afrique, les territoires majoritairement peuplés de musulmans avaient été annexés, le plus souvent sans coup férir. Les « Infidèles », au début tolérés, avaient été peu à peu expulsés partout, et, dès la fin de 2053, la charia islamique régnait sur un empire, toujours à deux têtes, mais désormais homogène, représentant le tiers du genre humain, des terres émergées et des réserves pétrolières. Ce que Stanley Clark, instruit par sa femme Susan, appelait autrefois le « premier étage de la fusée », celui qui consistait à rassembler tout le *Dar Al Islam*, cet étage était désormais sur orbite. Les deux capitales islamiques avaient célébré leur victoire, même si c'était essentiellement l'Empire sunnite qui s'était agrandi. On n'attendait plus que la mise à feu du second étage de la fusée qui consistait à reprendre tout ce qui, à un moment, même lointain, de l'Histoire, avait fait partie du domaine musulman.

Cependant, le monde libre n'était pas resté les bras croisés. Dans tous les grands pays démocratiques, un sursaut s'était produit. Les Etats, jusque là très affaiblis, s'étaient enfin ressaisis. Une véritable « économie de guerre » s'était mise en place partout. Un énorme travail de recherche avait commencé et des investissements massifs avaient été consentis. C'est en Chine d'abord, vers la fin de l'année 2055, que les secrets des N-bombes et des E-bombes islamiques avaient été percés, et qu'on avait réussi à neutraliser leurs effets. Le mystère des fameuses nanoparticules, qui avait pris de court le « monde libre », fut enfin percé. Les Chinois n'étaient évidemment pas les seuls qui, avant la guerre, avaient travaillé sur ces technologies, mais c'étaient eux qui avaient poussé le plus loin les recherches : on disait même que c'étaient des transfuges chinois (des « renégats », aurait dit Susan) qui avaient permis, ou du moins avaient aidé les Islamistes, (qui les avaient recrutés à prix d'or), à faire leurs découvertes. En tout cas, profitant d'un effet de surprise qui désarçonna leurs ennemis autant qu'il stupéfia leurs alliés, les dirigeants de Pékin reprirent le Sin Kiang. Non sans difficultés d'ailleurs. Car, lorsque les nanoparticules qui désagrégeaient la matière organique se révélèrent inopérantes, il fallut bien en revenir, de part et d'autre, aux armes traditionnelles, et la reconquête par l'armée chinoise de cette « *portion du territoire national* » qu'avait été l'ancien

« Turkestan », fut dure et sanglante. Ce fut le cas également, un peu partout, des autres territoires annexés par les Islamistes : des sortes de « brigades internationales », composées, pour la plupart, de mercenaires, furent recrutées par les démocraties pour aider les Etats qui avaient été spoliés d'une partie de leur territoire, à la récupérer. En effet, depuis longtemps, seul l'Empire islamique avait encore une armée nationale de conscription, levée pour le *Djihad*. Partout ailleurs, ce qui restait des forces armées des différents pays était composé de combattants professionnels, relativement peu nombreux car de plus en plus difficiles à recruter, renforcés par des milices de mercenaires. Et ce commerce avait sans doute encore de beaux jours devant lui, car, même si l'on célébrait la « victoire », les démocraties craignaient que la guerre ne fût pas tout à fait finie et que l'Empire bicéphale n'acceptât pas sans réagir d'être à nouveau amputé de territoires qu'il considérait comme lui appartenant de droit.

C'est en Israël que la reconquête avait été la plus difficile. Dans ce coin du monde, la situation n'était d'ailleurs pas encore définitivement réglée, car, s'il avait fallu rétablir la souveraineté israélienne sur le territoire qui avait été le sien, le G 10, devenu, par la force des choses, une sorte de gouvernement mondial, et bien décidé à résoudre, une fois pour toutes cette fois, le « problème israélo-arabe » qui traînait depuis le milieu du siècle précédent, ce fameux G 10 devait aussi décider du sort des anciens « réfugiés palestiniens » qui s'étaient installés à la place des Juifs exterminés en 2052, et qui considéraient qu'ils étaient, au moins autant que les Juifs, sur la terre de leurs ancêtres. « *Deux peuples pour une terre* » : l'imbroglio palestinien restait toujours aussi difficile à résoudre.

On savait La Mecque et Nadjaf divisées sur la question du Proche-Orient comme elles l'avaient été, plus généralement, sur la façon d'en finir avec la guerre : paradoxalement, les Sunnites qui avaient dû rendre beaucoup plus de territoires que leurs « frères » Chiïtes, avaient, mieux qu'eux (ou moins mal), accepté la fin du conflit. Les deux puissances islamistes avaient probablement été aussi très divisées sur le déclenchement de la guerre : on commençait à avoir des informations là-dessus et il ne faisait plus guère de doute que c'étaient les Chiïtes qui avaient voulu l'affrontement car c'étaient eux qui avaient produit les premiers la fameuse bombe à nanoparticules qui, dans un premier temps, leur avait permis de gagner la guerre. Sur le Proche-Orient, l'unanimité était d'ailleurs loin de régner aussi à l'intérieur du « monde libre », mais les Chinois, première puissance du monde, et sortis grands vainqueurs de la guerre, étaient bien décidés à imposer leur point de vue aux Américains, protecteurs traditionnels d'Israël en raison de l'influence qu'avait toujours eue le lobby juif à Washington.

*

Pendant que le monde était déchiré par ce conflit planétaire, Edward Clark, dit Ted, premier clone humain de l'histoire, que Stanley Clark considérait comme son « fils », avait accédé, dès décembre 2052, au poste de P.D.G. de la *Binax*, la firme transnationale qui lui avait donné naissance. Le nom qu'il portait l'avait évidemment favorisé, au moment où le monde entier était mobilisé contre l'obscurantisme et le fanatisme dont son « père » avait été une des premières victimes. A cette date, Ted n'avait pas encore 23 ans. Mais cet homme jeune, à la tête d'une très grosse fortune, savait parfaitement ce qu'il voulait. L'unité de Nukualofa, la ville où il avait décidé de s'installer définitivement avec sa femme Shirley, qu'il avait épousée un mois auparavant,

resterait le siège des laboratoires de recherche les plus sophistiqués du groupe, mais Ted avait décidé, comme le souhaitaient d'ailleurs la majorité des actionnaires, de créer, à Nassau, capitale des Bahamas, une nouvelle unité destinée à la production de l'utérus artificiel, tandis que l'unité que Stanley avait créée à Victoria, aux Seychelles, resterait consacrée à la production d'organes.

Peu après son arrivée à la tête de l'entreprise, Ted avait eu à faire face à un problème inattendu : Cheng avait démissionné de la *Binax*, après avoir été recruté par une firme privée chinoise de biotechnologie, sous-traitante de l'équivalent chinois du Pentagone américain. Une enquête interne avait alors révélé que le transfuge avait mis au travail, à l'insu de la direction, toute une équipe de la *Binax* sur une nanoparticule comparable à celle des Islamistes, et ce dès 2053, et qu'il avait fait, sur ce sujet brûlant, des découvertes suffisamment importantes pour intéresser les scientifiques de son pays (puisque Taïwan, dont il était originaire, faisait maintenant partie intégrante de la Chine). Ted, estimant alors que la firme avait financé, sans le savoir ni le vouloir, des travaux sans rapport avec son activité, avait poursuivi les Chinois devant la justice internationale mais, comme il fallait s'y attendre, n'avait pas obtenu réparation. Francis Cheng en effet n'avait reçu aucune commande des Chinois, c'est au contraire lui qui leur avait fait connaître ses trouvailles. Depuis, Ted surveillait les chercheurs qui avaient travaillé sous les ordres de Cheng et qu'il soupçonnait d'être tentés de poursuivre des objectifs personnels et incontrôlables. Il n'avait d'ailleurs pas remplacé l'ingénieur en chef Cheng, que Stanley, très souvent absent de Nuku, avait placé à la tête des laboratoires de recherche. Ted avait décidé d'assumer lui-même cette fonction. Ses compétences techniques, mais surtout celles de son épouse, le lui permettaient, ainsi que leur présence permanente aux Tonga.

La guerre n'avait pas porté atteinte au développement de l'entreprise : l'utérus artificiel avait tout de suite suscité une demande très forte et qui ne faiblissait pas, bien au contraire. Partout dans le « monde libre », les centres de procréation assistée s'en équipaient. Shirley, plus que jamais passionnée par son job, avait déjà commencé à travailler activement sur un « *utérus de la deuxième génération* », susceptible d'éviter les problèmes qu'elle avait rencontrés avant de réussir à donner naissance au petit Adam, mais il ne serait pas prêt avant, au mieux, plusieurs années.

Shirley qui, comme disait Ted avec un petit sourire ambigu, « n'avait que des qualités », n'avait pas voulu du voyage de noces sur la lune que lui avait proposé son époux (maintenant un des hommes les plus riches du monde) au moment de leur mariage, d'abord en raison de la guerre, mais aussi parce qu'elle ne voulait pas que le progrès, comme elle disait, « *apparaisse comme une provocation pour ceux qui ne peuvent en profiter.* »

Faire profiter le plus grand nombre du progrès : telle était son obsession, qu'elle s'efforçait, sans grand succès pour l'instant, de faire partager à Ted. Pour son voyage de noces, elle avait préféré un séjour en Afrique, au terme duquel, après la visite de Capetown et de ses environs, des chutes Victoria, du parc de Serengeti, du delta de l'Okavango, et un survol en hélicoptère du Kilimandjaro, la mythique plus haute montagne d'Afrique (dont malheureusement, en raison du réchauffement climatique, le glacier du sommet avait fini de disparaître), elle avait tenu à rendre visite, en Tanzanie, à des humanitaires d'une O.N.G. à laquelle elle appartenait et qui travaillaient là-bas à la prévention et au traitement du terrible virus *Krungwa* (du nom d'un cours d'eau tanzanien), apparu quelques années plus tôt, qui, après le virus *Ebola*, ravageait l'Afrique et pour lequel aucun traitement ni vaccin, préventif ou curatif, n'existait. Rien d'étonnant à cela, pensait-elle : les laboratoires des pays riches n'avaient aucune raison de financer des recherches qui n'auraient pas été rentables puisqu'il s'agissait de traiter un mal pour l'instant circonscrit à l'Afrique, c'est-à-dire à un continent resté désespérément misérable.

Il y avait dans le monde moderne des choses que, disait Shirley, on doit être capable de refuser : elle avait évidemment adopté, comme tous ceux qui en avaient les moyens, les diffuseurs sous-cutanés commandés par un *Body Self managing*, mais elle avait, à la différence de Ted d'ailleurs, renoncé par exemple aux implants cérébraux multifonctionnels, qu'elle considérait comme des gadgets coûteux et tout juste destinés à satisfaire ce qu'elle appelait le « *snobisme du dernier cri* ». Contrairement encore à Ted, elle avait même refusé (et pour la même raison) les

oreillettes-traductrices commandées par le portable. Quand elle faisait ainsi le choix de la simplicité, elle était parfois soutenue par Ellen, laquelle, bien qu'elle eût adopté tous les gadgets modernes, n'avait jamais vraiment approuvé les penchants un peu ostentatoires de son amant Stanley, pas plus d'ailleurs que son goût du vedettariat, et qui aurait voulu, comme Shirley, communiquer à son « fils » sa préférence pour un style de vie non pas moins « moderne » mais plus discret, ainsi que des convictions aussi « altruistes » que le permettait le monde dans lequel ils vivaient. Après la disparition de Stanley, Ellen avait eu, au vu et au su de tous, une liaison avec Francis Cheng dont le départ l'avait affectée. Elle allait de temps en temps lui rendre visite en Chine, des visites que Cheng ne lui rendait jamais. Peut-être, murmurait-on, n'était-il pas autorisé à le faire, la Chine conservant, de son passé communiste pas encore très lointain, des réflexes policiers.

Un débat intime avait eu lieu entre Shirley et Ted, débat qui, compte tenu de la position qui était la leur, ne pouvait manquer d'avoir, un jour ou l'autre, des retentissements publics et médiatiques : la jeune femme, comme elle l'avait dit le lendemain même de la naissance d'Adam, avait regretté de ne pas avoir « porté » le bébé dans son sein, et elle voulait mettre au monde un enfant de manière « naturelle ». Ted n'avait évidemment pas eu de mal à lui objecter que ce serait là une contre-publicité désastreuse pour l'utérus artificiel qui était leur œuvre commune et le produit vedette de leur entreprise. Mais Shirley avait tenu bon, faisant valoir que cette naissance « naturelle » désarmerait au contraire les adversaires de l'utérus artificiel, comme d'ailleurs ceux du clonage. Si les créateurs de cet appareil qui avaient déjà, grâce à lui, un enfant en excellente santé, obtenu par clonage, et qui produisaient et commercialisaient la machine miracle partout dans le monde, si ces créateurs revenaient, pour donner naissance à leur second enfant, à la procréation traditionnelle, cela ne voudrait-il pas dire, aux yeux de tous, que les techniques modernes n'étaient qu'une possibilité offerte à ceux, et surtout à celles, qui souhaitaient en profiter, mais que personne n'en serait jamais esclave s'il ne le voulait pas ? Ted avait fini par se laisser convaincre, après avoir longtemps hésité et avoir pris l'avis de nombreuses personnes, y compris des meilleurs conseillers en communication, puisqu'il lui faudrait à tout prix (il le savait) affronter des critiques. Shirley avait donc cessé, deux ans plus tôt, de prendre la pilule contraceptive mais elle n'était toujours pas enceinte.

Le jour vint où il fallut bien se rendre à l'évidence : c'était de Ted que venait le problème. Il n'était certes pas impuissant, bien au contraire, mais il était stérile : son organisme ne produisait pas de spermatozoïdes. Cette *azoospermie* était un phénomène qu'on n'avait jusqu'ici observé que très rarement chez les mammifères clonés, et seulement chez quelques rares clones humains parmi les milliers nés depuis Ted, mais il n'était pas possible de ne pas supposer un lien de cause à effet entre le clonage et l'azoospermie. Expliquer ce lien, par contre, était extrêmement difficile puisque seul en souffrait un très faible pourcentage des clonés qui, par ailleurs, ne présentaient pas la moindre anomalie. Le P.D.G. de la *Binax* était le premier clone de l'histoire et c'était la *Binax* qui avait réalisé l'opération : Shirley avait donc arrêté tous ses travaux en cours et s'était attelée à l'étude du problème avec d'autant plus d'énergie qu'elle était directement intéressée à sa solution. Elle travaillait dans le plus grand secret bien sûr, puisqu'il ne pouvait être question de mettre en cause le clonage humain qui, de plus en plus souvent pratiqué sur les cinq continents, était déjà une activité florissante. Shirley voulut évidemment se renseigner sur les quelques autres cas identiques observés, en particulier sur des individus qui avaient été, eux aussi, clonés par la *Binax*, mais, comme elle vivait dans l'obsession d'une « fuite » qui révélerait le problème et discréditerait l'entreprise, elle ne voulut communiquer avec l'étranger par aucun des média « piratables » (et tous l'étaient). Elle décida donc de se rendre personnellement dans trois des pays concernés : l'Australie, le Japon, et la France.

Quand elle rentra du Japon, elle dit à son mari, dès qu'ils furent dans la voiture, en sortant de l'aéroport, et que Ted eut programmé la conduite automatique :

- Je pense qu'il est inutile que j'aïlle en France : le cas du Japonais que je viens de voir est exactement semblable au tien et à celui de l'Australien que j'avais vu le mois dernier.
- Et quelles conclusions en tires-tu ?
- J'en tire plus d'interrogations que de conclusions. L'identité de l'anomalie, partout, nous permet d'exclure une erreur qui aurait pu être commise au moment de ton clonage. Car il est impossible que la même éventuelle erreur ait été commise chaque fois que nous avons recommencé l'opération.
- On ne peut pas l'exclure *a priori*. Mais de toute façon, il faudrait examiner le cas d'un individu souffrant de la même anomalie et qui n'ait pas été cloné ici par nous.
- A ma connaissance, comme à la tienne, je suppose, en dehors de nous, il n'y a dans le monde que la *R.C.C.* à Maurice et la *Barnes* aux Maldives, qui pratiquent le clonage reproductif.
- Exact . Je vais prendre contact avec l'une d'elles.

Quand ils arrivèrent chez eux, Ellen et Linda, la jeune puéricultrice polynésienne, jouaient à un jeu vidéo dans le somptueux living-room avec Adam, maintenant âgé de quatre ans et demi, gros garçon joufflu et volubile. Apparemment, les inquiétudes qu'avait eues Shirley au moment de la naissance, en raison de l'absence de vie intra-utérine de cet enfant, ces inquiétudes étaient sans objet : Adam ne manifestait aucun trouble psychique. Shirley embrassa sa « belle-mère » et la jeune fille :

- Tout s'est bien passé ? demanda-t-elle.
- Sans problème, répondit Linda en jetant à Ted un fugitif coup d'œil que Shirley ne remarqua pas.
- Ca va, bonhomme ? dit Shirley à l'enfant en le serrant contre elle.
- Peuh ! Linda gagne toujours !, bredouilla Adam d'un ton boudeur.

*

Quelques jours plus tard, Linda et Shirley étaient à nouveau, un soir, en train de jouer dans le living-room avec le petit Adam, (un jeu vidéo, bien sûr, mais censé être « éducatif ») quand Ted entra et dit à sa femme :

- Tu pensais que tu n'aurais pas besoin d'aller à Paris. Eh bien, c'est raté : il va falloir que tu y ailles.
- Ah oui ? Pourquoi ?
- Un des types qui ont été clonés à Maurice, un type qui présente, lui aussi, le problème que tu étudies, vit actuellement, lui aussi, à Paris, comme le nôtre.
- C'est le seul ?
- Le seul quoi ?
- Le seul des clones de Maurice qui présente ce problème ?
- A ma connaissance, oui. Ils ont fait moins de clonages que nous, là-bas, beaucoup moins.
- Et aux Maldives ?
- J'ai retenu deux cas : l'un à Singapour, l'autre à Bombay.
- Et alors, demanda Shirley en tournant les yeux vers son mari, pourquoi irais-je à Paris plutôt qu'à Bombay ou à Singapour ?

Ted se pencha vers elle et l'embrassa dans le cou :

- Tu iras évidemment où tu voudras, dit-il en souriant, mais je pensais que tu préférerais Paris. C'est une belle ville, d'après ce que j'en sais.
- Partout où je vais pour étudier ce « problème », comme tu dis, je n'y vais pas pour faire du tourisme, tu sais... Mais... bon... Paris, pourquoi pas ?

Elle revint à son écran et, après un instant, elle lança, sans regarder Ted :

- Si c'est si beau que tu le dis, Paris, allons-y ensemble !... Surtout si tu veux profiter du voyage pour faire du tourisme.

Cette fois ce fut Ted qui tourna les yeux vers Linda et leurs regards se croisèrent.

- On verra, dit-il. J'ai beaucoup de travail, tu sais...

Le surlendemain, Ellen appela Ted. Elle avait, dit-elle, « à lui parler ». C'était si inhabituel que, toutes affaires cessantes, le P.D.G. de la *Binax* se rendit chez sa « mère » :

- Ted, lui dit-elle d'entrée de jeu, sois raisonnable : accompagne Shirley à Paris.

Ted la regarda, interloqué.

- Oui, reprit-elle, un peu confuse, je suis au courant de ce qui se passe entre toi et Linda, mais Shirley, je crois, en tout cas je l'espère, n'en sait encore rien. Je t'en prie, Ted, ne la rends pas malheureuse. Accompane-la à Paris.

- Nous surveillerais-tu, par hasard ? demanda Ted.

- Tu sais, je vous aime bien, Shirley et toi. Je ne voudrais pas que votre couple se défasse. Je ne sais pas comment Shirley pourra réagir si elle apprend que... Elle a pleine confiance en toi, elle est très loin de se douter de quoi que ce soit, je crains que si tu... Ne fais pas de bêtises, Ted. Fais ce voyage avec elle..

- Ce voyage... ce voyage... Je peux très bien le faire, évidemment, mais ça ne règlera rien : à notre retour, tout sera comme avant. Veux-tu, par hasard, que je renvoie Linda ?

- Si c'est nécessaire,... oui, Ted.

- Mais enfin, mum, explosa finalement Ted, nous ne sommes pas des petits bourgeois puritains, au fin fond d'une petite ville du Connecticut ! Toi-même, tu n'as pas rompu avec Stanley parce qu'il avait épousé Susan. Epousé ! Moi, je n'envisage pas d'épouser Linda, tout de même !

- Crois-tu que je n'aie pas accusé le coup, moi aussi, au moment du mariage de Stanley, même si je n'en ai rien dit ? D'ailleurs, si tu ne parles pas à Shirley de ton aventure avec Linda, si vous vous rencontrez en cachette pendant ses absences, c'est probablement parce que tu ne penses pas que cette aventure serait anodine à ses yeux, si elle l'apprenait. Sinon, pourquoi ne lui en parlerais-tu pas ? Pourquoi veux-tu maintenant l'envoyer en Europe, après l'Australie et le Japon ?

- Tu as raison, je devrais peut-être tout lui dire et mettre les choses au point avec elle.

- Ne fais pas cela, Ted. Shirley t'aime. Oublies-tu qu'elle veut un enfant de toi ?

- Mais moi aussi, je l'aime ! Linda n'est qu'une passade, tu t'en doutes bien ! Et il y en aura sans doute d'autres.

- Lui as-tu dit cela ?

- A qui ?

- A Linda, bien sûr !

- Elle doit bien s'en douter. Je ne lui ai jamais promis de divorcer pour l'épouser... Mais enfin, mum, reprit-il avec, à nouveau, une grande exaspération dans la voix, cette conversation n'a aucun sens ! Nous ne sommes pas des enfants, tout de même, ni des ados !

- Peut-être pas, mais tu me fais pourtant parfois l'effet d'un « enfant gâté ».

- Tu me dis : « Pourquoi n'en parles-tu pas à Shirley ? », et, quand je te dis que je vais le faire, tu me réponds : « Surtout pas ! »... Quelle histoire !

Finalement Ted accompagna son épouse à Paris. Shirley comprenait un peu le français : l'Etat du Maine, dont elle était originaire, est limitrophe du Québec, et, dans certains districts, le français y était encore un peu parlé. Elle rencontra les deux clones qui, dans la capitale française, souffraient d'azoospermie, celui qui avait été cloné par la *Binax*, mais surtout celui qui l'avait été à Maurice et se nommait Paul Ribaud. Le premier ne présentait pour elle qu'un intérêt limité : elle savait qu'elle n'apprendrait pas grand chose de plus, en étudiant son cas, que ne lui en avaient appris les deux autres, celui de Tokyo et celui de Sydney, qui, eux aussi, « venaient » de Nuku. Par contre, il lui tardait de rencontrer Paul Ribaud et surtout l'éminent Professeur français qui suivait son cas et qui se nommait Edmond Silbermann : elle lui avoua sans détour la raison de sa démarche, seule manière de mettre en confiance le Français qui avait, comme elle, toutes les raisons de maintenir le *black-out* autour de cette affaire. Dans la mesure, du moins, où un tel *black-out* était possible dans la seconde moitié du XXI^e siècle. Tout comme Shirley pour Ted et pour ses deux autres patients, le Japonais et l'Australien, sans parler du Parisien, le professeur Silbermann était incapable non pas d'expliquer l'azoospermie dont souffrait son client (car il avait décelé chez lui le « *syndrome de Klinefelter* ») mais d'établir un lien entre ce syndrome et le clonage, puisque de nombreux sujets de sexe masculin conçus et nés de façon parfaitement « naturelle » souffraient de ce syndrome sans qu'on sache pourquoi. Bien entendu, Silbermann était en contact avec la firme R.C.C. de l'île Maurice qui avait réalisé le clonage et lui avait communiqué le dossier de Paul Ribaud. Ce dossier, le Français et l'Américaine l'épluchèrent méticuleusement, mais en vain. L'opération avait été parfaitement conduite à Maurice. Sur certains points, d'ailleurs limités, les modes opératoires étaient différents de ceux de la *Binax*.

Il ne pouvait décidément s'agir que d'une anomalie génétique : pour des raisons inconnues, un pourcentage minime des clones se retrouvait avec un chromosome sexuel en surnombre, sans qu'il fût possible, pour le moment du moins, de savoir pourquoi le « mauvais sort » tombait sur l'un plutôt que sur l'autre ; Silbermann en arrivait à se demander si cette anomalie avait le moindre rapport avec le clonage et cette visite ne fit que confirmer Shirley dans la conviction à laquelle elle était déjà parvenue : il faudrait d'abord, pour pouvoir traiter le problème, identifier le ou les gènes éventuellement responsables en comparant les génomes de tous les clonés souffrant de la même anomalie : c'était un travail que la *Binax* pouvait entreprendre mais qui prendrait du temps, beaucoup de temps.

- Et puis, dit-elle à Ted quand elle l'eut rejoint dans le palace parisien où ils étaient descendus, quand nous aurons identifié le gène en question (si l'explication est bien génétique), nous pourrons intervenir sur les clones à venir mais sûrement pas sur ceux déjà existants.

- Tu en conclus donc qu'en ce qui nous concerne, nous devons renoncer à l'espoir d'avoir un enfant ?

- D'en *avoir*, certainement pas, mais d'en *faire* un d'une manière... disons... traditionnelle, ou « naturelle », si tu préfères, j'ai bien peur que nous ne devions en effet y renoncer.

- Tu veux dire que, si nous voulons à tout prix en avoir un, nous devons avoir recours au clonage ?

- Ça me semble en effet le plus vraisemblable.

Ted pour sa part, ne souffrait nullement de sa stérilité : il faisait partie de la fraction de l'humanité qui avait déjà tourné la page de la *nature* ou de la *normalité*. Il avait une vie sexuelle parfaitement épanouie, trouvait du plaisir à faire l'amour et à en procurer à sa partenaire : cela ne suffisait-il pas ? Le désir d'avoir un second héritier (après le petit Adam) ne le tourmentait nullement, bien au contraire. En tout cas, que cet héritier fût un clone ou fût conçu de façon « naturelle », cela lui était complètement indifférent. Mais il n'ignorait pas que Shirley voulait être mère et qu'elle aurait préféré qu'on ne fût pas obligé de lui implanter un embryon dans l'utérus et surtout un embryon créé artificiellement. Ce qui le préoccupait davantage, lui, Ted, c'était l'image de la *Binax* : il s'était, non sans mal, rallié à l'idée que la naissance d'un enfant conçu et mis au monde « naturellement » désarmerait les adversaires aussi bien du clonage que de l'ectogénèse, en

montrant qu'on peut être à la pointe de la technologie sans tourner définitivement le dos à la « nature ». Mais comment utiliser cet argument si seule la moitié de l'opération était « naturelle » ? Il fit part de cette objection à sa jeune épouse un soir qu'ils dînaient dans un grand restaurant des Champs-Élysées. Ce problème n'était pas celui qui préoccupait le plus Shirley :

- L'essentiel, dit-elle, c'est que le monde sache que nous ne renions pas la « nature ». Qu'on y revienne entièrement ou à moitié, n'a pas grande importance. Bien sûr, je préférerais donner naissance à un « vrai » bébé, après avoir été fécondée « normalement », mais je crains fort que ce ne soit pas possible. Admettons, bien que l'idée ne soit pas scientifique, que la nature « se venge ». D'une façon mystérieuse...

- Effectivement, l'idée n'est guère scientifique, reconnut Ted.

Par la grande baie vitrée près de laquelle se trouvait leur table, Shirley contemplait l'Arc de triomphe de l'Etoile illuminé :

- L'Europe a tout de même de beaux restes, dit-elle. Tu ne trouves pas ? Ce ne sont que des restes, mais ils sont beaux...

- On pourra bientôt en dire autant de l'Amérique, répondit Ted. La décadence est commencée, pour nous aussi.

- Ce n'est pas comparable. C'est l'Europe qui avait créé la « civilisation » et qui l'entretenait, depuis plusieurs siècles.. C'est l'Europe qui a découvert le monde, qui l'a conquis, qui l'a civilisé, modernisé, qui a inventé la science, les techniques, le progrès... L'Amérique n'est que sa fille, son prolongement. Elle a repris le flambeau, c'est tout.

- C'est vrai, dit Ted qui réfléchit un moment puis reprit :

- Le début de la fin, pour l'Europe, ç'a été 1914. En 1913, l'Europe était encore le centre du monde, la maîtresse du monde. Et puis, tout d'un coup, elle s'est suicidée ! Une folie ! Et une folie incompréhensible... A ma connaissance, personne n'a jamais été capable d'expliquer clairement les raisons profondes de la première guerre mondiale. Mais c'est un fait que, pour l'Europe, cette guerre a été un suicide, qu'elle ne voulait du reste sûrement pas, qu'elle n'avait même sans doute pas prévu, et qu'elle a d'ailleurs plus ou moins raté. Par contre, la deuxième fois, je veux dire : après la deuxième guerre, là oui, elle a été vraiment hors jeu.

- Je ne suis pas sûre que « hors jeu » soit l'expression qui convienne. L'Europe reste riche, dynamique, et puis elle a été capable de s'unir...

- Oui, mais elle ne crée plus rien. L'Europe, aujourd'hui, n'est plus guère qu'un musée.. Ce n'est plus elle qui écrit l'histoire.

- Ce n'est plus vraiment nous non plus.

- Notre décadence à nous aussi est commencée, j'en suis d'accord, mais d'abord ça ne s'est pas passé de la même façon. Et puis, nous, nous n'avons pas vraiment laissé la place à quelqu'un d'autre, comme l'Europe l'a fait il y a un siècle. Nous ne sommes plus que l'un des leaders du monde multipolaire, ce qu'est aussi l'Europe d'ailleurs. C'est une régression, bien sûr, mais ce n'est pas un effacement.

Ils prirent des vacances, visitèrent Paris, Versailles, le Val de Loire, la Côte d'Azur... Les media internationaux, et spécialement ceux spécialisés dans le *people*, les montrèrent main dans la main sur la Promenade des Anglais et devant le bassin d'Apollon... Quand ils rentrèrent à Nuku, Ellen était radieuse.

Au début de 2058, le *statu quo ante* était pratiquement rétabli partout dans le monde : la souveraineté des Etats sur ce qui avait été leur territoire avant la guerre, était restaurée, au prix, parfois, de déplacements de populations considérables, revenant sur de non moins considérables déplacements de populations qui avaient suivi les annexions effectuées quatre ans plus tôt par les islamistes. Une convention internationale fut unanimement signée par tous les Etats autres que les deux empires islamiques : elle mettait les armes désintégrant la matière organique utilisées pendant la guerre dans la même catégorie que les gaz chimiques et interdisait l'utilisation et même la fabrication de ces armes. Dans la mesure toutefois où cette convention ne fut pas signée par les deux Etats qui avaient produit et utilisé les armes qu'elle condamnait, sa portée restait théorique. De plus, la convention prévoyait l'interdiction de fabriquer ces armes, mais pas la destruction de celles qui existaient déjà. Or beaucoup d'observateurs soupçonnaient les démocraties de détenir secrètement elles aussi de telles bombes dont elles avaient eu largement le temps de percer le secret.

L'insoluble problème israélo-palestinien était en train d'être tranché : on s'acheminait vers un règlement qui ne satisfaisait d'ailleurs aucune des deux parties, (Israël en particulier regimbait vivement), mais auquel se résigna finalement La Mecque (contrairement à Nadjaf, et beaucoup d'observateurs virent dans ce désaccord l'amorce d'un futur conflit entre les deux capitales) : un Etat palestinien fut créé en Cisjordanie et à Gaza ; il fut débarrassé de toutes les colonies juives qui s'y étaient implantées, de même que les grandes villes israéliennes furent vidées de tous les Arabes qui les avaient envahies en 2052, après la « seconde shoah ». L'Etat palestinien fut agrandi de quelques bribes de territoire enlevées à Israël au nord et au sud de la Cisjordanie qu'un long corridor, souterrain dans une grande partie de son parcours, relia à la bande de Gaza. Tel-Aviv redevenait la capitale d'Israël, Naplouse étant promue au rang de capitale de la Palestine, tandis que l'agglomération de Jérusalem était (« provisoirement », disait la résolution du G 10), transformée en une Cité-Etat susceptible de devenir un jour la capitale aussi bien d'Israël que de la Palestine, ou de l'Etat confédéré qu'ils pourraient peut-être venir à former, ce dont doutaient la très grande majorité des observateurs

Le plus probable en effet, c'est que l'« Etat » palestinien nouvellement créé mais à peine viable, serait absorbé par l'Empire califal. (Israël redeviendrait alors un îlot au milieu de l'océan islamiste). Les anciens « réfugiés palestiniens » de la première génération, qui le souhaitaient, ainsi que les citoyens israéliens d'origine arabe, pouvaient devenir citoyens de cette nouvelle Palestine. Les uns et les autres profitèrent peu de ce droit. Les premiers devinrent alors officiellement sujets du Calife. On se garda bien de démolir les murs de séparation que, 60 ans plus tôt, les Israéliens avaient édifié entre leur territoire et celui des Palestiniens. Le tracé du mur fut seulement corrigé ça et là. Un afflux important vers Israël de Juifs du monde entier commença : le gouvernement israélien leur avait lancé un appel dans ce sens, soucieux qu'il était de compenser la perte de population due à la « seconde shoah ».

Les Etats-Unis, le Commonwealth britannique et l'Union Européenne, malgré leurs réticences, pour ne pas dire leur hostilité, avaient dû s'incliner devant la volonté des Asiatiques (mais aussi du Brésil ou de l'Afrique du Sud, par exemple) d'en finir une bonne fois pour toutes avec ce conflit interminable (même si les Indiens et surtout les Japonais étaient, sur ce point, moins déterminés que les Chinois). Les Américains durent renoncer à soutenir inconditionnellement Israël, comme ils l'avaient toujours fait. L'Asie était désormais le centre du monde. Pour la première fois depuis des siècles, ce n'était plus l'« Homme blanc » qui dictait sa loi sur la planète Terre.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

Deuxième partie

L'ENTRE-DEUX GUERRES

Chapitre 8

Comme toujours après une guerre mondiale coûteuse, une période de forte croissance économique et de nouvelles innovations technologiques commença, dont on put seulement déplorer, une fois de plus, qu'elle ne profitât guère aux pays arriérés, à l'Afrique en particulier. Les Asiatiques, (les Chinois surtout), lancèrent de vastes recherches dans différentes directions, des recherches susceptibles, un jour (évidemment très lointain, mais ils voyaient loin), de bouleverser la condition humaine : le transfert de conscience et la téléportation, par exemple. Européens et Américains, appauvris et dépassés, se laissèrent facilement distancer dans ces domaines : quand il était arrivé à la tête de la *Binax*, Ted s'était empressé d'arrêter les recherches commencées sous l'impulsion de Stanley sur le transfert de conscience, et plusieurs des ingénieurs qui s'y consacraient avaient été recrutés par les Chinois. Les Occidentaux commençaient d'ailleurs à être concurrencés aussi dans le domaine du clonage reproductif et de l'ectogénèse, dont ils avaient pourtant été les initiateurs. Ils se consacraient maintenant par priorité à la recherche militaire et tout particulièrement à celle de techniques nouvelles destinées à espionner l'Empire islamique : ils voulaient à tout prix éviter que les capitales de l'Empire bicéphale ne provoquent une quatrième guerre mondiale, comme elles avaient pu provoquer la troisième, et surtout comme elles avaient failli la gagner.

L'Empire théocratique restait l'objet, de la part du reste du monde, d'un isolement et d'un endiguement systématiques, que tous les historiens comparaient à ceux qui avaient été appliqués au monde communiste au siècle précédent, au cours de la première « guerre froide ». Les Islamistes avaient besoin de vendre ce qui leur restait de pétrole ; le reste du monde avait besoin de le leur acheter : à cela se réduisaient désormais les relations entre ces deux univers aux frontières discontinues mais étanches, relations pour lesquelles, de plus, les uns et les autres recouraient à des intermédiaires que l'on désignait, comme au siècle précédent, par l'expression « non alignés ». Ces pseudo-Etats, à la fois autoritaires et déliquescents, dont certains étaient en fait aux mains de mafias sans scrupules, étaient à la fois méprisés et courtisés par chacun des deux camps et tiraient profit de leur cynisme. C'étaient les seuls qui eussent des représentations diplomatiques de chaque côté. Comme jadis pour le communisme, le « Monde libre » attendait patiemment que les populations musulmanes (les femmes surtout), asservies par un régime archaïque, obscurantiste et fanatique, s'en lassent, et que la tyrannie finisse par s'écrouler.

*

Dans ce contexte, la *Binax* traversait une passe assez délicate. La firme, tout comme ses deux concurrentes de Maurice et des Maldives, devait faire face au défi de plus en plus agressif des firmes chinoises qui avaient investi le même créneau industriel. Shirley, qui occupait maintenant pour de bon le poste qu'avait autrefois tenu Francis Cheng, comptait, pour consolider les positions

de l'entreprise, sur les recherches qu'elle avait initiées dans le domaine génétique afin d'éliminer les défaillances du clonage. Ces défaillances commençaient à être connues. La presse, et pas seulement les publications scientifiques spécialisées, y faisaient allusion périodiquement. Shirley n'ignorait évidemment pas qu'il lui faudrait du temps pour résoudre les problèmes auxquels elle s'était attelée. Et puis les chercheurs de Nuku qui travaillaient sous ses ordres, étaient l'objet de nombreuses tentatives de débauchage venant d'entreprises américaines et européennes, comme Cheng l'avait été naguère de la part des Chinois. Un ou deux avaient même déjà succombé à la tentation, et, chaque fois que l'un d'eux partait, il emportait avec lui ses compétences. Ellen continuait à rendre visite à Cheng régulièrement, mais elle ne pouvait rien savoir sur ses travaux et d'ailleurs ne cherchait pas vraiment à le faire. Les grandes puissances du « G 10 » appartenaient toutes au « Monde libre », mais cela n'empêchait pas une compétition économique et commerciale impitoyable de régner entre elles.

A l'automne de cette année 2057, Shirley se fit implanter dans l'utérus un embryon qui était un clone de Ted. Dans le processus de production de l'embryon, elle avait bien sûr tenu compte des quelques conclusions qu'il lui paraissait d'ores et déjà possible de tirer des recherches qu'elle avait entreprises, bien qu'elles fussent très loin d'être terminées, afin que l'être humain qui naîtrait neuf mois plus tard, ne fût pas, lui, frappé de stérilité. Mais en réalité, ses recherches sur les raisons de l'azoospermie de son mari étaient, sinon dans l'impasse, du moins très loin d'être terminées.

La joie d'Ellen, au retour de Ted et de Shirley, était prématurée : la liaison du patron de la *Binax* et de sa jeune maîtresse reprit dès que Ted fut revenu à Nuku. Shirley apprit tout (incidemment d'ailleurs), au retour de leur voyage en Europe pendant lequel Ted, qui ne prenait jamais et nulle part aucune précaution, et qui préférait peut-être même que Shirley fût au courant de tout, n'avait pas hésité à envoyer à Linda des messages qui, compte tenu de la transparence des moyens modernes de communication, pouvaient difficilement rester confidentiels pour sa femme. Il était inévitable qu'un jour ou l'autre, elle les connût. Il y avait longtemps qu'il n'y avait plus de vie « privée » pour quiconque utilisait quelque appareil électronique que ce fût. Ted, par exemple, connaissait, lui aussi, les messages que son épouse envoyait de temps en temps à l'O.N.G. humanitaire à laquelle elle appartenait, messages dont il ne s'offusquait d'ailleurs nullement... Et puis, dans un milieu étroit et confiné comme Nukualofa et, plus encore, comme la *Binax*, une liaison comme celle de Ted et de Linda ne pouvait rester secrète : si Ellen l'avait découverte, Shirley ne pouvait manquer de le faire.

Elle avait été secouée (et humiliée surtout) en découvrant cette liaison : elle aimait son mari et jamais, jusque là, elle n'avait été effleurée par le moindre soupçon à son sujet. Cependant elle ne laissa rien paraître de son trouble. Même quand elle en parlait avec Ellen, elle affectait l'indifférence. Dès leur retour donc, comme si de rien n'était, elle s'était fait implanter l'embryon. Comme il fallait s'y attendre, la grossesse de celle qui était à l'origine de la première naissance humaine par ectogénèse, fut très médiatisée. Shirley fut sollicitée par la presse *people* internationale et dut, bien malgré elle, donner plusieurs interviews. Elle prit grand soin de présenter cette grossesse comme une « expérience » qu'elle tenait personnellement à faire, mais qui ne remettait nullement en question « ce prodigieux moyen de libération des femmes » qu'était l'utérus artificiel. A l'un des journalistes qui l'interrogeait, elle glissa cependant incidemment une confidence qui passa inaperçue, sauf de son mari dont l'attention fut éveillée. Elle laissa entendre que son activité professionnelle n'était pas tout pour elle. Ted fut surpris : quel centre d'intérêt pouvait bien occuper l'esprit de son épouse, en dehors de son travail et de ses recherches ? Il ne lui en connaissait aucun, à l'exception peut-être de ce qu'il appelait en souriant ses « bonnes œuvres », la fameuse O.N.G. humanitaire, qui, à vrai dire, ne l'occupait guère, ou qui, du moins, lui prenait fort peu de temps. Ted ne chercha pas vraiment à percer ce mystère et il oublia vite cette interview.

Il faut dire qu'il eut bientôt d'autres soucis. Un de ses meilleurs ingénieurs, Tom Bradley, lui annonça sa démission : il avait été recruté par une entreprise californienne. Il n'était certes pas le

premier à partir mais celui-là serait difficile à remplacer : il occupait un poste-clef dans le dispositif de recherche de la *Binax*. C'était le plus proche collaborateur de Shirley et c'était d'ailleurs sur lui qu'elle comptait pour lui transmettre momentanément le relais quand, en raison de son état, elle commencerait à réduire son activité, puis quand elle l'interromprait complètement, avant et après son accouchement. Cette démission tombait donc au plus mauvais moment possible. Ted tenta de faire revenir Bradley sur sa décision. Il lui proposa même une substantielle augmentation de son salaire, mais il comprit vite que ce n'était pas l'appât du gain qui attirait Tom : c'est avant tout la perspective de « rentrer au pays » et de quitter cette île minuscule perdue au milieu du Pacifique, qui le motivait et qui, d'après ce que comprit Ted, motivait surtout sa femme. C'était aussi la raison profonde qui avait autrefois provoqué le départ de Cheng. Ted en parla le soir même, au cours du dîner, à Shirley qui, à sa grande surprise, lui parut beaucoup moins « catastrophée » qu'il ne l'était lui-même :

- Je vais essayer de mettre Pat Brown dans le coup, dit-elle. C'est une fille sérieuse et très capable.
- Tu crois qu'elle sera opérationnelle dans six mois ?
- Pourquoi six mois ?
- Parce que dans six mois, approximativement, et peut-être moins, tu seras obligée d'arrêter ou, en tout cas, de ralentir fortement tes activités.
- Je serai toujours là, elle pourra me consulter en permanence.
- Et puis, tu me dis qu'elle est « sérieuse et capable ». Tom aussi était sérieux et capable, ça ne l'a pas empêché de nous filer entre les doigts.
- Que veux-tu, on ne peut pas retenir les gens de force ! La seule chose qui puisse les faire rester ici, c'est la passion pour leur travail. Tu vois quelque chose d'autre ? Nuku, c'est l'exil. Ils sont bien payés et ils n'ont pratiquement aucun frais : ils accumulent de l'argent, c'est vrai. Mais ce n'est pas une fin en soi, d'accumuler de l'argent. S'ils ne peuvent pas en profiter, ça leur sert à quoi ?

Ted ne reconnaissait pas sa femme. Profiter de leur argent ? Elle qui menait la vie d'une petite fonctionnaire subalterne et qui paraissait ainsi très satisfaite de son sort ! Aspirait-elle secrètement à une vie plus brillante ? Cela lui ressemblait pourtant si peu !

- J'en viens à me demander, dit Ted, si nous ne devons pas, un jour ou l'autre, rapatrier l'entreprise aux Etats-Unis. Les raisons qui avaient autrefois conduit Stanley à l'installer ici, sont de moins en moins valables.
- Le clonage reproductif humain n'est toujours pas officiellement autorisé en Amérique, fit observer Shirley, pas plus d'ailleurs qu'en Europe.
- Il est tacitement toléré. Et puis, dès que les Chinois l'auront autorisé chez eux, ce qui paraît imminent, les Américains et les Européens seront bien obligés de suivre.
- Peut-être, mais, dans l'immédiat, ce n'est pas fait. De plus, aux Etats-Unis, il y a des organisations chrétiennes intégristes qui sont presque aussi obscurantistes et fanatiques que les Islamistes. Là-bas, il faudrait multiplier par quatre la protection de l'entreprise. Il faudrait même sans doute flanquer chaque chercheur et chaque ingénieur d'un véritable commando de gardes du corps armés jusqu'aux dents. Tu crois qu'ils trouveront cette vie plus agréable que celle qu'ils mènent ici ?
- Il faut croire que oui, puisqu'ils partent tous les uns après les autres... Tom Bradley n'est que le dernier en date, tu le sais aussi bien que moi.
- Ils ne partent pas pour faire le même travail qu'ici. Il faudra que j'en parle à Tom.
- Et toi, la vie à Nuku ne te pose pas de problème ?, demanda Ted négligemment.
- Pourquoi me demandes-tu cela ? Elle t'en pose, à toi ?
- Il y a effectivement des jours où l'île me paraît un peu petite et la vie sur l'île peu passionnante.
- A ma connaissance, il n'existe que deux moyens d'échapper à l'ennui : la passion pour le travail qu'on fait ou les distractions que l'on se trouve. Le premier de ces moyens ne te suffit pas ?

Ted comprit que sa femme savait tout, ce dont il se doutait d'ailleurs depuis un certain temps et qui ne l'étonnait pas. Ce qui le surprit, par contre, ce fut d'apprendre qu'aux yeux de Shirley, Linda n'était pour lui qu'une « distraction » et une distraction qui, par dessus le marché, ne suffisait

pas à lui procurer une vie épanouie. Et après tout, pensa-t-il, elle n'a pas vraiment tort : comme il l'avait dit un jour à Ellen, Linda n'était au fond pour lui qu'une « passade ».

- Le seul travail, ici, qui puisse être « passionnant », au sens où tu entends ce mot, répondit-il, c'est la recherche, telle que tu la pratiques. Mais tu sais aussi bien que moi que de la recherche, je n'en fais plus. Ce n'est pas l'envie qui m'en manquerait, mais il faut bien que quelqu'un dirige l'entreprise.

- Alors il te reste à te distraire...

- C'est un peu cela.

- Et tu arrives à trouver de la distraction dans ce trou perdu ?

« Décidément, c'est un interrogatoire », se dit Ted dont le sang ne fit qu'un tour.

- Si c'est à Linda que tu fais allusion..., commença-t-il sèchement

- Linda ? Qu'est-ce que Linda vient faire dans cette histoire ?

- Oh, je t'en prie, ne fais pas l'innocente. La jalouse, c'est bien suffisant. Eh bien, oui, Linda est ma maîtresse. Et alors ? Nous ne sommes pas des petits bourgeois puritains, il me semble...

- « Puritains », sans doute pas. Mais « petits bourgeois », ça y ressemble assez : coucher avec sa servante, c'est d'un banal ! Tu aurais pu jeter ton dévolu sur la Reine des Tonga, ou sur la fille du Roi... ou sa sœur, ou sa cousine ... Ca, ça aurait été original et ça aurait pu intéresser la presse *people*. Mais la nounou de ton fils, franchement, c'est pitoyable ! Pourquoi pas la cuisinière ou une femme de chambre ?

- Je trouve ton ironie de mauvais goût.

- Alors n'en parlons plus, conclut Shirley qui n'était pas mécontente d'avoir clarifié leurs relations mais savait fort bien qu'elle ne devait pas les envenimer.

- J'en reviens à notre sujet, dit Ted : essaie de voir Tom Bradley et de savoir la vraie raison de son départ. Voie aussi Pat Brown, bien sûr. Il ne faudrait pas qu'elle nous lâche à son tour, surtout si c'est elle qui doit remplacer Tom.

Ted fut profondément surpris par la vindicte de sa femme et, plus encore peut-être, par le mépris que révélait certains mots qu'elle avait employés, « banal » par exemple, ou « pitoyable ». Mais il était cynique. « Elle du moins, se dit-il en bon P.D.G. de la *Binax* qu'il était avant tout, elle ne partira pas ! ». Quant à Shirley, elle ne mit aucun empressement à convaincre Tom Bradley dont la décision, d'ailleurs, était irrévocable. Tom avait reçu d'alléchantes propositions d'une firme de San Francisco spécialisée dans la bionique et qui travaillait avec des entreprises d'informatique de la Silicon Valley, et son travail serait aussi passionnant que celui qu'il faisait à « Nuku ». Mais surtout, comme l'avait pressenti Ted, c'est sa femme qui voulait partir : elle ne supportait plus l'isolement des Tonga. Il y avait longtemps que la Silicon Valley n'hébergeait plus que les laboratoires de recherche les plus pointus et les centres de *management* de firmes dont les unités de production étaient pratiquement toutes délocalisées un peu partout à travers le monde, mais c'est là que travaillerait Tom, et sa femme pourrait donc profiter à loisir des innombrables distractions de la métropole californienne.

C'est avec Patricia Brown que Shirley eut la conversation la plus intéressante. Elle s'aperçut qu'en définitive, elle ne connaissait pas plus sa collègue la plus proche que les autres chercheurs de la *Binax*. Pat, qui avait à peu près le même âge qu'elle, avait sur beaucoup de sujets des idées claires et arrêtées dans lesquelles Shirley n'avait pas de mal à se retrouver : elle était sévère vis à vis de la civilisation moderne qui générait des inégalités qu'elle jugeait « inadmissibles ». Et, (bien que, sur ce sujet, elle s'exprimât avec beaucoup de prudence), Shirley comprit qu'elle reprochait un peu à Ted de s'en accommoder si facilement et de jouer, « *sans aucune distance critique* », comme elle disait, le jeu mondialisé dont il était un insouciant bénéficiaire au moins autant qu'un brillant acteur. Cependant Pat ne se déplaisait pas aux Tonga : elle vivait avec un îlien, un des rares îliens que la *Binax* employait comme ingénieur. Il avait, comme Ellen, un type polynésien très prononcé et Patricia l'avait, comme elle disait, « dans la peau ». Ce garçon, dont Shirley reconnaissait qu'il était effectivement un « très beau garçon », issu d'une famille modeste des Vava'u que connaissait Ellen, mais qui, grâce à Stanley, avait pu faire

ses études aux Etats-Unis, était une des rares « cautions » locales de la *Binax*. Presque tous les autres scientifiques, Shirley et Patricia en premier lieu, étaient Américains.

*

Et puis , une fois encore, un événement totalement imprévisible vint bouleverser le cocon douillet dans lequel vivait ce petit monde de super-privilégiés.

C'est à la fin juin de l'année 2058 qu'eut lieu la délivrance de Shirley. Ted n'était pas aux Tonga au moment de la naissance : quelques mois plus tôt, il avait soudain commencé à présenter des symptômes inquiétants : fièvre, faiblesses soudaines, hémorragies... Le médecin-chef de l'Hôpital américain de Nukualofa, après de multiples examens, avait diagnostiqué un mal dont la maladie connue la plus proche était la leucémie, mais une forme de leucémie d'un type nouveau, semblait-il, ou en tout cas qui n'avait encore jamais été diagnostiquée à ce jour. Ted avait donc en catastrophe été transporté dans son avion personnel en Californie, entouré de toute une équipe de médecins et d'infirmières, et il était, depuis, hospitalisé et soigné dans un des plus grands hopitaux de Los Angeles. Mais son état ne s'améliorait pas et les praticiens, avec lesquels Shirley était en correspondance constante, réservaient leur pronostic. Ils étaient, à vrai dire, aussi perplexes que ceux de Nuku. Face à cette maladie mystérieuse, ils se trouvaient assez démunis et naviguaient à vue. Un mois avant la naissance, une alerte grave avait eu lieu et, affolée, Ellen, malgré l'affection qu'elle éprouvait pour Shirley, avait à son tour pris l'avion pour Los Angeles : elle considérait Ted , qui était né d'un de ses ovules et qu'elle avait porté, comme son « vrai » fils, bien qu'il fût le premier être humain de l'histoire à être né par clonage.

Bien avant cet événement imprévu, Shirley s'était mise d'accord avec Ted, dès qu'elle s'était fait implanter l'embryon, « né » d'un de ses ovules énucléé et d'une cellule de son mari : ils avaient décidé que l'enfant s'appellerait banalement John, puisque sa naissance était prévue dans la deuxième quinzaine de juin. Elle ne voulait aucune provocation, contrairement à ce qui s'était passé avec le choix par Stanley d' « Adam » comme prénom de leur premier « fils ». Sa grossesse s'était déroulée sans problème, de même que l'accouchement, et John était parfaitement *normal*, ce dont plus personne ne s'étonnait nulle part dans le monde depuis maintenant un quart de siècle que naissaient des clones. Comme Ellen le dit crûment à Shirley quand celle-ci la vit apparaître sur l'écran de son portable : « C'est *après* qu'apparaissent les problèmes... ». C'était du moins vrai pour Ted qui, il fallait le reconnaître, jouait de malchance : cette maladie mystérieuse venant après sa stérilité... Aucun cas semblable n'avait été recensé jusqu'alors ou du moins... n'était connu.

Shirley n'avait jamais voulu recevoir un de ces implants cérébraux à usages multiples, qui permettaient entre autres à celui ou celle qui fixait son regard et son attention sur un des écrans du mur d'images, de le voir s'agrandir, de recevoir l'émission en 3D et d'entendre le son. « Inutile », disait-elle. Il lui semblait bien suffisant de voir son correspondant sur l'écran de son portable et de pouvoir lui parler comme s'il était devant elle. Ce jour-là, c'est avec une correspondante, Ellen en l'occurrence, qu'elle parlait. Les nouvelles de Ted n'étaient pas bonnes :

- Mais enfin, qu'a-t-il exactement ?, dit-elle. Il devrait tout de même bien y avoir moyen de le savoir...

- Les médecins me répètent toujours ce que je t'ai déjà dit : c'est une variante de la leucémie. Là-dessus il n'ont aucun doute. Le problème, c'est que c'est une leucémie d'un type inconnu jusqu'ici. Je ne peux pas entrer dans les détails car c'est très technique. Il y avait jusqu'ici quatre types de leucémie répertoriés et de multiples sous-types de la leucémie dite « myéloblastique ». Celle de Ted est un sous-type nouveau qu'on ne connaissait pas. Elle se distingue des autres, si j'ai bien compris,

par la nature des modifications du génome des cellules de la moelle osseuse et aussi par certains effets produits qui ne sont pas, paraît-il, ceux qu'on observe dans la leucémie classique, en ce qui concerne en particulier, la prolifération cellulaire .

- Le Chef de service de l'hôpital de L.A., dit Shirley, m'a demandé des renseignements sur ce que nous avons trouvé ici, à la suite de nos recherches sur son azoospermie. Je lui ai communiqué tout le dossier.

- Il y aurait un lien ?

- Ils n'en savent rien, mais ils semblent penser que ce n'est peut-être pas impossible.

Ted continuait à subir une chimiothérapie très éprouvante, et de plus probablement inopérante, puisque le mal dont il souffrait n'était pas vraiment une des pathologies à laquelle le traitement était destiné. Et comme toujours en pareil cas, on lui faisait régulièrement des transfusions sanguines. Au moment de la naissance de John, il avait parlé brièvement avec Shirley qui l'avait trouvé terriblement affaibli et presque méconnaissable.

Quand Linda lui rendait visite et lui amenait le petit Adam, maintenant âgé de cinq ans et demi, Shirley lui faisait bonne figure : ce n'était pas à elle qu'elle en voulait. Linda était jolie, avec, comme Ellen, un type polynésien très prononcé. C'est sans doute son « exotisme », se disait-elle, qui avait séduit Ted, comme celui d'Ellen avait auparavant séduit Stanley. Soit... Mais Shirley avait moins de disposition pour « partager » son mari avec Linda, qu'Ellen n'en avait eu pour partager Stanley avec Susan et quelques autres. Ces caprices de la haute société mondialisée inspirait à la jeune fille sage du Maine qu'elle était au fond restée, plus de mépris que d'indulgence. Les confidences qu'elle avait reçues d'Ellen lui faisait d'ailleurs penser que celle-ci avait beaucoup moins bien vécu le mariage de Stanley et de Susan qu'elle ne l'avait laissé paraître. Et, après tout, peut-être Shirley, elle aussi, réussissait-elle à donner le change à Linda qui ne se doutait sans doute pas du traumatisme qu'avait représenté pour elle la « trahison » de Ted.

Jamais elles ne parlaient de lui, sauf quand Shirley, au détour d'une phrase, faisait allusion à son absence et à la raison de son absence, ce à quoi Linda ne répondait que par des banalités. Elle savait évidemment aussi bien que Shirley que son amant était atteint d'une maladie gravissime. Souffrait-elle ? Elle n'en laissait en tout cas rien paraître, et Shirley, qui ne la connaissait pas et n'avait guère envie de la connaître, se demandait parfois quel genre de fille c'était au fond : une amoureuse passionnée, capable de surmonter stoïquement une grande douleur, ou une petite jouisseuse superficielle et dissimulatrice, qui s'empresserait, dès cet épisode terminé, de se trouver un nouvel amant...

Dans l'immédiat, pourtant, c'est à la « malédiction » qui semblait frapper son mari qu'elle pensait et au bouleversement qu'entraînerait pour elle un éventuel décès de Ted auquel, les jours passant et les mauvaises nouvelles venues de L.A. s'accumulant, elle commençait de plus en plus à penser. Il n'était évidemment pas scientifique de dire que « la nature se venge », expression qui lui avait échappé un jour. D'autant que l'écrasante majorité des clones alors en vie ne subissaient pas cette prétendue « vengeance ». Mais tout de même, lui, un symbole s'il en était, semblait bien poursuivi par le mauvais sort. Et comme il était un symbole, ce qui lui arrivait ne pouvait manquer d'avoir un retentissement mondial : déjà l'action de la *Binax* baissait à Wall street. Ce n'était du reste pas ce qui préoccupait Shirley que les questions financières n'intéressaient aucunement. Par contre, quand Linda lui amenait le petit Adam, elle ne pouvait s'empêcher de regarder l'enfant, et surtout son « vrai » fils, John, en se demandant si eux aussi ne seraient pas un jour victimes de maux semblables à ceux qui frappaient leur « père »...

Elle reçut la visite de Patricia Brown qui, depuis qu'elle avait interrompu ses recherches au « labo », la tenait régulièrement au courant du travail de l'équipe dont elle lui avait provisoirement confié la responsabilité. A vrai dire, ces recherches piétinaient et Patricia se déclarait « en plein brouillard ». Aucune anomalie n'était identifiable dans le génome de Ted ni dans ceux des deux autres humains clonés à Nuku, au point que Pat en était venue à douter très fortement que la stérilité de Ted eût le moindre rapport avec son clonage

- C'est aussi la question que se posait le professeur Silbermann, à Paris, quand je l'ai rencontré, dit Shirley

Avec l'accord de Shirley, c'est désormais sur le « *syndrome de Klinefelter* » et sur ses causes que Patricia orientait ses recherches. Après tout, un petit nombre d'hommes conçus et nés très « normalement » sont stériles pour des raisons encore non identifiées. Quand Shirley lui dit qu'elle avait communiqué à Los Angeles, à la demande des médecins, l'état de leurs travaux, elle fit la moue :

- Ca ne risque pas de les avancer beaucoup, fit-elle.
- C'est vrai. Par contre, ça risque de provoquer des fuites... Tout ce qu'il y avait à protéger est breveté, mais tout de même... je n'aime pas savoir que nous avons nous-mêmes rendu tout ça public.
- Il est vrai que s'ils venaient à trouver ce que nous cherchions, nous n'aurions pas l'air fin. Mais, très franchement, ça m'étonnerait.
- Et le pire, dit pensivement Shirley, c'est que, probablement, ça ne sauverait même pas Ted.

Une semaine plus tard, tous les media mondiaux annoncèrent « *le décès, à Los Angeles, à l'âge de 28 ans, de M. Edward Clark, P.D.G. de la firme Binax, le premier être humain de l'Histoire à être né par clonage.* »

Chapitre 9

La mort de Ted fut un événement planétaire. Outre l'effondrement, qu'elle provoqua dès le lendemain, de l'action de la *Binax* et des deux autres firmes qui pratiquaient le clonage reproductif, elle amena les journalistes, observateurs, commentateurs, intellectuels et philosophes du monde entier à s'interroger, et souvent à mettre ouvertement en cause, la « quatrième révolution industrielle », comme on avait pris l'habitude de désigner le mariage des sciences et techniques de la matière (électronique et informatique, en particulier) et des technologies du vivant, caractéristique principale de cette seconde moitié du siècle. « *La fin d'un symbole* » : tel fut le titre le plus souvent repris par d'innombrables publications, traditionnelles ou électroniques, religieuses mais aussi laïques, dans tout le « Monde libre », ainsi que, bien entendu, dans l'Empire islamique où l'on ne manqua pas l'occasion, (Chiïtes de Nadjaf et Sunnites de La Mecque pour un temps réconciliés), d'y voir la main d'Allah. Sur ce thème, d'ailleurs, les intégristes de toutes les religions, y compris les Juifs et les Chrétiens des diverses confessions, étaient unanimes. Les pires ennemis, y compris à l'intérieur de chaque camp, se réconciliaient spontanément dans une sorte d'internationale obscurantiste dressée contre toutes les innovations modernes.

Naturellement, la mort subite et inexplicable du premier être humain né par clonage amplifia les interrogations qui circulaient depuis quelques mois sur ce secret de Polichinelle qu'était sa stérilité, inexplicable elle aussi. Pour les bigots de toutes confessions, le lien entre les deux phénomènes ne faisait évidemment pas le moindre doute. Mais, dès les jours qui suivirent l'incinération de Ted à Los Angeles, des publications scientifiques extrêmement sérieuses qui, elles aussi, se posaient la question, interrogèrent Shirley à ce sujet.. Et comme cette scientifique, qui avait

réussi à mener à bien, quelques années plus tôt, la réalisation de l'utérus artificiel, avait choisi de donner naissance à son dernier « fils » de façon « naturelle », on ne manqua pas de lui demander (une question que Ted avait pressentie) si la vraie raison de ce choix surprenant n'était pas la crainte que l'ectogénèse, comme le clonage, ne provoque des pathologies nouvelles, inconnues et incurables, comme celle qui avait terrassé « M. Edward Clark ». Shirley réfuta toutes ces « spéculations sans fondement scientifique » mais ses interviews ne mirent pas fin aux rumeurs.

Shirley avait un esprit très scientifique, très rationnel. Elle détestait le fanatisme et la « superstition ». Elle était profondément persuadée que, si l'on réussissait un jour à prouver, (ce dont elle doutait de plus en plus, comme Patricia Brown), que la mort prématurée de Ted, ainsi que sa stérilité, étaient dues à son clonage, on finirait, un autre jour, par en comprendre la raison et par trouver le moyen d'éviter que les clonages à venir n'aient ce funeste résultat. Ce ne serait peut-être pas elle qui y parviendrait, ce serait peut-être Pat, ou quelqu'un d'autre, à Maurice, aux Maldives, ou ailleurs, mais on y arriverait. Le déchaînement, qu'elle considérait comme « rétrograde », auquel on assistait depuis la mort de son mari, la consternait. De plus, un mois plus tard, peu avant son retour aux Tonga, elle reçut la visite du nouveau patron de la *Binax*, Ralph Dampierre, un diplômé d'Harvard, spécialiste des problèmes commerciaux, dans lequel les administrateurs de la firme, réunis en catastrophe, avaient vu l'homme le plus à même de faire face à une situation presque désespérée. Non seulement, l'action de l'entreprise continuait sa dégringolade boursière, mais ses différentes unités de production, un peu partout dans le monde, vivaient des jours difficiles, avec des commandes en chute libre : elles pâtissaient de la crise de confiance qui frappait non seulement le clonage reproductif, mais l'ectogénèse et même (conséquence encore plus absurde) la production de tissus et d'organes à partir de cellules souches. Dampierre donna à Shirley l'impression d'être un homme sérieux, calme, et très capable d'assumer les responsabilités que le Conseil d'administration de la *Binax* lui avait confiées.

- Un énorme travail de pédagogie va être nécessaire, lui dit-il. Et c'est sur vous que nous comptons tous pour lancer la campagne que nous avons décidé de mener en vue de la reconquête de l'opinion.
- Chaque fois que j'ai été interrogée par les media, répondit Shirley, j'ai balayé les balivernes qui circulent depuis le décès de mon mari et cela n'a servi à rien.
- C'est que nous avons donné l'impression d'être sur la défensive, de répondre à des objections, voire à des accusations.
- Evidemment. C'est bien ce que j'ai fait. Que peut-on faire d'autre ?
- Engager la contre-offensive. Ne pas attendre qu'on vienne nous mettre en difficulté, mais affirmer que nous sommes parfaitement sereins, sûrs de nous, et confiants dans l'avenir.
- Et comment voyez-vous cette contre-offensive ? Un article ? une interview ? Une conférence de presse ?
- A mon avis, tout sauf une interview. Comme vous le disiez vous-même, les précédentes ont presque été contre-performantes. Elles n'ont fait qu'accentuer les interrogations du public. Sur les autres formes d'intervention, ce serait évidemment à vous de décider en fonction de ce que vous « sentirez » le mieux.

Au détour de la conversation, Ralph ajouta que les actionnaires de la *Binax* étaient tous intéressés au redressement de l'image de l'entreprise, et, au premier chef, Shirley elle-même : la fortune que lui avait léguée son mari, insinua-t-il, n'était-elle pas, pour l'essentiel, constituée d'actions de la firme ? Shirley demanda un petit délai de réflexion et elle en profita pour appeler Patricia Brown avec laquelle elle se sentait de plus en plus de points communs et qui était devenue sa confidente. Compte tenu du décalage horaire, elle la trouva dans le « labo ».

- Qu'est-ce que tu vas décider ? lui demanda Pat.
- Je n'ai pas envie de me dérober et je ne crois pas pouvoir le faire.

Sur l'écran de son portable, Shirley lut un peu d'étonnement sur le visage de sa collègue.

- Tu m'as dit un jour, je m'en souviens bien, lui dit Pat. : « *J'étais mariée à Ted Clark, mais je ne suis pas mariée à la Binax.* »

- C'est toujours vrai, mais je veux d'autant moins donner l'impression que je me fiche du sort de l'entreprise. Ils ne doivent pouvoir me faire aucun reproche. Je n'en serai que plus libre si, un jour, je décide de prendre mes distances.

- Tu envisagerais sérieusement de partir ?

- Je ne l'envisage pas, mais c'est une possibilité que je tiens à conserver. Je veux ne me fermer aucune porte *a priori*.

Et au risque de choquer Patricia, elle ajouta :

- Depuis le décès de Ted, je suis libre de mes choix de vie et je tiens à le rester, tu comprends ? Et je le resterai davantage si la *Binax* n'a aucun reproche à me faire que si elle peut m'accuser de lui avoir enfoncé la tête sous l'eau au pire moment. Je ne crois pas beaucoup que mon intervention puisse amorcer un retournement de situation mais on ne sait jamais : ils ont l'air décidés à se battre.

Finalement, Shirley, bien qu'elle n'eût aucun goût pour le vedettariat, se décida à donner au début de septembre une conférence de presse dans un grand hôtel de L.A., mais elle exigea d'être seule devant les journalistes, ne voulant à aucun prix donner l'impression que ses propos lui étaient imposés, sinon dictés, par les dirigeants de la firme.

Le 3 septembre donc, jour de sa conférence de presse, quelques-uns de ses interlocuteurs étaient présents, mais, comme toujours, les plus nombreux, et en particulier les représentants des publications scientifiques, apparaissaient sur des écrans. Avant de répondre à leurs questions, Shirley fit une déclaration qu'elle avait soigneusement préparée, et qu'elle avait communiquée la veille à Ralph Dampierre. Elle avait, commença-t-elle, pris l'initiative de cet entretien parce que, depuis le décès de son mari, elle assistait avec consternation « *à une irruption ou plutôt à un retour en force de l'irrationnel* ». Elle cita quelques expressions qu'elle avait lues ou entendues, donnant à penser que « la nature se vengeait » ou « prenait sa revanche », comme si, ajouta-t-elle (sans oublier d'ailleurs que cette expression lui avait échappé à elle-même un jour devant Ted), certains, en plein XXI^e siècle, « *faisaient de la nature une sorte de divinité antique.* » « *Il est évidemment facile, dit Shirley, de faire de mon défunt mari un symbole. Mais peut-on oublier que, depuis plus de vingt ans, des milliers d'êtres humains sont nés comme lui par clonage, des clonages exécutés exactement comme le sien, en particulier ceux qui ont été réalisés par la société à laquelle j'appartiens, et qu'aucun, nulle part dans le monde, n'a jamais présenté les symptômes des pathologies dont il a souffert. Plus irrationnel et absurde encore est de faire un lien entre son décès et l'ectogénèse que nous avons enfin réussie récemment, puisque Ted n'était pas né par ectogénèse. Des milliers d'hommes à travers le monde, souffrent d'une leucémie ou d'une azoospermie non accidentelle dont on ne peut rendre le clonage et moins encore l'ectogénèse responsables puisqu'ils ne sont nés ni par clonage ni par ectogénèse.* » Après quoi, répondant aux multiples questions des journalistes sans aucune réticence, elle entra dans de multiples explications techniques pour démontrer que tout au long des recherches qui avaient été entreprises sous sa direction pour expliquer l'azoospermie de son mari, jamais, à aucun moment, on n'avait pu prouver que cette anomalie avait le moindre lien avec son clonage, « *tant et si bien que cette piste, affirma-t-elle, était désormais abandonnée.* » Elle ajouta, sans évidemment risquer d'être contredite, que les médecins qui avaient soigné son mari n'avaient pu, eux non plus, faire aucun lien entre sa maladie et son clonage. « *Pour l'instant on ne sait pas, conclut-elle, pour quelles raisons Edouard Clark a subi les deux maux dont nous parlons aujourd'hui et en particulier le second, qui a causé sa mort. On ne le sait pas, mais on le saura. Les notions de « mystère » ou de « fatalité » ou encore, je le répète, de « vengeance de la nature » sont aussi étrangères à la science que l'« horreur du vide » des philosophes du Moyen-âge.* »

Shirley répondit à toutes les questions qui lui furent posées par les scientifiques et qui furent souvent très pointues. Elle maîtrisait son sujet dans les moindres détails et, techniquement, elle ne pouvait évidemment avoir de contradicteur. Quant aux quelques représentants des publications religieuses qui cherchèrent à la mettre en difficulté, elle n'eut pas de mal à leur jeter à la figure des exemples multiples de bévues commises tout au long de l'histoire par des gens qui, au nom de la religion ou simplement du « sens commun », avaient condamné des découvertes scientifiques ou

des progrès que plus personne aujourd'hui ne songerait à contester. Sachant d'avance qu'elle serait la cible de ce type d'objections, elle avait passé des soirées entières devant son ordinateur à étudier son sujet, (qu'elle connaissait évidemment moins bien que les biotechnologies), à interroger des banques de données et à rassembler des citations, qu'elle se fit un plaisir d'utiliser pour mettre les rieurs de son côté.

Sa prestation que les media internationaux et, bien sûr, Internet, répercutèrent largement, fut jugée excellente par tous les spécialistes de la communication. Plusieurs commentateurs parlèrent même de « révélation ». Ralph Dampierre lui adressa un chaleureux message de félicitations et, à la sortie de la conférence de presse, Ellen lui sauta au cou. Shirley l'avait retrouvée dès qu'elle avait mis le pied à Los Angeles pour les obsèques de Ted et, le jour de la conférence de presse, Ellen l'attendait à l'écart de la cohue qui entourait l'oratrice, la photographiait, la filmait, l'interrogeait et... l'exaspérait.

- Ma petite Shirley, lui dit Ellen, bravo, tu as été magistrale.

- Pas de précipitation, répondit Shirley, ce genre d'exercice se juge au résultat, tu sais...

Elle jeta un coup d'œil en direction de la meute des journalistes, qui commençaient à se disperser, et ajouta :

- Il faut attendre de savoir ce qu'ils vont dire, tous ceux-là, et surtout de savoir si les commandes vont recommencer progressivement à arriver à Nuku, à Nassau et à Victoria. Et ailleurs.

- N'empêche... dis-moi, je ne te connaissais pas un tel talent, une telle facilité de parole...

- Que veux-tu... Nécessité fait loi. Il fallait sauver la *Binax*

- En tout cas, ils n'auront pas à se plaindre de toi. Une question, tout de même, reprit Ellen quand elles furent dans sa voiture et qu'elle eut programmé la conduite automatique, tu crois à ce que tu as dit ?

- Absolument, répondit Shirley sans hésitation.

Et un peu inquiète, elle reprit :

- Pourquoi? J'ai donné l'impression de ne pas croire à ce que je disais ?

- Pas du tout, répondit Ellen. Mais c'est justement ce qui m'a un peu surprise.

Dans les jours qui suivirent, tous les sondages faits par téléphone ou par courrier électronique confirmèrent l'excellente impression qu'avait faite Shirley sur les auditeurs profanes. La grande presse se montra favorable, à l'exception, bien sûr, des publications inféodées aux religions qui s'étaient senties agressées par les propos de l'oratrice. Les premiers numéros des revues scientifiques, celles dont on attendait surtout le verdict, émirent des jugements positifs : le sérieux, la compétence et le professionnalisme de Shirley les avaient impressionnés.

Les deux femmes prirent un vol Air-France à destination de Tahiti et de là un avion de la petite compagnie nationale des Tonga les emmena à Nukualofa où Shirley reçut un accueil chaleureux : toute la *Binax* l'attendait dans le hall de l'aéroport et l'applaudit. Sa conférence de presse avait été appréciée. Patricia Brown, au nom de tous ses collègues, lui passa autour du cou la traditionnelle couronne de fleurs polynésienne et l'embrassa sur les deux joues.

*

Mais, cette fois encore, l'actualité vint changer les priorités et les préoccupations des observateurs du monde entier. En octobre, Ellen invita un dimanche Shirley pour le déjeuner. Au

début de l'après-midi, les deux femmes étaient dans le salon en train de prendre le café servi par le robot domestique, quand, sur un des écrans du mur d'images, apparut le présentateur d'une grande chaîne d'information avec, en surimpression, la mention clignotante « Edition spéciale ». Contrairement à son mari, Shirley n'avait pas voulu de l'implant cérébral qui permettait, en fixant son attention sur un des écrans, d'agrandir l'image, de la voir en 3D et de la rendre sonore. Ellen, elle, avait cet implant, comme l'avait eu son amant Stanley. Shirley dut donc regarder l'émission spéciale sur l'écran de télévision pendant que sa belle-mère fixait son regard dans la direction du mur d'images.

Un énorme attentat venait d'avoir lieu à La Mecque, racontait le présentateur, tandis que passaient des images, de qualité plutôt bonne, d'ailleurs, compte tenu de la distance, prises, disait-il, par un satellite d'observation européen. Cela s'était passé en plein pèlerinage, dans la Grande Mosquée, pendant que la masse énorme des fidèles tournaient autour de la *Kaaba*. Un kamikaze s'était sans doute fait exploser avec sa bombe qui devait être une bombe à nanoparticules, expliquait le présentateur, du type de celles qui avaient été utilisées par les armées islamistes au début de la Troisième guerre mondiale, une de ces bombes invisibles et silencieuses qui transformaient en poussière tous les êtres vivants qu'elles atteignaient, qu'ils appartenissent au règne animal ou au règne végétal. La bombe était probablement de faible puissance mais elle n'en avait pas moins fait un carnage : on distinguait assez bien sur l'écran des masses inertes sur le sol et surtout, tout autour, la foule qui fuyait dans toutes les directions, terrifiée, et l'on apercevait dans un coin la masse noire et cubique de la *Kaaba* : l'attentat avait donc eu lieu assez près du lieu saint.

- Eh bien , ça y est, dit Shirley en éteignant son portable, la bagarre entre eux est commencée.

Mais Ellen continuait à fixer le mur d'images. Le présentateur était en train de dire qu'à Nadjaf, l'imam Guilani venait de condamner avec la plus grande fermeté ce crime « *commis dans le plus saint des lieux saints* » et Ellen répétait ses propos à haute voix à l'intention de sa belle-fille.

- Ca ne trompe personne, dit Shirley. Ce sont des Chiites qui ont fait le coup, évidemment. Qui veux-tu que ce soit ?

Depuis la fin de la guerre, depuis la restitution des territoires conquis par la force ou annexés *de facto*, et surtout depuis le « règlement » contesté du problème israélo-palestinien, la tension était forte non seulement au Proche-Orient, mais entre les deux capitales islamiques. En Israël, les colons (le plus souvent des extrémistes religieux), délogés *manu militari* par des commandos, dépêchés par le G10, des implantations qu'ils occupaient en territoire palestinien, avaient constitué des groupes terroristes qui allaient perpétrer des attentats incessants dans les anciennes colonies maintenant occupées par des Arabes. Officiellement, Tel-Aviv condamnait ; en réalité, les Israéliens laissaient faire, quand ils ne soutenaient pas en sous-main. Et de leur côté les extrémistes palestiniens, qui n'avaient jamais accepté l'existence de l'« entité sioniste », étaient furieux que l'Etat d'Israël ait reçu une consécration internationale, cette fois définitive, et ils envoyaient de temps en temps, comme ils le faisaient depuis des décennies, des kamikazes se faire exploser dans les villes israéliennes. Mais c'est entre les deux capitales islamistes que régnait la tension la plus forte : les Chiites de Nadjaf, contrairement aux Sunnites de La Mecque, n'avaient pas accepté le règlement imposé par le G 10, et dénonçaient régulièrement la « capitulation » de leurs « faux frères », accusés d'avoir conclu une paix séparée avec les « Infidèles », c'est-à-dire avec le reste du monde. Eux aussi voulaient la disparition de l'Etat d'Israël considéré comme une écharde occidentale dans la chair musulmane. Ils ne se cachaient pas de soutenir financièrement et militairement les terroristes palestiniens. Beaucoup de responsables, dans le « monde libre », avouaient (« *off the record* », bien sûr), qu'on avait intérêt à isoler les Chiites, c'est-à-dire, en somme, à soutenir les Sunnites.

- Ce qui me frappe, dit Shirley, quand Ellen eut cessé de fixer le mur d'images, c'est que c'est *inutile*. Tu comprends ce que je veux dire ? Tuer des anonymes, ça ne sert à rien. C'est pour ça que je ne crois pas beaucoup que les dirigeants de Nadjaf soient derrière. Mais que ce soient des Chiites, ça, ça me paraît sûr. Des Sunnites n'auraient pas fait un massacre pareil chez eux.

- Tu veux dire que ce seraient des Chiites dissidents ou marginaux, incontrôlés par leur gouvernement, des extrémistes ?

- C'est le plus probable. De toute façon, pour faire un truc comme ça, il faut être extrémiste.

Dans les heures qui suivirent, tous les commentateurs du « monde libre » se montrèrent extrêmement prudents, personne ne voyant très bien à qui pouvait « profiter le crime ». La plupart penchaient, comme Shirley, pour la piste de terroristes chiites incontrôlés, mais, contrairement à elle, plusieurs n'excluaient pas qu'il pût s'agir d'un kamikaze palestinien, donc Sunnite.

- C'est complètement invraisemblable, continuait-elle à dire en haussant les épaules.

- J'en suis moins sûre que toi, répliquait Ellen.

- La mort de quelques centaines de pèlerins anonymes ne va rien changer en Palestine, voyons !

Tout bascula en début de soirée quand un porte-parole du Califat vint annoncer avec la mine de circonstance (et avec un certain retard qui ne surprit vraiment personne) que le Calife Ibn Nafi faisait partie des victimes de l'attentat. Il avait été atteint et son corps réduit en poussière au moment où il s'apprêtait à pénétrer dans la *Kaaba*. Cette nouvelle changeait tout : l'attentat n'était plus un acte de terrorisme aveugle ; c'était un assassinat politique qui donnait quelque crédibilité à l'hypothèse de la responsabilité des dirigeants chiites. Shirley y vit une confirmation de son point de vue :

- Les Chiites, dit-elle, éliminent le Chef des Sunnites parce qu'ils se préparent à leur rentrer dedans. C'est ce qui s'est passé au début de la Troisième guerre mondiale : ils avaient liquidé les principaux Chefs d'Etat du G 10 avant de commencer les hostilités.

- Et que fais-tu de la condamnation de l'attentat par Guilani ?

- Il ne peut pas faire autrement : La Mecque est un symbole sacré, même pour un Chiite de base au fin fond de la Mésopotamie. Et puis, il ne veut pas apparaître comme le responsable de l'espèce de guerre civile inter-islamique qu'il va déclarer. Je suis persuadée qu'il va continuer à condamner l'attentat en espérant que les autres attaquent. Alors il aura la guerre qu'il voulait mais il passera pour une victime.

A vrai dire, personne, sur le moment, ne put prouver que l'attentat de La Mecque avait été perpétré par un terroriste envoyé par le pouvoir en place à Nadjaf. Beaucoup d'observateurs occidentaux penchèrent même ouvertement pour la piste palestinienne. Les Chiites, en tout cas, ne cessèrent de protester de leur bonne foi. Non seulement ils renouvelèrent régulièrement leurs condamnations, dénégations et démentis, mais ils allèrent jusqu'à produire les témoignages d'activistes libanais chiites très liés aux extrémistes Palestiniens et qui assurèrent avoir su que « quelque chose se préparait » du côté de leurs « frères » sunnites de Palestine. Des « témoignages », d'ailleurs, qui parurent suspects et ne convainquirent que les convaincus. Que les services secrets de l'empire Califal n'aient rien vu venir, cela trahissait leur faiblesse et leur arriération, mais, après tout, le « monde libre » n'avait pas de leçons à leur donner sur ce point, même si les systèmes de surveillance et d'alerte avaient fait d'énormes progrès en Europe, Asie et Amérique depuis le « 10/3 ». Les chaînes de La Mecque, en tout cas, dénonçaient du matin au soir les « *criminels et impies de Nadjaf* », écartant ainsi, sans même la mentionner, l'hypothèse palestinienne, donc la piste de dissidents extrémistes issus de leurs rangs. Le nouveau Calife, Ibrahim Iqbal, désigné l'année précédente par son prédécesseur et associé par lui au pouvoir, fut intronisé par le collège des *Oulemas*. Il annonça dès sa première intervention télévisée, que le « *sacrilège des Apostats* » ne resterait pas impuni. Rares en tout cas étaient les commentateurs qui, en cet automne 2058, ne crussent pas à une prochaine réplique de l'empire sunnite.

Pendant ce temps, à Nukualofa, la vie avait repris. A son retour au « labo », après une longue interruption due à sa grossesse puis au décès et aux obsèques de son mari et à tout ce qui s'en était suivi, Shirley, bien que Pat Brown, l'eût régulièrement tenue au courant de ses travaux, s'aperçut que la jeune femme et l'équipe qu'elle dirigeait avaient fait plus de progrès qu'elle ne l'avait pensé. Le « *syndrome de Klinefelter* » commençait à livrer quelques-uns de ses secrets et il semblait se confirmer qu'aucun lien ne pouvait être établi entre cette anomalie chromosomique et le clonage. Pat ne disposait pas des éléments qui lui auraient permis de faire des recherches similaires à propos de la forme nouvelle de leucémie qui avait emporté Ted Clark, mais Shirley s'empressa de demander à Los Angeles le dossier complet de son mari. Dans l'immédiat, elle encouragea Pat à publier, sur Internet bien sûr, mais aussi dans la plus grande publication scientifique anglophone, les premières conclusions auxquelles elle était parvenue au sujet de l'azoospermie de Ted, ce qui ne pourrait que confirmer ce qu'elle avait déclaré elle-même le jour de sa conférence de presse. Shirley éprouvait de plus en plus de sympathie et même d'amitié pour Pat. Elle appréciait ses compétences professionnelles, mais aussi son sérieux, son calme et peut-être surtout le fait qu'elle n'avait pas, comme elle disait, « attrapé la grosse tête ». Patricia « faisait son boulot », voilà tout.

Ellen, Shirley et Pat devinrent des amies intimes. La différence d'âge entre la première de ces trois femmes et les deux autres était atténuée par l'éclatante santé d'Ellen et le « look » jeune qu'elle pouvait arborer fièrement. Elle continuait à suivre un traitement anti-vieillesse, comme l'avait fait Stanley et, son type polynésien aidant, elle avait conservé toute la séduction qui, autrefois, ramenait sans cesse vers elle son ancien amant malgré son mariage avec la belle Susan. Ellen avait été très affectée par la mort de Ted qu'elle aimait. C'était son fils, et, malgré le clonage, un « vrai » fils, comme John pour Shirley. Elle avait été contrariée par la liaison de Ted avec Linda qui lui avait rappelé la « trahison » de Stanley, et elle le fut plus encore à leur retour de Los Angeles, quand elles apprirent que, quelques semaines à peine après la mort de son amant, Linda était devenue la maîtresse d'un des ingénieurs de la *Binax*.

- C'est triste, dit Ellen. Elle n'aimait sans doute même pas Ted.
- Je me demandais quel genre de fille c'était au fond, répondit Shirley. J'espérais pour Ted que c'était une vraie amoureuse, mais j'en doutais un peu. Eh bien, j'avais raison.
- Tu envisages de t'en séparer ?
- Bof ! Elle s'occupe bien des enfants et, après tout, c'est pour cela qu'elle est là... Mais un de ces jours, j'aurai une explication avec elle. Elle m'a fait du mal. Je tiens à ce qu'elle le sache

Ellen regardait la jeune femme : elle avait aimé son fils. Et son fils aussi l'avait aimée. Pourquoi l'avait-il délaissée un jour pour cette petite peste médiocre qu'était Linda ? Comment était-il possible que Shirley n'ait pas su le garder ? Elle était pourtant jolie fille... Trop sage, trop sérieuse, trop « bon chic bon genre » ? Shirley avait-elle su faire jouir son mari ? Ellen la regardait et se demandait crûment si sa belle-fille était aussi bonne au lit qu'en conférence de presse, mais parfois elle se disait qu'elle n'avait peut-être pas de leçons à lui donner sur ce point. Elle-même, qui pourtant s'estimait assez douée pour les jeux de l'amour, et qui surtout aimait s'y adonner, n'avait pas non plus su garder Stanley... Ellen continuait à aller de temps en temps rendre visite à Francis Cheng à Shanghai où il travaillait, car elle avait du mal à se passer longtemps d'un homme, et elle l'avouait volontiers. Sa liaison avec le Taïwanais avait d'ailleurs commencé assez peu de temps après l'assassinat de Stanley, au point qu'un jour qu'elles en parlaient, (Ellen s'appêtait à partir, une fois de plus pour la Chine), Shirley, sur le ton de la plaisanterie, la chicana sur ce sujet et fit une allusion à Linda en laissant entendre que probablement les Polynésiennes devaient avoir le sang chaud.

- Pourquoi pas « le feu aux fesses », pendant que tu y es ? plaisanta à son tour Ellen.

- Certains disent aussi : « le diable au corps ».
- Sans avoir le diable au corps, rares, à mon avis, sont les femmes, Polynésiennes ou pas, qui n'ont pas envie d'être aimées, courtisées, convoitées, et, pour appeler les choses par leur nom, « baisées », emploie le mot que tu voudras... Toi-même, ma petite Shirley, je suppose que tu ne porteras pas tout le restant de ta vie le deuil de mon pauvre Ted ! Tu te remarieras bien un jour ou l'autre...
- On verra.. Ce n'est pas sûr..

Shirley avait aimé son mari. Elle avait pris du plaisir quand il lui faisait l'amour. Mais quand il n'en prenait pas l'initiative, elle n'en trouvait guère manque et, depuis qu'elle était veuve, elle s'en passait plutôt bien. Quand elle disait cela à Ellen et à Pat, les deux femmes s'en étonnaient et la soupçonnaient même de jouer un peu les Sainte Nitouche. Elles parlaient parfois de sexe devant elle d'une façon très explicite et très crue que Shirley trouvait vulgaire et qui la choquait. Elle était, comme disait Ellen, « sérieuse », ce qui dans son esprit signifiait un peu « vieux jeu », voire (c'était pire) plus ou moins frigide. Pour Shirley, au contraire, ce qui était « sérieux », c'était son travail et ses enfants, surtout John, celui qu'elle avait porté. La « bagatelle », elle pouvait s'en passer. Elle se disait qu'elle n'avait pas, elle, contrairement aux Polynésiennes, le « sang chaud ».

*

Au début de décembre, quand Ellen revint de Shanghai, Pat et Shirley vinrent l'attendre à l'arrivée de l'avion. C'était en fin d'après midi et les trois femmes décidèrent d'attendre que ce fût l'heure du dîner au restaurant de l'aéroport. Elles étaient assises dans un des salons quand tous les écrans et portables annoncèrent une fois de plus une Edition spéciale. Un horrible carnage venait d'avoir lieu à Nadjaf pendant la grande procession de l'*Achoura*, au cours de laquelle les pieux Chiites défilent en se flagellant pour commémorer le martyr des imams Hassan et Hussein. Comme à La Mecque, c'étaient des nanoparticules, sans doute émises par de minuscules drones volant en rase-mottes et échappant à tous les radars, qui avaient réduit en poussière plusieurs centaines de pèlerins. Tous les commentateurs virent là immédiatement la réplique sunnite à l'attentat de La Mecque, réplique à laquelle le monde entier s'attendait depuis deux mois.

- Ca se passe exactement comme je te l'avais annoncé, dit Shirley à Ellen.. Les Chiites voulaient la guerre, ils l'ont, et de plus ils vont apparaître comme en état de légitime défense. Ou de légitime riposte, si tu préfères.

- Je continue à ne pas être persuadée qu'ils voulaient la guerre et que l'attentat de La Mecque venait d'eux, répondit Ellen. Et, comme tu sais, je ne suis pas la seule. De plus en plus d'observateurs très compétents l'attribuent à un terroriste palestinien.

- Je suis assez de cet avis, intervint Pat, car j'ai du mal à croire que cet attentat ait été commandité par des officiels : je ne vois pas l'intérêt qu'ils ont, dans les deux camps, à se faire une guerre qui va les mettre à terre les uns comme les autres. C'est une folie et je n'arrive pas à me convaincre qu'ils soient fous.

- La guerre, dit Shirley, n'est pas toujours le résultat d'une décision rationnelle. Je me souviens de Ted qui m'expliquait un jour, à Paris, que la Première guerre mondiale n'a eu aucune cause identifiable. Elle a été, elle aussi, un pur accès de folie et, pour les Européens, une sorte de suicide ; elle a en tout cas marqué le début de leur déclin.

Dans les heures qui suivirent, on apprit que l'imam Guilani avait solennellement condamné l'Empire Califal dont le Chef « *avait sur les mains le sang de Musulmans innocents* ». Ce qui par contre surprit certains, c'est qu'il ne déclara pas la guerre à La Mecque et ne décréta pas la mobilisation générale dans l'Empire chiite. Ibrahim Iqbal se garda bien lui-même de prendre de telles mesures. Elles auraient été inutiles : la guerre était déclarée. Les « événements » qui venaient de se produire à Nadjaf, en étaient la première opération militaire. Point n'était besoin d'une déclaration de guerre officielle, d'autant que partout le rappel des réservistes dans tout l'Empire sunnite était ou commencé ou imminent. Les dirigeants du « monde libre » et, en particulier, ceux du G 10, s'abstinrent de prendre parti, ou même d'exprimer le moindre jugement sur ce qui était en train de se passer. Tous espéraient secrètement une victoire des Sunnites, considérés comme moins extrémistes. Quelques commentateurs n'hésitèrent pas à espérer ouvertement que cette guerre entre les deux frères ennemis les épuiserait l'un comme l'autre et délivrerait l'humanité du « *dernier totalitarisme de l'Histoire* ». Plus rien, en tout cas, ne semblait pouvoir empêcher un affrontement fratricide entre les deux obédiences de l'Islam.

Chapitre 10

Dans les semaines qui suivirent, Ellen repensa souvent aux heures dramatiques qui, six ans plus tôt, en 2052, avaient précédé la Troisième guerre mondiale. Son amant Stanley était à Nuku, alors, pour la « naissance » du petit Adam, et, par Susan, il avait des informations sur cet Empire islamique largement inconnu du reste du monde, puisque confiné dans un isolement presque absolu. Cette fois, Ellen en était réduite à échanger ses impressions avec Pat et Shirley à partir des informations que diffusaient les media, des informations généralement volées par les multiples moyens d'espionnage mis en place par le « monde libre » ou obtenues par l'intermédiaire des petits Etats plus ou moins mafieux ou pirates qui servaient d'intermédiaires (et en tiraient profit) entre les démocraties et les deux empires théocratiques et qui conservaient des représentations diplomatiques dans les deux camps.

Tous ces media répétèrent que les Chiites ne représentaient pas plus de 15% des Musulmans du monde et sur tous les écrans on put voir des cartes bicolores où l'Empire de Nadjaf apparaissait comme une grosse île au milieu de l'Océan sunnite, un océan qui s'étirait tout en longueur de l'Atlantique au Pakistan puis, sous la forme d'un gros archipel, se prolongeait jusque dans le Pacifique Sud, et qui, verticalement, s'étendait de l'Asie centrale jusqu'au delà du centre de l'Afrique. L'île chiite représentait ce qui, autrefois, s'était appelé Iran, Iraq (du moins sa moitié sud) et Azerbaïdjan. Quelques îlots de la même couleur que celle de l'île principale étaient semés au Proche et au Moyen-Orient et surtout autour du Golfe arabo-persique. Ils correspondaient aux fortes minorités chiites, isolées en terre sunnite, par exemple des provinces des anciens Liban, Koweït, Qatar, ou Emirats arabes Unis, ou encore l'archipel de Bahrein. Il y avait cependant aussi quelques îlots ailleurs, par exemple au Pakistan. Tous ces bouts de territoire faisaient théoriquement partie de l'Empire califal. En réalité leurs habitants étaient dans l'allégeance de Nadjaf et, à ce titre, surveillés de très près par La Mecque. Tous les commentateurs du monde libre dirent et répétèrent que, dans la guerre qui commençait, le rapport de force, du moins sur le papier, était beaucoup plus favorable aux Sunnites qu'aux Chiites.

Ce furent des journées passionnantes car rien, finalement, ne se passa comme prévu. Paradoxalement, tout commença en Europe continentale et en Grande-Bretagne, pays où étaient implantées de longue date des minorités musulmanes, parfois très importantes ; car plusieurs de ces pays avaient, depuis un siècle, été envahis par de nombreux ressortissants venus des anciennes colonies européennes, des Maghrébins, Africains, Pakistanais, Bengalis ou Indonésiens, dont les ancêtres avaient été autrefois colonisés par les Britanniques, les Français, les Belges, les Portugais ou les Néerlandais. Ces minorités, essentiellement sunnites, mal intégrées, souvent discriminées, même quand les individus qui en faisaient partie avaient officiellement la nationalité de leur pays de résidence, victimes d'une xénophobie parfois agressive, quand elles n'étaient pas montrées du doigt comme autant de « cinquièmes colonnes », revendiquaient l'Islam comme marqueur identitaire car elles ne se sentaient ni Britanniques ni Européennes, bien qu'elles le fussent officiellement. Dans un Occident qui les rejetait, la religion était le seul repère qui leur restait, et même si beaucoup de ces descendants d'immigrés étaient en réalité agnostiques et, (dans leur tête du moins), occidentalisés, leurs chefs religieux, généralement radicaux, conservaient un grand prestige dans leurs communautés et c'est bien avec eux que devaient traiter les dirigeants des pays occidentaux, pourtant tous laïcs en fait, sinon toujours en droit.

Au moment où les Européens étaient occupés par les fêtes de cette fin d'année 2018 et où la plupart d'entre eux se réjouissaient, parfois presque ouvertement, de la guerre de religion inexpiable qui était imminente entre les frères ennemis islamistes, de grandes manifestations de Musulmans, s'organisèrent spontanément à Londres, à Paris, Berlin, Bruxelles, La Haye... Ils défilèrent en masse dans les capitales occidentales en criant leur désapprobation de ce qui se préparait. Les banderoles proclamaient : « *Nous sommes tous des Musulmans* », ou « *Non à la guerre civile* » ou encore « *Islam oui, Fitna non* ». C'est ce dernier slogan, lancé par les Musulmans français, qui eut le plus de succès. Dans le vocabulaire arabe, le mot *fitna* a toujours désigné une tension, une fracture, un affrontement à l'intérieur de l'*Oumma*, la communauté des Croyants.

Les observateurs et dirigeants des démocraties, qui avaient au début prêté peu d'attention à ces manifestations, commencèrent à changer d'attitude quand elles franchirent la Méditerranée et commencèrent à se produire au Maghreb, ancienne colonie française, qui, par l'intermédiaire de ses nombreux ressortissants installés en Europe, conservait des liens avec la « diaspora » musulmane. Quand des rassemblements se produisirent à Alger, Tunis ou Casablanca, où furent repris les slogans venus de France, et en particulier « *Islam oui, Fitna non* », cela apparut au monde entier comme un véritable tournant, car le Maghreb c'était l'Empire califal. Les manifestants d'Alger ou de Casablanca étaient des sujets du « Commandeur des Croyants » de La Mecque qui s'apprêtait à entrer en guerre contre Nadjaf et qui était sur le point de lancer une mobilisation générale des Sunnites. Ces manifestations maghrébines, eurent, bien sûr, un retentissement considérable dans le « Monde libre », mais aussi dans l'Empire islamique où, comme partout sur la planète, rien de ce qui se passait quelque part dans le monde ne pouvait être ignoré malgré le *black-out* des médias officiels. A Djedda, au Caire, à Karachi, à Djakarta, partout où les écrans, grands ou petits, permettaient de recevoir les images circulant sur le « *Worldwide web* », les slogans écrits sur les banderoles d'Afrique du Nord, pénétrèrent les têtes d'innombrables musulmans paisibles promis à une boucherie sans comparaison avec celles de l'*Aïd-el-Kebir*.

Les dirigeants chiites de Nadjaf s'empressèrent de répercuter sur leurs chaînes officielles les images des manifestations qui se déroulaient dans l'Empire sunnite, accompagnant ces images de commentaires emphatiques sur ces « *frères musulmans courageux qui résistent à la folie criminelle et fratricide de leurs dirigeants bellicistes* ». De nombreux observateurs, dans les démocraties, trouvèrent là confirmation d'une conviction qui commençait à devenir presque générale : ce n'étaient pas les dirigeants de Nadjaf qui avaient commandité l'attentat de La Mecque, cet attentat qui, à la fin de l'année précédente, avait mis le feu aux poudres. Les services secrets européens disposaient maintenant là-dessus d'informations précises et assez sûres. L'hypothèse qui devenait

quasi officielle était celle d'un acte absurde perpétré par un groupe palestinien extrémiste, fanatique, mais isolé, qui avait voulu se venger après la « capitulation » du Calife Ibn Nafi.

Ellen et Patricia ne manquèrent pas de rappeler à Shirley que c'était là ce qu'elles avaient soupçonné dès le début. Les trois femmes étaient maintenant inséparables. Ellen invitait souvent à dîner chez elle ses deux jeunes amies que l'actualité, comme elle, passionnait :

- Il me paraissait invraisemblable que des dirigeants politiques sérieux aient fait un coup pareil, leur dit-elle un soir. C'était suicidaire.

Ce soir-là, Ellen regardait sur le mur d'écrans de son living-room plusieurs chaînes dont elle agrandissait à tour de rôle les images au maximum. Pat et Shirley qui n'avaient pas voulu d'implants cérébraux, regardaient les mêmes chaînes sur l'écran de télévision. Deux gigantesques manifestations (Il y en avait maintenant tous les jours) étaient en cours, auxquelles le décalage horaire permettait, depuis le Pacifique sud, d'assister en direct : l'une au Caire, la plus grosse ville de l'Empire califal et l'une des plus importantes agglomérations du monde, et l'autre à Tashkent, ville qui, bien longtemps auparavant (au siècle précédent), avait été la capitale d'une république « soviétique », avant l'effondrement du bloc communiste, puis celle d'un pays indépendant qui, comme tant d'autres, avait été absorbé dans l'ensemble sunnite. Dans l'ex-Ouzbékistan comme dans l'ex-Egypte, la foule était énorme, inondant la place principale de chacune des deux villes et débordant dans toutes les avenues adjacentes. Dans chacune d'elles, d'innombrables banderoles reprenaient le slogan que le monde entier avait appris à déchiffrer : « *Islam, oui. Fitna, non.* »

- Je n'arrive pas à comprendre qu'ils laissent faire ça, dit Pat.

- Et que veux-tu qu'ils fassent ? répliqua Ellen, qu'ils bombardent la foule ? Ils ne « laissent pas faire ça », c'est évident. C'est une lame de fond qu'ils ne peuvent pas maîtriser.

- Alors la lame de fond va les emporter.

- Souhaitons-le.

- Personnellement, j'en doute fort, dit Shirley. Ce sont des régimes policiers complètement verrouillés. J'ai lu (ou entendu, je ne m'en souviens plus bien) qu'il y a des mouchards partout dans ces pays et une police religieuse omniprésente qui a, par exemple, le droit d'entrer dans les maisons ou les appartements et d'emmener au poste les gens qu'ils trouvent en train de danser ou de boire du whisky, et même de les fouetter ! Tu te rends compte ! Ce sont des dictatures féroces...

- Les mouchards et la police religieuse peuvent peut-être les empêcher de danser mais en tout cas, à l'heure qu'il est, ils n'ont pas l'air de pouvoir les empêcher de manifester ! Et puis d'ailleurs, tu sais comment se sont effondrés tous les régimes communistes en Europe au siècle dernier : ça s'est passé de la même façon que dans les pays islamistes en ce moment. Il y a eu partout des manifs gigantesques, complètement pacifiques, sans le moindre coup de feu. Et puis finalement les dirigeants ont capitulé. Tout simplement. Et pourtant, là aussi, ça ne manquait ni de mouchards ni de police politique.

- Si j'essaie de me souvenir de mon programme d'histoire de Terminale, reprit Shirley, ça ne s'est pas passé partout aussi facilement que tu le dis. Mais surtout n'oublie pas qu'aujourd'hui, dans les pays musulmans, les dirigeants se réclament de la religion et, dans ces pays-là, la religion, c'est sacré pour tout le monde, y compris probablement pour les gens qui manifestent.

- Mais justement, intervint Ellen, les manifestants ne manifestent pas contre leurs dirigeants et contre la religion. Au contraire, ils s'en réclament, de la religion : tu as entendu leur slogan, ça commence par : « *Islam, oui.* » Ce qu'ils refusent, c'est de faire la guerre à d'autres Musulmans. Leurs chefs n'ont rien à leur reprocher.

- Tu as peut-être raison, après tout, dit Pat. Ce qui frappe, ce qui me frappe, moi, en tout cas, c'est qu'il n'y a des manifs que chez les Sunnites. Sans doute parce qu'ils savent que ce sont leurs dirigeants à eux qui veulent cette guerre. J'en conclus que les Chiites, eux, savent que ce n'est pas le cas des leurs.

- J'ai longtemps pensé le contraire, dit Shirley, mais j'avoue que je commence à me poser des questions. Après tout, ce sont peut-être bien en effet les Sunnites qui veulent la guerre (je

m'entends: leurs dirigeants, bien sûr), même s'ils ne sont sûrement pas responsables de l'attentat qui a tout déclenché.

Tard dans la nuit polynésienne, mais en fin d'après-midi au Proche-Orient, un événement totalement inattendu se produisit et ce fut un coup de théâtre qui fit immédiatement le tour du monde. Le Calife Iqbal apparut sur l'écran de la principale chaîne officielle sunnite et son intervention fut simultanément reprise et traduite par une des chaînes américaines qu'avait ouverte Ellen, tandis qu'un autre écran continuait à diffuser les images des manifs de Tashkent et du Caire où la foule, devenue soudain étrangement silencieuse, était manifestement suspendue au discours du Commandeur des Croyants. Iqbal dit qu'il avait bien perçu l'émotion de ses sujets, « *anxieux à la pensée de répandre le sang de leurs frères* » Anxiété bien légitime, mais vaine, assura-t-il. Jamais il n'avait songé à faire combattre des Musulmans contre d'autres Musulmans. Il ne confondait pas les « *dirigeants criminels* » de Nadjaf, et leurs sujets. Les premiers « *avaient commis le plus monstrueux des crimes en souillant le tabernacle sacré construit par Abraham et à jamais sanctifié par le Prophète* ». Les seconds, au contraire, étaient des Musulmans honnêtes et qui, comme leurs « *frères* » sunnites, ne voulaient que le triomphe de « *la vraie foi* » partout dans le monde.

A Tashkent, comme au Caire, une immense ovation accueillit ce discours. La foule hurlait de joie. Des gros plans montrèrent les manifestants, souvent vêtus de la gandourah traditionnelle, qui, dans les deux villes, s'embrassaient, soulagés, heureux, hilares. Le présentateur américain annonça que l'Imam Guilani venait d'adresser un message de félicitations à son « frère », le Calife Iqbal, et il donna la parole à ses invités « islamologues » pour commenter l'événement. Au Caire et à Tashkent, les manifestations de joie continuaient : massivement, les habitants restés chez eux jusque là descendaient à leur tour dans les rues qui se remplissaient d'une véritable marée humaine. Ellen alluma d'autres écrans : dans toutes les villes des deux Empires islamiques, des scènes de liesse éclataient spontanément, à Téhéran, Bagdad et Bassora, comme à Djakarta, Istambul, ou Karachi. On vit même, à Beyrouth ou à Koweït-city, des scènes de fraternisation entre Sunnites et Chiites

- Ils ont gagné, dit Ellen, les yeux rivés sur le mur d'images. Je n'arrive pas à le croire.
- S'ils ont gagné, répliqua Shirley, ça veut dire qu'il a perdu.
- Tu veux dire : Iqbal ?
- Evidemment.
- Je n'en suis pas si sûre, intervint Patricia : il a magistralement repris la main, me semble-t-il.

Sur la chaîne américaine qui continuait à diffuser le débat en cours, les islamologues étaient, eux aussi, partagés : le « coup » magistral que venait de réussir (en apparence, en tout cas) le Calife de La Mecque était-il pour lui une véritable victoire ou marquait-il le début d'une mutation du régime qui, à terme pouvait l'emporter ? Cette seconde opinion était celle du plus célèbre spécialiste américain du monde musulman, Walter Duncan ; il était en train d'expliquer une fois de plus (car, de livre en livre, c'était sa thèse constante) que la démocratie était incompatible avec l'Islam ou du moins avec l'Islamisme actuellement au pouvoir dans l'Empire bicéphale. Or, disait-il, ce qui venait de se passer, c'était une victoire du peuple, donc, d'une certaine façon, de la démocratie, même si c'était sous une forme spontanée, voire « sauvage ». Et c'était bien, par conséquent, une défaite du régime. « Le monarque voulait la guerre, son peuple lui a imposé la paix, conclut Duncan. Je ne vois pas par quel autre mot que *défaite* on pourrait qualifier sa capitulation. »

- C'est exactement ce que je voulais dire, déclara Shirley. Il argumente mieux que moi, c'est sûr, mais ce qu'il dit me semble évident : quand les citoyens refusent massivement de se laisser transformer en chair à canon, comme le voulait leur Maître, et que le Maître leur dit : « Bon. Eh bien, d'accord : puis-je vous ne voulez pas combattre, vous ne combattez pas », vous ne trouvez pas qu'il perd la face ?

- Pas vraiment, répondit Patricia, car je continue à trouver qu'il a fait une bonne présentation de la décision qu'il a prise.. Mais qu'il ait reculé devant la détermination du peuple, ça, c'est indéniable.

- Et s'il a reculé sur ce point, ajouta Ellen, pourquoi pas sur d'autres ? Duncan, à mon avis, n'a pas tort de parler de « mutation » du régime. Si le souverain n'a pas toujours raison, il n'est plus le souverain.

- Il n'a plus qu'à consulter le peuple en permanence, renchérit Shirley, créer un parlement, organiser des élections, autrement dit saborder son régime théocratique.

Sur la majorité des écrans, les scènes de liesse continuaient dans les villes musulmanes, mais c'est à Tashkent que se produisit l'imprévu : sur la plus grande place du centre de la ville moderne, jadis dessinée par le régime tsariste, puis refaite par les Soviétiques, puis rebaptisée, maintenant « place du Prophète », une caméra se braqua soudain sur un vaste groupe de femmes, jeunes pour la plupart, qui, toutes ensemble (c'était donc une action collective dûment concertée), arrachèrent brusquement le grand voile noir qui les enveloppait de la tête aux pieds, le lancèrent en l'air et le laissèrent retomber sur le sol. Puis, bras dessus bras dessous, elles se mirent à danser sur un air qu'on n'entendait évidemment pas, mais qu'elles chantaient à tue-tête, comme si elles voulaient seulement accompagner la joie populaire qui se manifestait tout autour d'elles, sur la place, dans la ville et dans tout le pays.

- Ca, c'est fabuleux, dit Ellen, fascinée par les images de l'écran. Stanley m'a souvent dit que, selon Susan, la libération du monde islamique, si elle devait avoir lieu un jour, viendrait des femmes.

- Et de plus, ces femmes sont dans la continuité de ce qui vient de se passer, renchérit Shirley. Car si le peuple peut, à propos de la guerre et de la paix, imposer sa volonté contre celle du « Commandeur des Croyants », comme ils disent, pourquoi ne pourrait-il pas l'imposer aussi contre des traditions religieuses désuètes qu'incarne justement ce Commandeur ?

- Bien sûr, intervint Pat, mais je me demande quand même si elles ne vont pas un peu trop vite... Je veux dire que le dénommé Iqbal vient de prendre une décision qui, pour lui, a déjà dû être difficile. Peut-être ne faut-il pas lui en demander trop tout d'un coup.

Les images de Tashkent étaient au même moment commentées par les Islamologues qui débattaient dans le studio de New-York. Duncan suggéra que ce n'était peut-être pas un hasard si c'était à Tashkent que s'était déroulée cette scène. Au temps déjà lointain de la première « guerre froide », cette ville avait été la capitale de l'Ouzbékistan et même de toute l'Asie centrale soviétique. Dans cette région, l'athéisme y avait été la doctrine officielle et la religion méthodiquement discréditée, sinon persécutée, pendant trois quarts de siècle, comme dans tout l'ex-Empire soviétique. Les autorités ouzbèques de l'époque, rappela-t-il, avaient même un jour rassemblé les femmes de Samarcande sur le *Reghistan*, la plus belle place de la ville et l'un des joyaux de l'art musulman, et toutes, au signal donné, avaient tombé le voile. Sans doute, suggéra Duncan, existait-il des survivances laïques dans cette région où les femmes devaient avoir moins facilement qu'ailleurs accepté le retour en force de la *charia* islamique au moment de l'instauration de Califat.

Il était en train de terminer son petit cours d'histoire, quand, sur l'écran où était retransmise la manifestation de Tashkent, on vit, sur une des avenues qui conduisait à la grande place du centre-ville, plusieurs véhicules blindés s'avancer de front, fendant la foule qu'ils contraignaient à refluer de part et d'autre. Ils pénétrèrent sur la place et s'avancèrent vers le groupe des femmes qui, entre temps, avait grossi : c'étaient maintenant des centaines de danseuses et de chanteuses qui, débarrassées du grand *tchador* noir, faisaient la ronde, défiant ouvertement la loi islamique sous les yeux du monde entier. Elles firent front, toujours bras dessus bras dessous, face aux véhicules qui étaient en fait de vulgaires canons à eau. Mais sous la violence des jets qui jaillirent sur elles presque à bout portant, elles se retrouvèrent précipitées par un véritable torrent sur le pavé de la place et roulées sur plus de dix mètres. Tout autour, ce fut la débandade : la foule qui, jusque là, regardait leur danse sans (apparemment, du moins) marquer de réprobation, s'enfuit dans toutes les directions pour tenter d'échapper aux jets d'eau : de l'indignation se lisait dans le regard de bien

des manifestants passés en quelques instants de l'euphorie de la victoire à l'angoisse de la répression.

- Il y a des bornes qu'ils ne les laisseront pas franchir, dit Shirley. Renoncer à une guerre fratricide, soit. Mais leur permettre de défier ouvertement la loi islamique, cela reviendrait pour eux à se suicider.

A New-York, un des commentateurs se demandait qui avait donné l'ordre de réprimer : était-ce un responsable local ? Auquel cas, si les choses tournaient mal, dit-il, le pouvoir central pourrait toujours le désavouer. A quoi un autre des participants au débat n'eut pas de mal à rétorquer qu'il serait bien surprenant qu'un responsable local ait pris une telle décision sans l'aval de La Mecque.

- C'est évident, dit Shirley. Comment peut-on poser des questions aussi stupides ?

- Pas forcément stupides, répliqua Ellen. Il doit y avoir parmi eux, à tous les niveaux, des durs et des moins durs, des jusqu'aboutistes et des pragmatiques. Et le problème, c'est bien de savoir effectivement comment les foules vont partout réagir à la répression.

On n'eut pas à attendre bien longtemps avant d'avoir des réponses à toutes ces questions et il apparut vite que c'était Shirley qui avait raison. Dans les jours qui suivirent, des manifestations de femmes se produisirent dans plusieurs autres grandes villes de l'Empire sunnite, de Casablanca à Djakarta, et partout elles furent réprimées de la même manière. A la surprise générale, un énorme rassemblement de femmes eut lieu un soir à Téhéran, la plus grosse agglomération de l'Empire chiite où, jusque là, aucun désordre n'avait été signalé. Toutes ces femmes, enveloppées dans leur grand *tchador* noir convergèrent vers la plus grande place de la ville où, jadis, le dernier shah de la dernière dynastie de l'ancien Iran avait fait édifier un immense monument à sa gloire. Et toutes ensemble elles tombèrent le voile. La répression fut infiniment pire que dans l'Empire califal : des centaines de manifestantes furent réduites en poussière par des projectiles à nanoparticules. Le soir même, l'Imam Guilani apparut sur les écrans de télévision et déclara qu' « *une poignée de folles, manipulées par les Infidèles* », ne saurait défier « *la sainte loi de Dieu révélée aux Musulmans par son Prophète* ». On n'entendit parler d'aucune réaction hostile nulle part dans l'Empire chiite.

Chez les Sunnites, il n'y eut pas d'intervention publique du Calife, mais de gigantesques manifestations en faveur de la *Charia* islamique, donc du régime, manifestations naturellement qualifiées de « *spontanées* », et qui l'étaient peut-être d'ailleurs en partie, eurent lieu un peu partout. Puis tout rentra dans l'ordre. On sut que la terreur religieuse la plus implacable s'abattit, ou plutôt redoubla (car elle y avait toujours régné) sur tout le monde musulman, c'est-à-dire sur le cinquième de l'humanité. Les « apostats » furent impitoyablement traqués. Jamais, par comparaison, le « monde libre » n'avait autant mérité le qualificatif qu'il se donnait.

*

Un soir qu'Ellen avait, une fois de plus, invité ses deux jeunes amies à dîner (Elle avait pris l'habitude d'inviter aussi le compagnon polynésien de Patricia, qui se prénomait Albert mais que tout le monde appelait « Al »), la conversation revint sur les événements encore récents qui avaient tenu le monde en haleine.

- J'en avais le pressentiment, dit Patricia : ces femmes étaient courageuses, mais elles ont voulu aller trop vite.

- Facile à dire, répliqua Shirley : essaie d'imaginer ce que ça doit signifier d'être une femme à La Mecque. Ou à Nadjaf d'ailleurs... Si c'était ton cas, crois-tu que tu aurais envie d'attendre, pour te révolter, que les conditions favorables soient réunies ?

- Malheureusement pour elles, soupira Ellen, j'ai pourtant bien peur qu'elles ne doivent attendre longtemps. Susan disait, paraît-il, que la libération des femmes dans les pays musulmans, si elle devait se produire un jour, ce serait ce qu'a été l'abolition de l'esclavage pour les Sudistes américains. Ils (je veux dire bien sûr : les dirigeants islamistes) feront tout pour l'empêcher.

- Et pourtant, dit Shirley, tu nous as dit toi-même que Susan comptait sur les femmes pour en finir un jour avec l'obscurantisme.

- C'est vrai... soupira Ellen, qui saisit la bouteille de champagne et remplit les verres, en lançant :

- En attendant, puisque nous avons la chance de ne pas vivre dans un pays islamique, buvons !

- Buvons et jouissons, enchaîna Pat qui attira Al vers elle, l'embrassa avidement sur la bouche et plongea ostensiblement la main dans son pantalon.

Shirley détourna les yeux, mais Ellen regardait la scène avec un sourire complice, s'attendant manifestement à ce que tout cela se termine par une fellation sous les yeux de tous :

- Tu pourrais tout de même bien partager Al avec nous, dit-elle sur le ton de la plaisanterie, on est en manque, nous... On en est réduites à la masturbation, tu te rends compte ?

Shirley n'ignorait pas qu'Ellen et Pat étaient très liées. La façon dont Pat se comportait en ce moment-même le lui confirmait : ses deux amies, pensa-t-elle, voulaient tout simplement lui montrer la liberté de leurs relations. Peut-être d'ailleurs voulaient-elles impliquer à son tour la petite bourgeoise coincée qu'elle était sans doute à leurs yeux dans leurs divertissements libertins. Shirley soupçonnait même Ellen et Pat, d'après certains indices à vrai dire assez ténus, de s'adonner entre elles à des jeux saphiques. Quand elle entendit ce que venait de dire Ellen, elle se demanda s'il ne leur arrivait pas effectivement aussi de « partager » Al. Mais elle changea d'avis quand elle vit le jeune homme tourner vers Ellen un regard ahuri qui la fit rire :

- Qu'est-ce que tu veux dire ?, lui demanda-t-il. Une partouze ?

- Tiens, une partouze ! répondit Ellen. Je n'y avais pas pensé, mais pourquoi pas ? Ce serait original.

- Et qu'est-ce que tu fais de ton Francis ? lui demanda Shirley.

- Oh, tu sais bien que Francis, je ne le vois que de loin en loin. Et puis d'ailleurs, lui-même, je le soupçonne de ne pas attendre, pour baiser, les quelques visites que je lui rends. Je ne le lui reproche d'ailleurs pas : s'il a des occasions, il aurait bien tort de ne pas en profiter.

- Pourquoi alors reprochais-tu à Ted sa liaison avec Linda ?

- C'est d'abord parce que vous étiez mariés, à la différence de Francis et moi. Mais aussi et surtout parce que je savais que, toi, tu ne prendrais pas ça à la légère.

- Tiens ! Shirley serait sérieuse ? dit Al en la regardant par dessus la tête de Pat qui continuait à lui tripoter le sexe.

- Très sérieuse, répondit Ellen... Et, après tout, c'est peut-être elle qui a raison. Sérieuses, c'est nous qui ne le sommes pas. Regarde Pat !

- Sur des sujets comme ça, dit Patricia, en quittant Al et en se levant pour se verser une dernière coupe de champagne, « avoir raison » n'a aucun sens. Shirley peut ne pas avoir envie de baiser sans « avoir raison » pour cela. Quant à nous, nous n'avons pas forcément « raison » d'en avoir envie, c'est vrai. Mais pas tort non plus. On en a envie ou pas, sans que cela ait une signification dans un sens ou dans l'autre. L'essentiel, pour en revenir à notre conversation de tout à l'heure, c'est que, si on en a envie, il n'y ait pas une police religieuse qui vienne nous empêcher de le faire.

- Je ne suis pas toujours d'accord avec toi sur tout, conclut Shirley, mais sur ce point, je le suis sans réserve.

Chapitre 11

La situation de la *Binax* avait fini par se rétablir. De l'avis général, Ralph Dampierre était un excellent P.D.G. Il avait en tout cas remarquablement géré la crise qu'avait traversée la société. A la bourse de New-York, le titre de l'entreprise avait presque retrouvé son cours antérieur. La conférence de presse donnée par Shirley avait eu un retentissement durable et l'article publié par Patricia avait été favorablement reçu par la communauté scientifique internationale. Mais surtout le temps avait passé. On était en 2060. Près de deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de Ted et, l'événement s'éloignant, les inquiétudes nées de son décès, que ce fût au sujet du clonage reproductif ou de l'ectogénèse, avaient fini par s'atténuer d'autant qu'aucun nouveau drame ne s'était produit nulle part dans le monde, ou du moins n'avait été connu et médiatisé. Les commandes d'organes, puis de clonages, avaient donc peu à peu repris. Quant à celles de l'utérus artificiel (la *Binax* détenait toujours le monopole de sa production), elles n'avaient jamais vraiment cessé. Il n'y avait d'ailleurs pas eu de raisons valables pour qu'elles fussent affectées par le décès de Ted qui n'était pas né grâce à l'appareil mis au point par Shirley à Nukualofa.

Depuis près de trois ans que Patricia Brown remplissait de fait, dans les laboratoires de Nuku, les fonctions qui étaient auparavant celles de Shirley, (même si, depuis le retour à Nuku de la veuve de Ted, c'était sous son contrôle), elle avait acquis une autorité et une compétence scientifiques qui la désignaient tout naturellement pour devenir un jour la directrice technique de l'unité tongienne, la plus importante de la firme. Son article, que Shirley l'avait poussée à publier l'année précédente, en avait fait, aux yeux des spécialistes, une nouvelle vedette de la recherche dans le vaste domaine des biotechnologies. Pat s'était demandé, au début, quelles étaient les motivations de sa « collègue » (elle pensait parfois, mais rarement : de sa « patronne ») pour la laisser ainsi prendre peu à peu sa place dans l'entreprise dont son mari avait été le P.D.G. et dont elle avait hérité d'un paquet d'actions qui représentait une confortable fortune . Pat ne tarda pas à découvrir les raisons de ce comportement.

Shirley était maintenant de plus en plus tentée de « changer de vie », comme elle disait, et ses motivations étaient multiples. Tout d'abord, elle commençait, à son tour, à trouver l'air des Tonga un peu confiné. Nukualofa s'était certes considérablement développée depuis un demi-siècle et elle regroupait maintenant la moitié de la population de l'archipel tongien. Le tourisme, en particulier, y était florissant, et des palaces avec cabarets, casinos et boutiques de luxe avaient vu le jour à Nuku. Elle n'en restait pas moins une « mini-capitale », où il ne se passait jamais rien d'important, une ville éloignée de tous les lieux du monde où se faisait l'actualité ainsi que l'Histoire. Shirley avait peu de goût pour le vedettariat, même si elle avait trouvé « valorisante » la notoriété que lui avaient sur le moment procurée les naissances d' Adam et de John, ainsi que la conférence de presse qu'elle avait donnée à Los Angeles après le décès de Ted. Elle n'avait surtout aucun goût pour les mondanités, mais enfin, même pour elle, une vie où ne se produit jamais aucun événement, dans un pays paradisiaque certes, mais hors du temps, sinon du monde, finit par devenir une vie monotone. D'autant qu'elle vivait dans un « ghetto de luxe », le domaine ultra-sécurisé des villas où étaient hébergés les cadres de la *Binax* : elle pouvait légitimement s'y sentir coupée du monde réel. Plus encore qu'Ellen, qui vivait dans un quartier résidentiel mais « en ville » et qui de plus était chez elle aux Tonga, elle se sentait hors de « la vraie vie ». Le jour où elle s'était disputée

avec Ted à propos de Linda, elle lui avait dit qu'il n'y avait que deux façons de supporter un « exil » comme Nuku : la passion qu'on éprouve pour le travail qu'on y fait ou l'agrément que procurent les distractions que l'on y trouve. Au moment où elle lui disait cela (il y avait un peu moins de trois ans), elle était parfaitement sincère. Aujourd'hui, le contexte avait changé.

Trois ans plus tôt, elle avait mis en veilleuse ses travaux sur l'« utérus artificiel de la seconde génération » pour se consacrer entièrement aux recherches sur l'azoospermie, puis sur la maladie de Ted, sujets qui la concernaient directement et qui, de plus, conditionnaient l'avenir de la société que dirigeait son mari. Aujourd'hui, on n'avait toujours pas expliqué les rares cas d'azoospermie qui pouvaient se produire ici ou là, y compris chez des gens nés de façon « naturelle », pas plus que la leucémie d'un type nouveau qui avait emporté Ted, mais du moins n'imputait-on plus ce qui lui était arrivé à son clonage. La démonstration de Patricia Brown avait achevé, sur ce point, de convaincre les derniers sceptiques. La *Binax* en était donc revenue à ce pour quoi elle existait, la production (à la demande) d'organes à partir des cellules souches et celle (en série) de l'utérus artificiel, domaine réservé de l'unité tongienne. C'est donc sur l'utérus de la seconde génération que travaillait maintenant Patricia sous la houlette de Shirley qui, dès le début, lui avait énuméré les principaux points sur lesquels l'appareil qui avait permis la naissance du petit Adam Clark, puis de nombreux êtres humains à travers le monde, pouvait, (voire devait) être amélioré, donc modifié. Mais ce travail passionnait de moins en moins Shirley. La réussite de la première ectogénèse avait été un exploit. Y parvenir, après tant d'échecs, était un immense défi, tant étaient nombreuses les difficultés à vaincre. A l'époque, Ted n'était pas encore le P.D.G. de la *Binax*. C'était encore un des chercheurs de l'entreprise qui passait ses journées au laboratoire avec Shirley et partageait avec elle espoirs et déceptions. Comparativement à ces années exaltantes, celles qui commençaient étaient dépourvues d'intérêt. La seconde version de l'utérus ne serait pas plus un événement planétaire que ne peut l'être la dernière version d'un logiciel par une firme spécialisée dans l'informatique.

Patricia, elle, se disait Shirley, n'a pas que son travail pour la retenir à Nuku. Pat lui avait dit un jour qu'elle avait son Al « dans la peau » et Al était des Tonga. Grâce à lui, Patricia se sentait un peu chez elle. De plus, et malgré la différence d'âge (qui d'ailleurs ne se voyait guère, compte tenu du traitement anti-vieillessement qu'Ellen suivait depuis longtemps), Pat partageait avec la belle-mère de Shirley un goût du sexe qui les avait rapprochées ; peut-être même s'adonnaient-elles entre elles (et sans doute avec Al) à des « orgies » qui n'inspiraient à la sage jeune femme du Maine que Shirley n'avait au fond jamais cessé d'être, qu'une sorte de répulsion. Le trio qu'elle avait un moment formé avec Ellen et Pat, s'était peu à peu défait. De telle façon que, moins passionnée par son travail et sans divertissement extérieur, l'ennui la guettait. Il y avait bien ses enfants, mais ses enfants, c'était toujours Linda qui s'en occupait. Et ses relations avec l'ancienne maîtresse de son mari étaient fraîches, alors que les enfants aimaient beaucoup leur « nounou ».

Au fond, Shirley se sentait très seule. Et il lui arrivait d'éprouver une sorte d'angoisse devant ce qu'elle appelait la « routine » de la vie quotidienne; les mêmes gestes à refaire tous les jours : se laver les dents matin et soir, s'habiller et se faire coiffer tous les jours, se mettre à table tous les midis avec Adam et John et recommencer le soir... Parfois elle faisait part de son « ennui » à Ellen pour qui le diagnostic ne faisait pas le moindre doute : Shirley était tout simplement « dépressive ». Rien de plus « normal », se disait-elle (et disait-elle à ses amies), quand arrive la trentaine. Ellen n'ajoutait pas : « Surtout pour une jeune veuve », mais elle le pensait si fort qu'elle n'avait même pas besoin de le dire pour qu'on le comprenne. Ce qui, par contre, n'était pas « normal », c'est que sa belle-fille n'ait pas le *Body Self Managing* commandant des capsules sous-cutanées, qui lui aurait permis de se faire diffuser dans l'organisme un euphorisant. Léger, peut-être, mais suffisant pour chasser ses « idées noires ». Patricia elle-même, qui n'était pourtant pas une inconditionnelle des techniques modernes, en était équipée.

- Comme pratiquement tout le monde aujourd'hui, lui disait Ellen, du moins tous ceux qui en ont la possibilité. Je ne te comprends pas, ma petite Shirley. Nous sommes au XXI^e siècle, tout de même ! Refuser le progrès, c'est une absurdité, voyons !

- Peu de gens, à notre époque, auront plus que moi contribué au progrès, me semble-t-il, répliquait Shirley. Mais ce que je refuse, c'est de ne plus être qu'une marionnette, avec un « mental » sur commande : un petit euphorisant par ci, un petit aphrodisiaque par là, et une drogue pour dormir, et une autre pour rester éveillée... Nous ne sommes plus que des robots chimiquement commandés.

Shirley disait « nous », mais naturellement pensait « vous », voire « toi ». C'est d'ailleurs bien ainsi que le comprit Ellen qui répliqua aussitôt :

- Mais bien sûr que non, puisque c'est toi qui donnes les ordres au B.S.M. Il ne te diffusera pas d'euphorisant si tu ne le lui demandes pas. Si tu tiens à rester dépressive, tu le resteras.

- Je tiens surtout à ne pas devenir « artificielle », à ne pas éprouver des sensations et surtout des sentiments télécommandés, même si c'est moi qui les télécommande. Ni la tristesse ni l'ennui ne sont des maladies qu'il faudrait soigner, ou des anomalies qu'il faudrait corriger. Notre époque me donne souvent l'impression d'avoir oublié que nous sommes dans la nature et que nous en faisons partie.

- J'ai du mal à comprendre comment on peut travailler à la *Binax* quand on est dans l'état d'esprit qui semble être le tien. Car enfin, ici, c'est bien une humanité artificielle qu'on prépare, non ?

« Tu ne crois sans doute pas si bien dire » pensa Shirley qui, effectivement, commençait très sérieusement à songer à une démission. « Changer de vie » était devenu sa préoccupation première. Changer d'horizon, de cadre, de métier, d'emploi du temps... Voir d'autres gens, aussi, d'autres lieux. Si c'était « être dépressive », comme disait Ellen, que d'éprouver de tels désirs, alors, pensait-elle, cela signifie que les gens de notre époque (du moins les riches des pays riches) sont déjà aussi conditionnés et standardisés que les personnages du *Meilleur des mondes*.

C'est depuis le décès de son mari que Shirley éprouvait cette impression de solitude qu'Ellen considérait comme une forme de dépression. Elle avait aimé Ted. Elle avait été heureuse et flattée quand le « fils » du P.D.G. de la firme s'était épris d'elle. C'était alors un garçon de son âge, ingénieur et chercheur comme elle, en somme un camarade de travail. Il lui avait plu : il était joli garçon, gai, sympathique... Le projet auquel ils s'étaient attelés et auquel ils travaillaient d'arrachepied l'un comme l'autre, la mise au point du premier utérus artificiel, ce projet révolutionnaire les passionnait et les avait rapprochés. Les débuts de leur mariage lui avaient procuré un vrai bonheur. Et sans l'« avoir dans la peau », comme Patricia le disait de son Al, elle prenait du plaisir quand Ted lui faisait l'amour. C'est même pour cela qu'elle avait été bouleversée par sa « trahison ».

Rétrospectivement, cette trahison, elle commençait à la lui pardonner : il n'avait pas été capable de résister à la séduction d'une fille des Iles. Après tout, cela était arrivé à bien d'autres hommes, à commencer par Stanley. C'est plus que jamais Linda qu'elle accusait et rendait responsable de tout ce qui était arrivé. Conditionnée qu'elle était, sans s'en douter, par des siècles de culture « machiste », elle en venait à considérer que l'infidélité venant d'un homme était, sinon « normale », du moins plus excusable, que venant d'une femme. De Ted, le temps passant, elle ne conservait que les souvenirs des meilleurs moments qu'ils avaient vécus ensemble : leur voyage en France, par exemple, auquel elle repensait parfois avec nostalgie. Il arrivait que la place vide de Ted, midi et soir, quand elle se mettait à table avec les enfants, lui mît les larmes aux yeux.

Nukualofa, c'était la *Binax*, et la *Binax* c'était Ted. Maintenant que Ted n'était plus là, quelle raison avait-elle de rester sur ce caillou perdu au milieu du Pacifique ? Quelle raison aurait eue Pat de passer sa vie aux Tonga si les Tonga n'avaient pas été le pays de son compagnon ? Shirley s'était passionnée pour son travail : son travail la passionnait moins. Elle se trouvait même des raisons, ou, en tout cas, des prétextes, pour se culpabiliser. L'utérus artificiel se vendait bien partout dans le monde (à l'exception, bien sûr, du monde islamique où il était interdit et même montré du doigt comme un exemple monstrueux de l'impiété des « Infidèles »), mais il se vendait essentiellement dans les pays riches et, dans ces pays, c'étaient

les plus privilégiés socialement qui recouraient à l'ectogénèse dont le coût restait prohibitif pour le plus grand nombre.

- Nous travaillons pour les nantis, disait Shirley à Pat, et, qui plus est, pour les nantis des pays nantis.

- Tu as raison, lui répondait son amie. Mais ça a toujours été comme ça, tu ne crois pas ? Au début, l'automobile ou l'ordinateur ont été aussi des trucs de privilégiés. Maintenant, tout le monde en a. L'utérus artificiel finira bien par se démocratiser, à son tour.

- Je ne vois pas bien comment son prix pourra baisser aussi longtemps que la *Binax* détiendra le monopole de sa fabrication. Et nous ne pouvons tout de même pas souhaiter qu'elle le perde, ce monopole ! De toute façon, une naissance artificielle sera sans doute toujours inabordable pour le plus grand nombre aussi longtemps qu'il n'y aura pas partout des systèmes de protection sociale. Et, comme tu sais, on n'en prend pas le chemin : là où il y en avait, par exemple en Europe, ils sont démantelés les uns après les autres.

- C'est vrai, c'est vrai...

« Changer de vie » : les semaines et les mois passant, cela devint pour Shirley une sorte d'obsession. Mais par quelle « vie » remplacer sa vie actuelle ? La fortune que lui avait léguée son mari la dispensait de l'obligation de chercher un nouvel « emploi » pour « gagner sa vie ». Mais elle n'imaginait évidemment pas de rester oisive. Elle tenait à « se rendre utile » et, tout naturellement, c'est à son O.N.G. humanitaire qu'elle pensa. Elle se souvenait de la visite qu'elle avait rendue, en Afrique, à l'une des antennes de cette O.N.G. qui soignait les victimes du virus *Rungwa*. Il aurait évidemment été absurde, compte tenu de sa compétence et de ses qualifications, qu'elle parte là-bas pour jouer les infirmières ou les aide-soignantes. Par contre, sa compétence et ses qualifications pouvaient peut-être servir la cause pour laquelle travaillait cette organisation.

*

Shirley connaissait superficiellement les problèmes scientifiques que posait le virus *Rungwa*, dernier en date des fléaux qui, depuis la nuit des temps, ravageaient la malheureuse Afrique. Une génération plus tôt un vaccin contre le sida avait enfin été commercialisé et avait définitivement éradiqué, dans les pays riches, cette épidémie qui, depuis la découverte des trithérapies, avait déjà, toujours dans ces mêmes pays riches, perdu une grande part de sa capacité de nuisance. Dans les pays pauvres, et en Afrique en particulier, l'épidémie avait continué à faire des ravages un certain temps mais les laboratoires n'avaient pas pu empêcher indéfiniment que des génériques bon marché ne soient fabriqués et commercialisés dans ces pays et que le sida finalement n'y disparaisse comme il avait disparu ailleurs. Mais d'autres fléaux étaient apparus, comme si, décidément, l'Afrique était victime d'une malédiction. Il y avait eu le virus *Ebola*, qui avait fini par être vaincu lui aussi, assez récemment d'ailleurs, et maintenant le *Rungwa*, plus terrible que l'*Ebola* si l'on considérait le nombre de ses victimes.

Dans l'organisation dont elle faisait partie, Shirley n'était qu'une donatrice, plus généreuse que la plupart des autres, bien sûr, compte tenu de ses ressources financières, mais rien de plus qu'une donatrice. Elle faisait partie des administrateurs, mais elle n'avait pratiquement jamais assisté à leurs réunions. Quand, à la fin de son voyage de noces en Afrique, il y avait de cela maintenant neuf ans, elle avait rendu visite en Tanzanie aux humanitaires de cette O.N.G., elle avait rencontré un jeune médecin tanzanien, nommé Rachid Kionga, qui travaillait dans ce dispensaire. Elle était restée en correspondance avec lui. Il ne décolerait pas contre les instituts de recherche des

pays riches, et surtout contre les sponsors de ces instituts qui ne les finançaient que s'ils pouvaient en escompter de juteux retours sur investissements. Mais Kionga s'en prenait aussi aux dirigeants africains qui, eux, auraient pu favoriser la recherche, européenne ou américaine, mais qui étaient moins soucieux du bien-être de leurs peuples que de leurs comptes bancaires ouverts dans tous les paradis fiscaux du monde. La formule qu'il répétait déjà, il y a huit ans, c'était : « Pour lutter contre le *Rungwa*, il faut d'abord lutter contre la corruption », des propos qui lui valaient d'ailleurs d'être discrètement surveillé par le pouvoir tanzanien.

Depuis, ce pays avait connu un destin mouvementé : sans être majoritaire, la communauté musulmane était devenue depuis un quart de siècle, sauf en brousse, la plus importante de Tanzanie (l'Islam était même dominant à Dar-Es-Salam et surtout à Zanzibar, les deux villes principales du pays), ce qui lui avait valu d'être annexé sans coup férir à l'Empire califal quand les Islamistes avaient « gagné » la troisième guerre mondiale en 2053. Naturellement, une des premières mesures qu'avait prise le gouverneur nommé par La Mecque, avait été l'expulsion des étrangers, à commencer par les humanitaires. Rachid, bien que Tanzanien et (théoriquement du moins) musulman, avait subi le même sort : le fait de travailler avec des « Infidèles » le condamnait, d'autant qu'il ne fréquentait pas la mosquée. Encore pouvait-il se considérer comme heureux de n'avoir été qu'expulsé et non incarcéré ou même exécuté comme d'autres. Shirley avait à l'époque suivi de près tous ces événements car, par Rachid, elle recevait de temps en temps des informations. Le dispensaire s'était replié en Ouganda, dans une petite localité proche de la frontière tanzanienne. Bientôt, les humanitaires avaient vu affluer des réfugiés car, peu à peu, les non musulmans avaient été chassés du pays comme de tous les autres territoires annexés par l'empire sunnite. Le G 10 avait aménagé de vastes camps pour ces réfugiés près des frontières de tous les pays limitrophes : Kenya, Ouganda, Zambie, Mozambique... Il apparut vite qu'en fait c'étaient surtout les porteurs du virus qui, parmi les non musulmans, avaient été prioritairement chassés.

Après la « victoire du Monde libre », en 2057, le représentant du pouvoir mecquois s'était rapidement éclipsé, la *sharia* islamique avait été abolie, les réfugiés étaient rentrés chez eux, des élections avaient été organisées et le régime « démocratique » restauré, même si, comme partout en Afrique, la démocratie était plus théorique qu'effective. Naturellement, l'O.N.G. de Shirley et Rachid était, elle aussi, revenue à Dodoma, la capitale officielle du pays, et avait repris ses activités. Mais, à la lecture des mails envoyés par Rachid, Shirley sut que des groupes fanatiques, le plus souvent venus des métropoles côtières, faisaient régner la terreur dans tout le pays : ils dissuadaient les porteurs du virus d'aller se faire soigner et certains de ces malades avaient même été froidement assassinés.

Une sorte de compétition dans le fanatisme et la terreur semblait s'être installée entre sunnites et chiites d'un bout à l'autre du monde islamique. La *sharia*, qui régnait déjà auparavant, avait été renforcée après les manifestations de femmes de l'année précédente et c'était maintenant à laquelle des deux obédiences de l'Islam reviendrait la palme de l'orthodoxie et de la rigueur dans la pratique de la religion. Une guerre avait été évitée de justesse à la suite de la mobilisation populaire qui s'était spontanément produite dans l'Empire sunnite, mais la haine que se vouaient La Mecque et Nadjaf restait inexpiable. De déclarations en communiqués, les dirigeants sunnites ne cessaient d'attribuer à leurs « faux frères » la responsabilité (à laquelle plus personne ne croyait) de l'attentat qui, deux ans plus tôt, avait ensanglanté le premier lieu saint de l'Islam et coûté la vie au Calife Ibn Nafi, ce que les Chiites persistaient à nier d'autant plus vigoureusement que cette accusation « absurde » n'était, disaient-ils, que le prétexte qu'avaient trouvé leurs adversaires pour commettre un attentat sacrilège en bombardant la procession de l'*Achoura* à Nadjaf.

Les uns et les autres continuaient à se lancer des injures à propos de la façon dont s'était terminée la troisième guerre mondiale : « capitulation », disaient les uns, « irresponsabilité », rétorquaient les autres. A défaut de l'engagement frontal que les dirigeants des deux Empires théocratiques avaient probablement souhaité, c'était à coup d'attentats meurtriers dans les grandes villes et d'escarmouches sur les frontières que se manifestait l'hostilité que les uns vouaient aux

autres : c'est ainsi qu'une série d'accrochages, qui tournaient à la guerre larvée, ne cessaient de s'enchaîner depuis des mois au sud de Bagdad, à la frontière de la partie méridionale de l'ancien Irak maintenant rattachée à l'Empire de Nadjaf. Sans doute pour donner le change, ces attentats et ces guérillas se faisaient avec les armes conventionnelles d'autrefois : explosifs, fusils, grenades, mitrailleuses, etc...C'était surtout dans les îlots chiites éparpillés dans l'océan sunnite, essentiellement au Proche et au Moyen-Orient, que la tension était la plus vive et les attentats les plus fréquents.

Récemment, dans l'ex-Liban, un massacre plus grave qu'aucun de ceux dont avaient été jusque là victimes les activistes du *Hezbollah*, avait valu au pouvoir califal de recevoir un ultimatum de Nadjaf, le menaçant d'une intervention armée si un tel crime se reproduisait. Car ce massacre avait été exécuté avec une de ces bombes datant de la troisième guerre mondiale, qui désintégraient la matière organique : la complicité du pouvoir mecquois paraissait donc probable. Au moment où l'Imam Guilani avait lancé son ultimatum, les dirigeants du « Monde libre » avaient d'ailleurs tendu l'oreille car Guilani, ressortant une fois de plus la pomme de discorde que constituait le récent règlement du problème israélo-palestinien, suggérait aux Sunnites que, plutôt que de s'en prendre aux « *courageux frères du Parti de Dieu* », ils seraient mieux inspirés de leur prêter main forte dans la lutte contre l'ennemi commun qu'était l'« *entité sioniste* ». Comme avant la guerre, Israël restait un point de friction entre démocraties et théocraties. Mais, dans le périmètre de celles-ci, d'autres abcès de fixation s'enflammaient périodiquement, par exemple sur le pourtour du Golfe arabo-persique, là où se trouvaient la plupart des îlots chiites..

*

La décision de Shirley de quitter la *Binax* et Nukualofa, était maintenant prise mais elle voulut s'en expliquer avec Ellen et Patricia avant de l'annoncer à Ralph Dampierre. Pour les deux femmes, il ne pouvait s'agir que d'une lubie complètement déraisonnable et qu'il aurait été facile d'éliminer avec une légère dose d'U.H. 38 si Shirley avait été, comme elles, « moderne ».

- Tu vas gâcher ta vie, ma petite Shirley, lui disait Ellen, uniquement parce que tu t'ennuies, toute seule sur cette île, et que tu es un peu cafardeuse.

- Moi, personnellement, je pourrais comprendre Shirley, corrigeait Pat. L'envie de « changer de vie » ne signifie pas forcément qu'on soit dépressif. Et puis, (nous en avons souvent parlé), notre vie de super-privilegiés peut lui donner, à elle qui est généreuse, l'envie de changer. Le problème, Shirley, c'est : par quoi vas-tu remplacer la vie à laquelle tu veux renoncer ? Tu te dis toi-même qu'aller t'enterrer au fin fond de l'Afrique, n'est sûrement pas le meilleur choix que tu puisses faire. Tu ne vas pas partir là-bas pour jouer les infirmières, tout de même ! Il faut que tes compétences scientifiques servent à quelque chose. Or je ne vois pas bien comment tu vas pouvoir en faire profiter ces pays où tu ne trouveras même pas un laboratoire en état de fonctionner.

- Et tes enfants, reprit Ellen, tu y as pensé ? Qu'est-ce que tu vas en faire ?

- Je ne vais évidemment pas les emmener en Afrique, répondit Shirley. Ils resteront ici avec Linda. Ca se passe très bien entre elle et eux, mieux même qu'avec moi, me semble-t-il. Ils l'aiment beaucoup.

Elle n'ajouta pas : « Et puis vous serez là », ne sachant pas trop comment les deux femmes auraient réagi à cette remarque. Mais elle comptait sur elles pour, à tout le moins, la prévenir si le besoin s'en faisait sentir, auquel cas elle aurait vite fait de faire un saut de puce jusqu' à Nuku.

Peu de temps après, Shirley reçut un message du « docteur Kionga », comme elle l'appelait quand elle parlait de lui à ses amies, dans lequel ce médecin lui disait que l'O.N.G. dite 2A. K (*All Against Krungwa*) était de plus en plus souvent la cible de menaces venant des Islamistes et qu'elle était maintenant placée sous protection policière, une protection qui, manifestement, ne lui inspirait qu'une confiance limitée.

- Raison de plus pour toi de bien réfléchir avant d'aller te jeter dans ce guêpier, lui dirent presque d'une même voix Patricia et Ellen quand elle leur annonça cette nouvelle.

« Elles n'ont sûrement pas tort, se disait Shirley. Ce que je fais n'est effectivement pas « raisonnable ». Je m'appête à quitter une situation enviable pour une autre qui est incertaine et de plus risquée... En réalité, je fais un saut dans l'inconnu. Tous les gens sérieux, ou simplement « normaux », me diraient probablement la même chose qu'Ellen et Pat. Mais quoi ! Ce n'est pas raisonnable, c'est vrai, mais j'en ai assez d'être raisonnable. »

Shirley eut une conversation avec Linda qui lui parut vouloir bien continuer à s'occuper d'Adam et de John, même en l'absence de leur « mère ». Les Tonga étaient son pays et elle envisageait d'autant moins de le quitter qu'elle vivait en concubinage avec un ingénieur de la *Binax*, une liaison qui, au grand scandale de Shirley, avait commencé très peu de temps après la mort de Ted. Outre le robot domestique, Linda continuerait à bénéficier de l'aide de la femme qui avait été sans discontinuer au service de Ted et de son épouse depuis leur mariage. Elle espérait que la *Binax* permettrait à ses enfants et à leur *nurse* de rester dans la villa qu'ils occupaient. Sinon elle en louerait une autre en ville. Linda n'aurait donc pas à se plaindre. Cependant Shirley fit promettre à Ellen de surveiller discrètement ce qui se passerait « chez elle » en son absence et de la prévenir si nécessaire. Elle se mit à inviter régulièrement sa « belle-mère » pour que les enfants s'habituent à la voir et à lui parler et donc pour que ses visites leur paraissent toutes naturelles, à eux et à leur « nounou », quand leur mère ne serait plus là.

- Alors, comme ça, ma petite Shirley, lui dit un jour Ellen, c'est décidé : tu nous quittes ?

- C'est décidé, en effet. Cela fait d'ailleurs un moment que tu le sais.

- Je suis persuadée que tu le regretteras.

- C'est bien possible, mais j'aurais sans doute aussi des regrets plus tard si je ne partais pas.

- Eh bien, que veux-tu, nous t'aurons mise en garde, Patricia et moi. Alors, comme diraient les Islamistes : *Inch'Allah* !

Shirley crut bon de prendre contact par téléphone avec Ralph Dampierre : lui adresser une lettre de démission sans l'avoir prévenu, aurait été incorrect. Dampierre ne s'attendait évidemment pas à la nouvelle qu'elle lui annonça et il tomba des nues. Depuis qu'il était à la tête de la *Binax*, il n'avait cessé de colmater des brèches, de réparer des voies d'eau, de restaurer l'image de l'entreprise. Et il y était pratiquement parvenu. Les bilans financiers étaient redevenus positifs et l'action avait retrouvé son cours d'avant la crise. Ralph avait d'ailleurs grandement apprécié l'aide qu'il avait reçue de Shirley, aide qui, au pire moment, au lendemain du décès de Ted, avait été décisive. Ce départ soudain de l'épouse de l'ancien P.D.G., et surtout de la scientifique qui était à l'origine du produit-phare de la firme, était un coup dur qui risquait d'annuler tous les résultats si laborieusement obtenus. En l'écoutant parler et en voyant sur l'écran de son portable la tête qu'il faisait dans son bureau de Los Angeles, Shirley sentit que Dampierre était incapable d'ajouter foi à ce qu'elle lui répéta pendant toute leur conversation : il ne pouvait manifestement croire que le désir de « changer de vie » fût sa vraie et sa seule motivation. Si encore elle avait quitté la *Binax* pour prendre un poste équivalent dans une société d'un niveau comparable, où que ce soit dans le monde, sa démission aurait pu se comprendre. Mais aller rejoindre des humanitaires au fin fond de l'Afrique ! C'était une absurdité pure !...

Cette décision insensée devait avoir un motif secret et grave et c'est ce motif que Dampierre se fit un devoir de comprendre, les jours suivants, en interrogeant un par un tous les cadres qui étaient sous les ordres de Shirley. Mais il perdit espoir de la faire changer d'avis quand Patricia lui dit que pour elle la sincérité de sa « patronne » (ou de sa collègue), qu'elle connaissait bien, ne

faisait aucun doute. Elle assura son P.D.G. que Shirley avait ce projet en tête depuis longtemps, et qu'elle et Ellen avaient souvent essayé, sans succès, de lui « faire entendre raison ». Elle en profita pour signaler à Dampierre que Shirley avait déjà commencé depuis près de deux ans (à vrai dire depuis son retour à Nuku, après la mort de son mari) à lui transmettre les informations et les consignes pour toutes les recherches qu'elle avait entreprises, en particulier sur l'utérus artificiel de la deuxième génération, et elle conclut qu'à son avis, les chances de la faire revenir sur sa décision étaient nulles. Effectivement, quelques jours plus tard, la Secrétaire personnelle de Ralph Dampierre vint apporter au P.D.G. la lettre de démission de Shirley Clark, qu'elle venait de trouver dans sa boîte électronique, authentifiée par tous les codes secrets requis.

Peu après, Shirley donna une réception d'adieu à laquelle elle invita tout le personnel de la *Binax*, ainsi bien sûr qu'Ellen et quelques amis proches. Le petit discours qu'elle prononça surprit beaucoup d'invités car il fut assez éloigné des banalités qui sont en général de règle dans une telle circonstance. Shirley commença par dire toute la satisfaction qu'elle avait trouvée à travailler dans cette entreprise. Elle parla avec émotion des années où, en étroite collaboration avec le jeune ingénieur Edouard Clark, qui devait devenir son mari, elle avait mené les recherches qui aboutirent à la mise au point du produit-phare de la *Binax* : l'utérus artificiel, magnifique instrument de libération des femmes, de celles du moins qui, dans les pays riches, ont la chance de pouvoir en bénéficier. Elle ne manqua pas de rappeler le drame qui l'avait frappée personnellement et qui, pour la *Binax*, avait été le signal d'une crise qui aurait pu lui être fatale mais dont ses dirigeants avaient magistralement su venir à bout.

Puis elle en vint à sa démission sur laquelle elle tenait, dit-elle, à ce qu'il n'y ait pas de malentendus. Elle n'était en conflit avec personne : ceux qui chercheraient à expliquer son départ par des mécontentements, des jalousies, des frustrations ou des rancœurs, feraient fausse route. Il ne fallait pas non plus tenir pour une « lubie » soudaine son désir de changer de vie. Tous ceux qui la connaissaient bien savaient qu'elle y pensait depuis longtemps. Depuis toujours elle était préoccupée par les immenses inégalités qui séparent les êtres humains, en particulier par celles qui sont dues au plus injuste des déterminismes : le lieu de naissance, qui condamne une partie de l'humanité à la maladie et à la misère. Après avoir, à Nukualofa, consacré aux privilégiés des années de recherches et de travail, le moment lui paraissait venu de penser aux défavorisés, en particulier ceux de la malheureuse Afrique qui n'avaient pas encore commencé à profiter des extraordinaires progrès que la science et les techniques modernes avaient générés.

La décision qu'elle avait prise était donc le contraire d'un coup de tête. Elle était lucide : son intérêt aurait bien sûr été de rester. Son nouveau choix de vie comportait des inconnues et peut-être des risques qu'elle n'ignorait pas, et elle comprenait parfaitement, assura-t-elle, les mises en garde que lui adressaient ses amies. Mais elle était de plus en plus persuadée que chacun doit assumer sa vocation profonde et faire ce que son cœur lui commande. Quant à la *Binax*, elle n'avait aucune inquiétude à son sujet et elle était persuadée qu'en transmettant les manettes de la recherche à Patricia Brown, elle avait fait un choix qui garantissait l'essor de la société et promettait un bel avenir à tout le personnel de la *Binax*.

Patricia vint embrasser Shirley et, au nom de tous ses collègues rassemblés, la remercia pour tout le travail qu'elle avait accompli et lui souhaita d'obtenir autant de succès et de trouver autant de satisfactions dans sa nouvelle vie.

Une semaine plus tard, Ellen, Pat et Al., ainsi que Linda et les deux enfants, Adam et John, accompagnèrent Shirley à l'aéroport, en fin d'après-midi. Le sort en était jeté : sa « nouvelle vie » commençait.

Chapitre 12

Quand Shirley vit, sous les ailes de l'avion, la ville de Nukualofa, puis l'île principale de l'archipel des Tonga, disparaître dans l'or du soir, elle réalisa, à son tour, qu'une page de sa vie était définitivement tournée. Elle devait faire escale à Singapour où elle changerait d'avion et prendrait un vol à destination de Johannesburg qui devait faire escale à Dar-es-salam. Là, Rachid Kionga s'était proposé de venir l'attendre pour la conduire par la route à la capitale officielle de la Tanzanie : Dodoma, où se trouvait le siège de la 2A R.

Elle fit un rapide calcul : cela faisait près de neuf ans qu'elle y était passée avec Ted, son mari, à la fin de leur voyage de noces : après les étapes touristiques, elle avait tenu à passer à Dodoma, avant de rentrer à Nuku, pour saluer les humanitaires de l'antenne locale de l'O.N.G. dont elle était une des principales donatrices et aussi une des administratrices.

Elle gardait le souvenir d'un vaste local, au rez-de-chaussée d'un petit immeuble de la périphérie de la ville, au milieu de terrains vagues baptisés « espaces verts » : ce local lui avait fait l'effet d'un mouiroir. Dans les lits alignés sous des ventilateurs qui brassaient un air chaud empestant l'éther, des malheureux, décharnés, les yeux brillants de fièvre, étaient ravagés par le terrible virus qu'on ne savait pas combattre et dont les chercheurs européens, américains et asiatiques se désintéressaient puisque pour le moment, et au prix de mesures de surveillance draconiennes, il ne touchait que le « continent noir »

Ce qui intriguait Rachid, c'est que certains malades « guérissaient » spontanément et sans qu'on sût pourquoi. Ils étaient rares, certes, mais ils existaient... Il en connaissait un ou deux. Shirley avait pensé qu'il aurait sans doute été intéressant et surtout utile, d'approfondir cette question et probablement bien d'autres, avec l'aide de ce médecin qui avait l'air compétent, dévoué, désintéressé, et, de plus, très à l'écoute des problèmes des Africains. L'observation qu'il avait faite (et qui était d'ailleurs connue) avait donné à Shirley l'idée d'une direction de recherche. Elle se souvenait qu'une génération plus tôt, c'était l'étude des cas atypiques de patients infectés par le V.I.H. mais qui ne développaient pas la maladie, qui avait mis les chercheurs sur la piste d'un vaccin contre le sida. Mais Ted, à l'époque, donnait à son épouse l'impression de se demander ce qu'ils faisaient là, et, après tout, il était vrai qu'ils étaient en voyage de noces... Ils n'avaient donc fait que passer.

Dans ce local de Dodoma, les infirmières et les aides soignantes s'activaient du matin au soir autour des malades et faisaient preuve d'un dévouement exemplaire. D'autant plus que les risques de contamination étaient très élevés et que ces femmes devaient, pendant tout le temps où elles étaient en contact avec les malades, prendre des précautions rigoureuses. Toutes devaient porter un masque quand elles entraient dans une salle de soins. La plupart étaient européennes ou américaines : elles se mettaient à la disposition de la 2A.K, ou à celle d'autres O.N.G., pour des durées variables, en acceptant de recevoir, pendant les mois qu'elles passaient là, un salaire généralement beaucoup plus modeste que dans leurs pays d'origine. Kionga lui-même, qui avait fait ses études en Angleterre, quand il avait décidé de revenir en Afrique pour faire bénéficier son pays natal des compétences qu'il avait acquises, avait renoncé à la belle carrière qu'il aurait sans doute pu faire s'il l'avait commencée dans un grand hôpital londonien.

« Et moi, vais-je pouvoir me rendre utile? », se demandait Shirley. Ellen et Pat avaient évidemment raison quand elles lui disaient qu'elle ne pouvait partir en Afrique pour jouer les aides soignantes : ce gâchis aurait été absurde. Ce que toute personne sensée attendait d'une scientifique de son niveau (Shirley le savait bien), c'est qu'elle fasse une découverte qui puisse contribuer à combattre cette épidémie spécifique à l'Afrique. « En somme, se disait Shirley, pendant l'escale de Singapour, tandis que les interminables tapis roulants de l'aéroport l'entraînaient vers la porte de départ de son second vol, toute la question pour moi est de savoir si je vais avoir les moyens de travailler. D'ailleurs si Ellen et Pat critiquaient ma décision, c'est avant tout parce qu'elles étaient persuadées que ces moyens, je ne les aurais pas. »

*

Rachid Kionga, comme convenu, l'attendait bien dans le hall des arrivées à Dar es Salam. Il brandissait un petit carton sur lequel il avait écrit son nom à elle, mais ce n'était pas nécessaire : Shirley le reconnut immédiatement. Il était assez grand, très noir de peau, mais avec des traits réguliers « qui lui donnaient l'air d'un intellectuel », pensa-t-elle, ce qu'après tout, il était. Rachid lui expliqua qu'il y avait une ligne aérienne pour Dodoma, mais (pénurie de carburant oblige) un seul vol était programmé chaque jour et, pour le prochain, il fallait attendre le lendemain. Il avait donc prévu de rejoindre la « capitale » par la route qui, maintenant, précisa-t-il, était correcte. De plus, pensa Shirley, le voyage leur laisserait le temps de faire le point sur la situation de la « 2A.K » et sur ce que l'O.N.G. attendait d'elle.

En sortant de l'aéroport climatisé, elle retrouva l'étouffante chaleur de l'Afrique et elle sourit quand elle s'assit dans la voiture : un véhicule du temps jadis, avec volant, changement de vitesses, pédales de débrayage et de frein...

- Vous en êtes toujours aux voitures à commandes manuelles, ici..., dit-elle avec un sourire quand Rachid se fut installé au volant.

- Les voitures de fonction des officiels sont les seules, dans ce pays, à être équipées de la conduite automatique, répondit le médecin. Autrement dit le progrès est réservé à ceux qui en ont le moins besoin, puisqu'ils ont des chauffeurs, eux... C'est pour ça comme pour tout, hélas...

Toutes les voitures qui arrivaient et repartaient de l'aéroport, klaxonnaient à qui mieux mieux : une cacophonie qui rappelait un passé révolu, du moins dans les pays riches, et qu'on n'entendait plus qu'en Afrique, pensa Shirley.

- Et du côté de la sécurité, ça ne s'améliore pas ? demanda-t-elle.

- Bien au contraire. Dans les pays qui dépendent des deux capitales islamistes, la dictature religieuse est plus implacable encore qu'avant la guerre (je pense à l'ancien Soudan, par exemple, qui n'est pas loin d'ici) et dans ceux, comme le nôtre, qui avaient été annexés et qui sont revenus dans ce qu'on appelle « le monde libre », (une expression qui ne veut d'ailleurs pas dire grand chose pour nous), les anciens activistes ne se sont jamais tant activés.

- Et le pouvoir laisse faire ?

- On ne peut pas dire ça : il n'aurait d'ailleurs pas intérêt à laisser faire. Le discours officiel est même très hostile aux Islamistes. Mais la police est dépassée. Et surtout on a des preuves tous les jours qu'elle est plus ou moins infiltrée. Et plutôt plus que moins. C'est d'ailleurs inévitable : dans un pays qui, officiellement, se réclame de la démocratie, comment exclure une partie de la population, en l'occurrence les Musulmans, quand on recrute ? Or entre les musulmans soi-disant « modérés » et les islamistes, il y a des passerelles. Et même de larges ponts.

- Vous avez de mauvaises nouvelles du Soudan ?

- Bof ! Ce n'est pas pire que dans les autres pays : la charia dans toute sa rigueur, comme partout. Les Tanzaniens en ont fait l'expérience, eux aussi, pendant l'annexion. Et surtout les Tanzaniennes.
- Pourtant, si je comprends bien, certains d'entre eux en redemandent ?
- C'est vrai, mais, en toute honnêteté, l'obscurantisme et le fanatisme ne sont pas des maux spécifiques à notre pays.
- Je vous l'accorde.

La voiture roulait maintenant dans la brousse. Un paysage à mi-chemin entre une maigre savane et le désert. Shirley, en comparant ce qu'elle voyait avec ses souvenirs, constata que pas grand chose n'avait changé. Les villages qu'on apercevait depuis la voiture étaient toujours misérables. De plus, ils n'étaient même pas « pittoresques » : les « maisons » ressemblaient à des baraques, alignées face à la route... Des gosses nus couraient autour des femmes qui revenaient de la corvée d'eau ou de bois, chargées comme des mulets. La plupart d'entre elles portaient en plus, attachés sur leur dos, des nourrissons endormis.

Shirley mit la conversation sur la 2A.K et ses activités. Là non plus, lui dit Rachid, rien n'avait changé : les humanitaires ne pouvaient qu'essayer de rendre moins douloureuse la fin de vie des malades qu'ils recevaient

- Pour les personnes infectées dont vous m'aviez parlé, qui ont « guéri » sans qu'on sache pourquoi, il n'y a rien de nouveau ?
- Absolument rien. Ces personnes se portent toujours comme vous et moi
- C'est très intéressant. J'y ai souvent pensé et je suis toujours persuadée qu'il y aurait là une piste à explorer. Et je ne suis pas sûre qu'elle l'ait été, ou du moins qu'elle l'ait été jusqu'au bout.
- Vous savez que la recherche médicale, dans les pays riches, est en grande partie financée par les firmes pharmaceutiques, des firmes qui en attendent, bien sûr, des profits. On dit que si, au début du siècle et à la fin du précédent, il a fallu attendre si longtemps pour qu'un vaccin thérapeutique contre le sida soit enfin trouvé et commercialisé, c'est parce que ces firmes ne voulaient pas mettre fin trop vite au fructueux commerce des trithérapies qui, pour tous les malades qui pouvaient en bénéficier, avaient à peu près le même effet qu'un vaccin, mais qui, pour les lobbys pharmaceutiques, étaient beaucoup plus rentables puisqu'elles devaient être renouvelées indéfiniment. Trouver un remède contre le virus *Rungwa*, qui concernerait essentiellement les pays les plus pauvres d'Afrique, n'intéresse pas beaucoup les entreprises qui financent la recherche puisqu'il faudrait que ce remède soit bon marché, donc peu rentable.
- Je sais tout cela, dit Shirley, mais, à ma connaissance, tous les Instituts de recherche, en particulier en Europe, ne sont pas financés par les firmes pharmaceutiques...Quoi qu'il en soit, pensez-vous qu'il soit possible de faire de la recherche dans ce pays ?
- Qu'entendez-vous par « possible » ? Vous pensez aux infrastructures, aux moyens financiers, aux complications administratives ?
- Surtout aux infrastructures...
- Je ne suis pas très bien renseigné là-dessus : à Dodoma, c'est sûrement impossible. Mais il doit y avoir des possibilités ailleurs. Il faudrait peut-être remuer ciel et terre, mais si ça pouvait donner des résultats, il n'y aurait pas à hésiter.

Contrairement à ce que pensaient Ellen et Pat (à qui elle n'en avait jamais soufflé mot), Shirley avait commencé, à Nuku, à se renseigner sur le problème du virus *Rungwa* qui attaquait essentiellement le foie et l'intestin des patients qui le contractaient. Elle s'était en particulier intéressée aux recherches portant sur la piste que lui avait signalée Rachid, recherches qui, à sa connaissance, avaient été menées en France et qui semblaient avoir été abandonnées. Y avait-il eu un blocage des recherches dû aux pressions des lobbys pharmaceutiques, comme le pensait le Tanzanien ? Shirley n'avait pas d'information sur ce point mais l'hypothèse lui parut peu vraisemblable puisqu'il n'y avait pas, pour le virus *Krungwa*, l'équivalent de ce qu'avaient été les anti-rétroviraux pour le V.I.H.. Quant à elle, elle n'avait jamais voulu faire des recherches là-dessus dans les laboratoires de la *Binax*, ne tenant pas à s'exposer aux reproches (et même aux

poursuites) que Ted, sept ans plus tôt, avait faits à Francis Cheng (à juste raison, pensait-elle), quand , après le départ de celui-ci, on avait appris que l'entreprise avait financé, sans le savoir, des travaux qui n'avaient rien à voir avec ses activités. Du reste, sans cas précis à étudier, ces recherches n'étaient guère possibles. Mais elle était persuadée qu'il y avait là une piste qui pouvait mener jusqu'à un vaccin peut-être préventif, et peut-être commercialisable à un prix qui ne soit pas prohibitif pour des hôpitaux africains.

*

La voiture traversait une vaste savane. La route, comme le lui avait dit Rachid, était à peu près convenablement goudronnée et permettait de rouler à bonne vitesse. Sur les bas-côtés, par moments, il y avait des sortes de fourrés, et parfois des bouquets d'arbres. Soudain, la voiture fit une embardée, tandis qu'on entendait des claquements secs. Shirley était si loin de penser à une embuscade qu'il ne lui vint même pas à l'esprit que c'étaient des balles... Deux d'entre elles perçèrent la carrosserie de la voiture, au-dessus de sa tête. Le moteur continuait à tourner et la voiture à rouler (Rachid avait même fortement accéléré) mais le véhicule avait zigzagué et un bruit de ferraille se faisait maintenant entendre à chaque tour de roue :

- Ils ont crevé au moins un des pneus, dit Rachid. On va rouler le plus loin possible car si on s'arrête ici, ils vont pouvoir venir nous égorger.

Shirley fut surprise de ne pas paniquer davantage et elle s'étonnait de son calme. Elle commençait seulement à réaliser qu'ils venaient de tomber dans un piège, d'être victimes d'un attentat...

- Vous pensez que c'est ça qu'ils voulaient, nous immobiliser, puis venir nous égorger ?, demanda-t-elle

- Je n'en sais rien... A moins que ce ne soit qu'un avertissement... Tout est possible. En tout cas, ils étaient au courant de votre arrivée. Et ils savaient que je devais aller vous réceptionner à Dar es Salam et vous amener par la route à Dodoma. Ils sont bien renseignés

- Cela n'a rien de surprenant, vous savez. Plus rien n'est secret à notre époque.

- En Afrique, si. Il a fallu qu'ils soient prévenus par leurs chefs. Ou par des sous-chefs eux-mêmes prévenus par les chefs, en haut-lieu. Ce sont leurs chefs qui ont les moyens de faire surveiller les portables et les ordinateurs. C'est bien ça qui m'inquiète : votre arrivée a l'air de les perturber. Vous êtes probablement une de leurs cibles prioritaires. Il va falloir que vous soyez sur vos gardes en permanence. Et protégée.

- Ca ne servira à rien. S'ils veulent vraiment ma peau, ils l'auront Vous avez déjà vous-même été visé dans des embuscades de ce genre ?

- Jamais. J'ai plusieurs fois reçu des lettres de menaces, mais ils n'étaient jamais jusqu'ici passés à l'acte. D'ailleurs je vous le répète : c'est sûrement vous qu'ils visaient aujourd'hui, pas moi. Peut-être bien d'ailleurs ont-ils seulement voulu vous avertir qu'ils vous avaient à l'œil. Car généralement ils ne sont pas si maladroits que l'ont été ceux-ci et ils ratent rarement leurs cibles quand ils tiennent vraiment à les atteindre.

Ils avaient roulé une dizaine de kilomètres avec le pneu crevé et quand ils s'arrêtèrent pour changer la roue, ils ne restait plus que des bribes de caoutchouc à demi brûlé autour de la jante. Rachid avait pris soin de stopper dans un endroit bien découvert, avec des bas-côtés parfaitement dégagés. Et il avait attendu plusieurs minutes avant de descendre de la voiture et d'entreprendre de mettre en place la roue de secours. Shirley, qui était aussi descendue, faisait quelques pas sur la route, les yeux fixés sur les bas-côtés. Elle commençait peu à peu à réaliser qu'elle était « une cible prioritaire », comme l'avait dit Rachid, et que sa vie en Afrique allait être un cauchemar. Paradoxalement, elle en éprouvait une certaine satisfaction : « Ils ne chercheraient pas à m'éliminer, se disait-elle, s'ils n'étaient persuadés que je puis me rendre utile. »

Quand ils arrivèrent à Dodoma, où régnait une chaleur étouffante, elle constata que la ville s'était beaucoup étendue en superficie, mais qu'elle restait très « africaine » d'aspect. Le local de la 2A.K, au rez-de-chaussée d'un immeuble de 3 étages, n'avait pas changé mais des policiers en armes montaient maintenant la garde devant l'entrée. Shirley, qui avait accompagné Rachid Kionga dans son bureau, le vit et l'entendit téléphoner dans le dialecte africain du pays : peut-être, se dit-elle, prévient-il les autorités locales de ce qui s'est passé sur la route ? Rachid lui fit signe de s'asseoir, ce qu'elle fit sans se faire prier.

- Dans l'immédiat, lui dit-il après la fin de la communication, j'ai demandé qu'un policier armé mais en civil, soit posté en permanence dans le hall de l'hôtel où nous avons fait une réservation pour vous.

- Pourquoi en civil ?

- Il vaut mieux ne pas attirer l'attention sur votre personne et ne pas faire savoir à tous que vous êtes une cible potentielle. Quand vous voudrez sortir, vous me préviendrez et je vous enverrai une voiture banalisée avec un chauffeur que personne ne pourra reconnaître. Je n'ai rien dit de l'embuscade dans laquelle nous venons de tomber et il vaut mieux n'en parler à personne : ce serait faire de la pub aux terroristes et surtout vous mettre en lumière. Mais ça va vite se savoir évidemment, ne serait-ce que parce qu'il va bien falloir faire réparer la voiture.

- Eh bien, dites-moi ! Ca commence bien !

- Ah, vous savez, la situation n'est pas simple ici ! Pendant cinq ans, le pays a été une province de l'Empire islamique et il n'y a guère que trois ans qu'il est revenu dans le monde soi-disant « libre ». Tous les pays qui sont dans le même cas de figure sont en proie aux mêmes tensions.

- Et dans les pays qui sont restés dans la dépendance de La Mecque, il ne fait pas bon non plus être non seulement mécréant, mais chiite.

- Mécréant, ce n'est même pas possible. Il n'est, en tout cas, pas possible de faire savoir, ou même simplement de laisser penser qu'on l'est. Quant aux chiïtes, les pauvres ! Vous savez ce qui se passe en ce moment même dans l'ancien Pakistan ?

- Pas du tout. Depuis mon départ des Tonga, je n'ai pas ouvert mon portable.

- Vraiment ? Eh bien, sachez que la communauté chiïte du Pakistan est, depuis hier, victime d'un véritable génocide méthodique. Tant et si bien que les autorités de Nadjaf ont publié un communiqué pour faire savoir que toutes les enclaves chiïtes éparpillées dans l'Empire sunnite font désormais partie intégrante de leur territoire. Ils ont annoncé la publication incessante d'une carte détaillée qui montrera les frontières de toutes ces enclaves et à partir d'aujourd'hui toute intrusion militaire ou paramilitaire sunnite dans l'une d'elles déclenchera immédiatement une réplique militaire chiïte. Une intervention télévisée de l'Imam Guilani est attendue pour ce soir : tout le monde est convaincu qu'il va lancer un ultimatum à La Mecque et que la guerre est imminente.

- Il y a un an et demi, cette guerre avait été évitée de justesse, mais elle continuait à couver et il faudra bien qu'elle éclate. D'ailleurs les Chiïtes s'y attendaient : les cartes qu'ils vont publier, montrant les frontières détaillées de leurs enclaves, prouvent à l'évidence que tout était prêt depuis longtemps.

A ce moment, le téléphone sonna. « Faites entrer », dit Rachid en anglais. Un Africain parut : il était taillé en hercule et vêtu d'un costume-cravate. Le médecin lui présenta « Mme Clark » sans lui en dire plus ; puis il continua en dialecte mais prit soin, au fur et à mesure, de traduire ses propos en anglais à l'intention de Shirley : il expliqua brièvement au policier (qui se prénomait Omar) que « cette dame » allait loger provisoirement au *Sofitel* ; il lui dit qu'il allait se rendre avec eux à cet hôtel et prendre contact avec le directeur de l'établissement, puis il donna à Omar toutes les consignes à observer, en liaison avec le personnel de l'hôtel, en vue de la sécurité de la « visiteuse américaine ». En cas de besoin, il pourrait évidemment appeler le poste qui enverrait immédiatement un commando.

Quand ils furent arrivés au *Sofitel*, que Rachid eut conversé avec le directeur et avec le personnel de la réception à propos de la mission d'Omar, et que Shirley eut pris le temps de s'installer dans sa chambre, l'heure du dîner était arrivée. Rachid invita Shirley au restaurant de l'hôtel, afin, dit-il, de parler de la suite de son séjour en Tanzanie. A ce moment, dans un petit salon du vaste hall, apparut, sur un écran de télévision, Guilani coiffé de son turban noir. Rachid et Shirley se précipitèrent et prirent place dans des fauteuils, face au téléviseur, imités par un couple, sans doute des résidents de l'hôtel, qui avaient vu de loin, eux aussi, la tête du dignitaire chiite et s'installèrent dans des fauteuils proches des leurs. Significativement, Guilani s'exprima non en arabe mais en persan, la langue de l'ancien Iran, de loin la principale province de l'Empire chiite. Son allocution, sous-titrée en anglais, fut prononcée sur un ton grave et ferme. Il commença par s'indigner de l'« *impiété inqualifiable* » dont étaient actuellement victimes ses « *frères musulmans pakistanais* » et rappela que toutes les enclaves chiites répandues dans l'Empire mecquois et dont les frontières étaient dès à présent consultables sur Internet avant de pouvoir l'être incessamment dans toutes les ambassades, et bientôt sur toutes les cartes géographiques du monde, faisaient désormais partie intégrante de l'Etat dont il était le Guide suprême. Après quoi, sa voix se fit solennelle : il donna jusqu'à ce soir 20 heures (heure d'Islamabad où il était actuellement 19 H 45) aux militaires et miliciens sunnites pour évacuer les différentes enclaves chiites de la province pakistanaise où avaient lieu les massacres. Faute de quoi, dit-il en martelant ses mots, « *la ville de Karachi* », la première de la province, « *sera rayée de la carte* ». Il ajouta qu'il en serait de même partout où des exactions semblables se produiraient quel que soit, précisa-t-il, l'Etat criminel qui s'en rendrait coupable. Il répéta une seconde fois mot pour mot ce dernier paragraphe, puis, sur l'écran, il fut remplacé par un présentateur de la télévision tanzanienne qui résuma ce qu'on venait d'entendre et répéta à son tour la menace que « l'Imam Guilani » venait de proférer.

Un petit attroupement silencieux s'était formé derrière les fauteuils du petit salon, pendant l'intervention de Guilani et maintenant toutes les personnes présentes commentaient à haute voix ce qu'elles venaient d'entendre (ou du moins de lire). Rachid se leva, imité par Shirley, à qui il proposa de gagner le restaurant.

- Eh bien, que vous en semble ? demanda-t-il quand ils furent installés.
- C'est un coup de bluff, répondit Shirley. Il a certainement les moyens de détruire Karachi (depuis le territoire iranien, des missiles à moyenne portée suffisent) mais il doit bien se douter que les autres en face ont les mêmes et que, s'il faisait ce qu'il vient d'annoncer, le lendemain, Téhéran serait rasée en représailles.
- Pourtant, après ce que nous venons d'entendre, je ne vois pas comment il pourrait se déballonner.
- Alors ou bien La Mecque capitule ou bien c'est un bain de sang généralisé.
- Et votre pronostic ?
- La Mecque va capituler. Ce ne sera pas la première fois. Ils vont trouver un moyen de le faire tout en disant qu'ils ne le font pas.

Shirley prit son portable dans son sac à main, l'alluma et fit apparaître une chaîne américaine sur laquelle des « islamologues » commentaient la situation. En les écoutant, elle crut comprendre que le Calife de La Mecque avait déjà réagi à l'intervention de son homologue de Nadjaf. Elle passa sur une chaîne différente, puis sur plusieurs autres et tomba enfin sur un présentateur qui était en train de résumer le discours du Calife : celui-ci avait, paraît-il, ironisé sur les menaces de Guilani : celui-ci, avait-il dit, semble bien mal informé ; et la chaîne annonça qu'elle allait repasser le passage essentiel de son intervention. Apparut alors Iqbal dont les propos étaient traduits en anglais (Shirley activa le haut-parleur et tourna l'écran vers Rachid) : « *Hassan Guilani ignorerait-il, disait le Calife, que les forces armées placées sous mes ordres ont quitté*

depuis hier soir les quartiers chiïtes des villes pakistanaises où, conformément à la mission que je leur avais confiée, ils ont été châtiés les criminels qui complotaient contre le pays dont ils sont des citoyens ? Je tiens à la disposition des va-t-en guerre de Nadjaf les preuves qu'ont accumulées nos services de renseignement et qui accablent ces traîtres dont le châtiement a été amplement mérité. D'ailleurs partout où de telles trahisons seront découvertes, les coupables seront semblablement éliminés. »

- Vous voyez, dit Shirley, il capitule.
- Si c'est une capitulation, elle est habile. En particulier il ignore superbement l'annexion unilatérale des enclaves chiïtes décrétée par Guilani. Il la rejette même explicitement quand il dit que les coupables seront « éliminés » partout où des faits semblables se produiront
- Il la rejette ou il feint de la rejeter.
- Nous ne devrions pas tarder à le savoir. Guilani a proclamé l'annexion des enclaves : encore va-t-il falloir qu'elle soit effective, cette annexion : il va être obligé d'envoyer dans chacune d'elles des administrateurs, des policiers, des militaires, des juges, bref : des représentants du pouvoir de Nadjaf.
- Vous avez raison : attendons de voir... Alors, pour changer de sujet et parler de ce qui est pour moi l'essentiel, comment voyez-vous mon rôle ici ? De quelle façon puis-je le mieux me rendre utile ?

Rachid Kionga prit le temps de la réflexion mais manifestement il s'attendait à la question et avait même préparé la réponse :

- Ecoutez, dit-il, il serait absurde de vous demander de faire autre chose que de la recherche. Nous devons utiliser vos compétences : toute autre affectation serait du gaspillage. Votre arrivée est une bénédiction pour nous et elle soulève déjà de grands espoirs dans ce pays et même au-delà. C'est d'ailleurs sans doute pour cela que nous avons été victimes d'un attentat cet après-midi.
- Je suis d'accord avec vous, bien sûr. Mais vous ne serez pas surpris si je vous dis que j'ai besoin d'en savoir plus sur ce que vous attendez de moi et sur ces recherches que vous voulez que j'entreprene. Mes connaissances sur le virus *Krungwa* sont, pour l'instant, sommaires. Comment puis-je les approfondir ? Y a-t-il quelque part une équipe qui travaille déjà là-dessus et dans laquelle je puisse m'intégrer, une équipe qui ait accumulé des données précises et qui ait, si je puis dire, « déblayé le terrain » ? Et j'ajoute : qui ait le matériel nécessaire pour travailler ? Et où, (puisque vous me disiez tout à l'heure que ce n'est probablement pas possible ici, à Dodoma) ?

Rachid avait écouté cette tirade en regardant Shirley avec un petit sourire triste :

- Vous allez vite réaliser, répondit-il, que vous êtes dans un pays sous-développé, arriéré, dépourvu de tout ce qui, ailleurs, est considéré comme allant de soi. Le problème le moins difficile à résoudre est peut-être encore celui de ce que vous appeliez tout à l'heure les « infrastructures ». En faisant le siège des ministères, il n'est peut-être pas impossible d'obtenir un peu d'argent, des locaux, du matériel... Mais une « équipe », c'est autre chose : il ne suffit pas de la demander pour l'obtenir. A ma connaissance, une telle « équipe » n'existe pas ici. En ce qui me concerne, je sais par l'expérience certaines choses sur le *Krungwa* et je connais des confrères dans d'autres O.N.G. qui en savent un peu aussi, mais en aucun cas, il n'est possible de dire que nous ayons « déblayé le terrain », comme vous le dites, pour que des chercheurs comme vous puissent commencer à travailler. A l'heure qu'il est, presque tout reste à faire.
- Eh bien alors, dit Shirley, faisons ce que nous pouvons avec ce que nous avons, sans perdre de temps. Pour commencer par le plus urgent, pouvons-nous (je veux dire : vous et moi) commencer à faire (très vite si possible), ce que vous appelez « le siège des ministères », pour obtenir le minimum indispensable de moyens pour nous mettre au travail. Dès que nous les aurons, ces moyens, il faudra réunir tous les gens qui, comme vous dites, « savent des choses » sur notre sujet de recherche, pour constituer un embryon d'équipe.
- Je dois vous dire que, pour faire le siège des ministères, je ne suis sans doute pas le mieux placé : il serait excessif de dire que je suis dans le collimateur du gouvernement, mais enfin il y a

beaucoup « mieux en cour » que moi qui passe un peu pour un opposant. Je puis vous mettre en relation avec des confrères moins « compromis » que moi, si je puis dire.

- Pas de problème, conclut Shirley. L'essentiel, c'est de s'y mettre au plus vite

« Il est vraiment très bien, ce Rachid Kionga, se dit-elle, quand elle fut remontée dans sa belle chambre climatisée d'où elle dominait tout le centre-ville de Dodoma. Il n'a pas la grosse tête, en tout cas. Il doit même être trop modeste : je le soupçonne d'en savoir plus qu'il ne le dit. Et il doit être très efficace dans ce qu'il entreprend. »

*

Dans les jours qui suivirent, Rachid présenta à Shirley deux de ses confrères médecins dont l'un travaillait dans une O.N.G. différente de la 2A.K, qui, elle aussi, soignait surtout des malades infectés par le virus *Krungwa*. Il les avait fait venir à Dodoma depuis leur lieu de résidence et de travail, Dar-es-salam pour l'un, une petite ville de la brousse proche de la capitale pour l'autre. Le premier se prénomma Gregory, le second Jakayta. Shirley organisa une réunion pour, dit-elle, « se répartir le travail », et, pour commencer, dresser la liste des requêtes à présenter aux officiels tanzaniens. Il fut décidé aussi que les deux O.N.G., celle de Shirley et Rachid et celle de Jakayta, lanceraient un appel exceptionnel à leurs donateurs habituels. Gregory, qui travaillait dans un hôpital de Dar-es-salam, connaissait des hauts-fonctionnaires du ministère de la santé qui eux-mêmes en connaissaient dans d'autres ministères, etc..., et se proposa pour tenter d'introduire Shirley auprès des officiels, mais en la prévenant que, si l'Etat tanzanien acceptait de financer, même partiellement, les recherches qu'elle envisageait d'entreprendre, elle devrait probablement accepter une semi-tutelle étatique. Il ajouta que les hôpitaux de Dar-es-salam, à commencer par le sien, lui paraissaient les lieux les plus appropriés pour abriter ce qu'il appelait déjà « le centre de recherches » : on pourrait sans doute y trouver un peu de place, de personnel et même un début de matériel. On aurait aussi (« hélas ! » dit-il), de nombreux cas de patients infectés par le *Krungwa* à étudier.

Shirley les invita à dîner ce soir-là et mit la conversation sur leur quotidien de médecins. Elle les écouta attentivement échanger leurs connaissances sur le virus et leur expérience des malades, les observations qu'ils avaient pu faire sur les symptômes du mal, la manière dont on le contractait, les remèdes qu'on pouvait leur administrer, remèdes plus ou moins empiriques et qui avaient rarement une certaine efficacité. Ce qu'elle entendit ce soir-là confirma Shirley dans l'impression qu'elle avait acquise à Nuku en rassemblant les informations qu'il était possible de trouver sur ce virus, que ce soit dans les publications scientifiques ou sur Internet : le *Krungwa* présentait plus d'analogies avec le virus *Ebola*, récemment vaincu, qu'avec celui du sida.

Grégory joua fort bien son rôle d'intermédiaire entre Shirley et les officiels tanzaniens. La scientifique put même rencontrer le ministre de la santé qui la connaissait de réputation, sembla flatté qu'une personne d'une telle notoriété vienne s'installer en Tanzanie, et lui posa quelques questions sur l'embuscade dans laquelle elle était tombée, le jour de son arrivée, événement qui commençait à être connu mais dont les media locaux, sur ordre, n'avaient pas parlé.. Le ministre, récemment nommé, (un des plus corrompus du gouvernement, lui avait dit Rachid), ne lui fit pas mauvaise impression : il eut l'intelligence de ne manifester aucune hostilité à l'égard du « docteur Kionga », bien que celui-ci fût quelque peu suspect en haut lieu, il promit d'aider financièrement la 2A.K, sans avoir l'air de vouloir la mettre sous tutelle, contrairement à ce que craignait Shirley. Elle en fut d'autant plus satisfaite qu'elle ne tenait pas à travailler à Dar-es-salam dans le cadre de l'hôpital de Grégory. Celui-ci était certes quelqu'un de solide sur le plan professionnel, mais il était apparu à Shirley comme l'antithèse de Rachid : elle l'avait trouvé un peu prétentieux, plutôt imbu de sa personne, avec une tendance à « se pousser », ce qu'elle détestait. Elle préférait Jakayta qui,

disait-elle, « faisait consciencieusement son travail sans se prendre pour ce qu'il n'était pas ». Shirley fit part de ses impressions à Rachid qui sourit :

- Grégory n'en est pas moins utile, voire indispensable, dit-il, vous en avez fait l'expérience.
- Certes et je vous remercie de me l'avoir présenté, mais, pour tout vous dire, je n'ai pas tellement envie de travailler avec lui.

Il y avait un petit hôpital à Dodoma, mais bien mal équipé, manquant de tout, à vrai dire plutôt miteux, et qui, de toute façon, était déjà trop à l'étroit dans ses locaux : il aurait été bien incapable d'accueillir un laboratoire de recherche. Dans les semaines qui suivirent, le ministre tint ses promesses, l'aide financière arriva, et Rachid, qui n'y avait pas cru, se mit à se démener soudain comme un beau diable ; il fut continuellement sur la brèche et vint à bout de toutes les difficultés. Trois mois après l'arrivée de Shirley, le labo de la 2A.K ouvrait dans un local qu'il avait déniché et qu'il avait fait remettre à neuf. Le matériel arriva petit à petit.. Rachid réussit même à obtenir de la direction de l'O.N.G. à Los Angeles l'affectation à Dodoma du personnel le plus indispensable pour le démarrage de leur travail : la réputation de Shirley et l'espoir d'une retentissante victoire médicale avaient fait tomber beaucoup d'obstacles.

Rachid ne fut pas moins efficace pour mettre Shirley sur la voie d'une découverte scientifique. Elle avait commencé à se mettre au travail dès le lendemain de son arrivée, en se replongeant de l'abondante documentation qu'elle avait réunie à Nuku et qu'elle avait évidemment amenée avec elle, stockée sur DVD et clés USB, mais aussi en étudiant les cas de malades soignés à la 2A.K et surtout d'anciens malades que Rachid lui fit connaître. Car, comme il le lui avait dit, certains malades infectés par le virus *Krungwa* guérissaient. Il y en avait parmi eux qui conservaient de graves séquelles de leur infection, en particulier des tremblements de type parkinsonien ou des troubles oculaires pouvant aller jusqu'à la cécité, mais d'autres se retrouvaient indemnes, comme si rien ne s'était passé, et c'étaient évidemment ces derniers cas qui intéressaient avant tout Shirley : si elle parvenait à percer le mystère de leur guérison, elle aurait peut-être fait un pas décisif vers la mise au point d'une thérapie.

L'un de ces miraculés, chauffeur de poids lourds dans une compagnie de transports, habitait, dans un quartier misérable à la périphérie de la ville, une cahute grouillante de gosses. Shirley et Rachid durent y retourner plusieurs fois avant de le trouver chez lui. Il fut incapable de dire comment il avait contracté la maladie, mais décrivit longuement ce qu'il avait ressenti : nausées, maux de tête atroces, vomissements, diarrhées parfois sanguinolentes... Cela se passait il y a cinq ans. Il s'était alors fait transporter au « dispensaire du Dr. Kionga » où on lui avait administré un remède qui, au bout de quelques semaines, l'avait guéri.

Shirley demanda à cet homme de passer au « dispensaire » pour qu'elle puisse faire les prélèvements nécessaires à ses recherches. En revenant, elle dit à Rachid :

- Le remède dont il parle, c'est celui dont vous m'avez parlé vous-même et dont j'ai oublié le nom, n'est-ce pas ?

- La ribavirine, parfaitement. On l'utilise couramment pour l'Hépatite C.

- Et vous m'avez dit que vous le faisiez prendre à tous vos malades ?

- Je ne risquais rien : il étaient condamnés à mort. J'avais remarqué que cette molécule atténuait les symptômes chez les malades. J'en ai parlé à Jakayta que vous connaissez. Il a essayé à son tour et a fait les mêmes constatations que moi. Et puis un jour, il m'a prévenu qu'un de ses patients avait guéri. Certains des miens avaient guéri aussi, mais avaient gardé les graves séquelles dont je vous ai parlé. Et puis un jour, Achille, celui que vous venez de voir, a guéri sans garder de séquelles. Jakayta m'a dit depuis qu'il a constaté, lui aussi, un cas semblable.

- C'est très intéressant. Cela signifie sans doute que ceux qui guérissent ont quelque chose dans leur organisme que n'ont pas les autres et qui fait que ce médicament est efficace chez eux et seulement chez eux. Et encore, parmi les autres, il faut distinguer ceux qui guérissent en gardant des séquelles et ceux qui ne guérissent pas du tout. Tous ces cas, il faudra les étudier un par un. Je propose de commencer par le miraculé de votre ami Jakayta, un cas identique à celui que nous

venons de voir. Ensuite, nous étudierons quelques cas de guérisons avec séquelles. Tout ça va nous occuper un moment. Espérons que d'ici là le matériel que vous avez commandé sera arrivé et que nous pourrions commencer à étudier nos prélèvements.

Rachid apprécia la logique de ce programme et décida de téléphoner aux Etats-Unis pour s'assurer que les commandes qu'il avait faites suivaient bien leur cours.

Chapitre 13

Shirley ne s'était pas trompée : A Nuku, Ellen et Patricia s'adonnaient bel et bien, et même assez souvent, aux jeux saphiques. Et elles y prenaient plaisir, ce qui ne les empêchait pas, d'aimer aussi, l'une comme l'autre, faire l'amour « avec des mecs », comme disait Ellen, qui associait volontiers le plaisir sexuel avec une certaine verdeur de langage. Al, le compagnon de Pat, non seulement ne s'offusquait pas de ces « infidélités » de sa maîtresse mais, quand celle-ci lui avait proposé de partager de temps en temps avec Ellen les faveurs qu'il lui accordait, il avait accepté sans rechigner : ces parties à trois avaient commencé assez récemment, après le départ de Shirley en tout cas, et elles avaient lieu plus rarement, ou pour mieux dire pas aussi souvent que les parties à deux Pat-Ellen.

C'est cette dernière qui était la plus demandeuse : elle était plus âgée que sa partenaire, mais on s'en serait à peine douté tant le traitement anti-vieillessement qu'elle suivait depuis des années, comme l'avait fait son ancien amant Stanley Clark, l'avait maintenue dans une forme magnifique et lui avait fait conserver un « look » radieux. Ses seins qu'elle s'était fait refaire après un cancer, dix ans plus tôt, (en vraie chair, bien sûr, grâce à la *Binax*), étaient, comme avait l'habitude de le lui dire Stanley, « les plus beaux de toute la Polynésie » où les beaux seins ne manquent pourtant pas. Mais maintenant, Ellen souffrait un peu de désœuvrement : elle aurait pu continuer à exercer sa profession de pédiatre mais elle avait déjà arrêté son activité, du vivant de Stanley, bien avant d'avoir atteint l'âge de la retraite. Après la mort de son amant, elle était devenue la maîtresse de Francis Cheng, mais elle ne le voyait que de loin en loin et, sans qu'on sût pourquoi, elle n'avait pas pris de nouvel amant aux Tonga. Pour elle, les parties avec Pat ou avec Pat et Al (jamais avec Al seul) étaient donc les bienvenues.

Un soir, six mois environ après le départ de Shirley, Patricia répondit à une invitation d'Ellen et comme d'habitude, donna trois petits coups de sonnette pour annoncer son arrivée. Elle savait qu'elle la trouverait nue, allongée sur son lit, et que, dès qu'elle la verrait entrer, elle lui dirait quelque chose comme :

- Mets-toi vite à poil : je mouille.

Mais ce jour-là, ce ne fut pas comme d'habitude : Ellen était certes nue, elle était bien sur son lit, mais elle était presque assise, le dos calé par des coussins, les jambes repliées, et elle avait les yeux rivés sur son portable posé sur ses cuisses.

- Viens lire ça, dit-elle. Tu n'as pas pu trouver ce mail avant de venir : il est parti de Dodoma il y a cinq minutes.

- De Dodoma ? Ca vient de Shirley ? Elle parle encore de ses recherches, probablement. Elle a trouvé quelque chose ?

- Tu vas le savoir. Viens vite.

- Diable ! Elle a fait un coup fumant, on dirait !

Pat à son tour était nue et elle rejoignit Ellen. Elle plongeait immédiatement ses yeux, son nez et sa bouche entre les deux plus beaux seins de la Polynésie dont elle se mit à sucer les têtens.

- Lis d'abord, lui dit Ellen. Ca t'excitera, bien que tu n'en aies pas besoin, semble-t-il....

- Mais qu'est-ce qu'elle dit donc, Shirley, enfin ?

- Lis, je te dis !

Shirley, dans son mail, commençait par parler de l'avancement de ses recherches mais elle changeait vite de sujet :

« J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, continuait-elle, et qui va sans doute vous surprendre, vous qui me preniez pour une oie blanche : je suis amoureuse. Parfaitement. Formidablement amoureuse. Quand j'étais à Nuku, je ne comprenais pas très bien ce que voulait dire Pat quand elle nous expliquait qu'elle avait son Al « dans la peau ». Eh bien, maintenant, je sais ce que ça veut dire : j'ai, moi aussi, Rachid dans la peau. Oui, c'est Rachid que j'aime. Quand il vient derrière moi, qu'il se plaque contre moi, et que je sens son membre dur dans le bas de mon dos, quand il passe ses bras sous mes aisselles et que je vois, que je sens, ses mains noires pétrissant mes seins blancs, je jouis, oui je jouis intensément. Vous ne pouvez pas savoir comme je jouis. Je me retourne, je recule de quelques pas : je vois son membre en érection : son membre est noir, comme tout le reste de son corps, mais le croirez-vous ?, son gland, quand il est sorti, est rose, comme le gland d'un Européen. Ca aussi, ça me fait jouir. Et plus intensément encore que mes seins blancs dans ses mains noires . C'est au point que je suis devenue experte en fellation. Rachid me dit qu'il n'avait jamais rencontré une femme qui fasse des fellations aussi jouissives que les miennes. C'est que, moi, j'aime son membre, vous comprenez ?. Son membre, quand je le saisis, je voudrais pouvoir le dévorer... Ca vous suffoque, n'est-ce pas, de lire ce que je vous écris là ! Vous n'imaginiez pas votre sage Shirley tournant à la dévergondée : eh bien, vous voyez, tout est possible. » Après quoi elle demandait des nouvelles de Nuku et en particulier d'Adam et de John, et parlait un peu de la situation en Tanzanie.

- Alors, qu'est-ce que tu en dis ?, demanda Ellen

- Eh bien, j'en dis qu'elle a changé, « notre sage Shirley » , comme elle dit...

- Comme quoi... elle a raison : tout est possible. Il faut se rendre à l'évidence : son Rachid la fait mieux jouir que mon Ted. Ca ne m'étonne d'ailleurs qu'à moitié : j'ai fait parler Linda. Elle m'a dit, elle aussi, que son Warren actuel la fait jouir davantage que ne le faisait Ted.

- Si tu relis bien ce qu'écrit Shirley, ce n'est pas tellement Rachid qui la fait jouir, c'est elle qui jouit en le voyant, avant même qu'il l'ait pénétrée (ce dont elle ne parle d'ailleurs pas). Mon impression, c'est que tout vient du fait qu'il est noir. Relis bien : elle parle de ses mains noires, de son membre noir...

- Elle s'encanaille, mais son vocabulaire reste correct, tu l'as remarqué ? Elle parle de son « membre ». Elle ne dit pas qu'il bande mais que son membre est en érection. Elle lui fait des fellations, pas des pipes, etc, etc...

- Et tu en conclus quoi ?

- Je n'en conclus rien. Ce n'est qu'une remarque en passant et qui n'a d'ailleurs peut-être pas de signification. Je voulais dire que, même si elle est en plein dévergondage, elle reste bon chic bon genre.

- Ca, Ellen, ça me semble difficilement défendable. Bon chic bon genre ! Tu te rends compte ? Après ce que nous venons de lire ! Le vocabulaire n'a aucune importance, on peut s'encaniller sans parler argot, c'est ce qu'elle décrit qui compte : Shirley n'est plus la même. Elle est libérée,

maintenant. Elle vient de découvrir le plaisir. Ce n'est certainement plus une oie blanche. Mieux vaut tard que jamais, non ?

- Et elle tient à nous le faire savoir. « Vous m'aviez prise pour une oie blanche, eh bien, je ne le suis plus et je vous le prouve. »

- D'où sa description explicite et qu'elle a dû vouloir choquante, volontairement.

- Si les Islamistes qui l'ont dans leur collimateur piratent ses mails, ce qui est probable, ça ne va pas arranger son cas, ni celui de son Rachid.

- Ce qui insupporte les Islamistes, ce n'est pas qu'ils baisent, elle et lui, c'est qu'ils travaillent ensemble, qu'ils soignent les gens et qu'ils les détournent de leur prêchi-prêcha débile.

- Alors, dis-moi, ça ne t'a pas excitée, cette lecture ?

- Si, allons-y ! On s'y met.

Ellen s'était allongée mais elle se redressa sur un coude : une idée lui était venue :

- Au fait, dit-elle, si Shirley revient à Nuku, ne serait-ce que pour voir ses enfants, il faudra l'inviter à nous rejoindre : plus on est de fous plus on rit. Et si elle amène son Rachid, alors là, on se fait une partouze de tous les diables !

- Eh bien, écoute ce que je vais te dire : je doute qu'elle accepte. Et j'en prends le pari, si tu veux.

- Quand je pense que tu me reprochais de dire qu'elle était restée « bon chic bon genre » ! Allez, petite, n'en parlons plus, à nous deux maintenant !

*

Elles étaient toujours nues, l'une et l'autre, quand elles entrèrent dans la salle de séjour : après l'amour, elles avaient été grignoter à la cuisine. En en revenant, machinalement, Ellen alluma le mur d'images pour elle-même et, pour Patricia qui n'avait pas d'implants cérébraux, la télé. Le présentateur d'une chaîne des Tonga apparut. Les deux femmes n'en savaient encore rien, mais des événements d'une gravité exceptionnelle étaient en cours au Proche-Orient et plus précisément du côté de ce qui avait été autrefois le Liban. Toutes deux s'installèrent confortablement et Ellen sélectionna la principale chaîne américaine.

Sur l'écran, on voyait une flottille de gros cargos chiites escortés par plusieurs navires de guerre qui attendaient au large du port de Beyrouth l'autorisation d'accoster. Dans un coin, au bas de l'écran, le présentateur expliquait ce qui était en train de se passer : Nadjaf avait annoncé officiellement et même claironné, sans donner la moindre précision, que ces navires apportaient des « marchandises » destinées aux deux « territoires » chiites de cette « province ». Le présentateur expliqua qu'il s'agissait des deux enclaves du Liban-sud et de la Bekaa qui avaient été « annexées » unilatéralement six mois plus tôt, à la suite des événements du Pakistan, et il rappela que, dans toutes les enclaves éparpillées dans l'immense empire sunnite, le gouvernement chiite avait nommé comme gouverneurs des personnalités locales lesquelles, conformément aux ordres du pouvoir central, avaient commencé à recruter des policiers et des militaires.

- Tu as compris ce qu'ils font ?, demanda Patricia

- Pas bien, répondit Ellen. Voire même très mal. L'impression que j'ai, c'est que Nadjaf fait une espèce de test : ils veulent vérifier la détermination de ceux d'en face. Mais le reste m'échappe.

- Je crois que tu as compris l'essentiel. Personnellement, je m'attendais à une opération comme celle-là depuis les événements du Pakistan, il y a six mois. Réfléchis : les Chiites ont « annexé » « leurs » enclaves partout dans le territoire sunnite et ils y ont même nommé des « gouverneurs ». Mais pour l'instant, tout ça, c'est bidon. Les Sunnites font comme si rien n'avait changé et, effectivement, rien n'a changé : dans les enclaves, ce sont toujours les policiers sunnites qui font régner l'ordre, ce sont les tribunaux sunnites qui rendent la justice, etc... etc... Qu'est-ce qu'il

faudrait pour que l'annexion devienne une réalité ? Il faudrait que, dans ces enclaves, les chiites aient les moyens d'imposer leur loi à eux, donc de chasser tous les représentants du pouvoir mecquois. Autrement dit, il leur faut des armes et, accessoirement, des gens capables de s'en servir. Je suis presque sûre que les soi-disant « marchandises » qu'ils veulent acheminer vers les deux enclaves libanaises, ce sont des armes. Que veux-tu que ce soit ? Des fruits et légumes ? Ils n'en ont pas besoin, dans la Bekaa. Alors, comme tu dis, ils font un test au Liban : si ça marche, ils feront la même opération partout ailleurs.

L'image des bateaux en face du port de Beyrouth, avait disparu et l'on retrouva le présentateur plein écran, en compagnie, cette fois, de l'incontournable islamologue Walter Duncan auquel toutes les chaînes américaines faisaient appel chaque fois qu'un fait nouveau se produisait dans l'Empire, ou plutôt dans les deux Empires islamiques, maintenant rivaux. Interrogé sur ce que signifiaient les événements en cours, Duncan répéta en gros ce que venait de dire Patricia, en soulignant toutefois qu'il s'agissait d'une sorte de « quitte ou double » pour les deux parties.

- J'ai l'impression qu'on est là pour la nuit, dit Ellen, du moins si l'on veut savoir comment tout ça va se terminer.

- Bah ! On est samedi soir, on pourra dormir demain. Toute la journée, si nécessaire.

- Alors, dit Ellen en saisissant son portable, je vais me faire injecter un peu de XP 253 pour rester éveillée.

- Et tu n'auras plus qu'à te faire injecter un peu de somnifère demain matin pour t'endormir, répliqua Pat reprenant par habitude les réflexions qu'avait si souvent faites devant elle Shirley et que d'ailleurs elle approuvait. Moi, ajouta-t-elle, je veux bien m'injecter un peu d'euphorisant si j'ai le cafard, mais rester éveillée artificiellement, non. Je trouve que c'est bon de s'endormir quand on est fatigué.

Un peu plus tard, on apprit que les autorités de La Mecque autorisaient le débarquement sollicité par Nadjaf et effectivement, une heure plus tard, on vit les cargos accoster. Une longue suite de camions débarquèrent : ils étaient tous soigneusement bâchés. Ils formèrent deux longues colonnes qui s'ébranlèrent, l'une en direction du Liban-sud, l'autre vers la Bekaa. A Washington, Duncan interrogé par le présentateur, dut avouer qu'il était stupéfait que cela se passe de cette façon : il s'attendait à ce qu'une fouille des camions ait lieu dès leur débarquement et donc à ce qu'une partie de bras de fer s'engage sur les quais du port de Beyrouth.

Il n'eut pas longtemps à attendre : dès que les deux colonnes furent sorties de l'agglomération beyrouthine et eurent commencé à rouler en rase campagne, des militaires puissamment armés les arrêtaient et entreprirent une fouille méthodique des camions. L'écran se divisa en deux parties et l'on put donc suivre simultanément les deux scènes, ou, plus exactement, la même scène se déroulant en deux endroits différents. C'est la colonne partie vers le sud dont l'inspection fut terminée la première. L'officier qui l'avait dirigée annonça (sa déclaration fut sous-titrée) : *« Ces véhicules contiennent des armes de guerre. Celles-ci sont confisquées et seront détruites. La décision de les livrer à des ressortissants de l'Empire califal était une agression caractérisée envers notre pays. Les militaires instructeurs qui devaient apprendre à nos ressortissants le maniement de ces armes sont donc désormais des prisonniers de guerre et vont être immédiatement internés, dans le respect des conventions internationales »* On vit alors descendre des camions des hommes en treillis de combat, mains sur la tête, qui furent rassemblés sur le bord de la route et surveillés par des militaires en armes. La même scène était maintenant en train de se dérouler sur la route de Baalbek et la déclaration de l'officier qui dirigea les opérations de fouille sur cette route fut à peu près la même que la précédente.

A Washington, Walter Duncan constata qu'il avait eu raison de parler de « quitte ou double » mais se déclara incapable de prévoir comment cette partie de bras de fer allait se terminer. Ce qui était sûr en tout cas, ajouta-t-il, c'est que le pouvoir chiite suivait un plan : il avait évidemment prévu ce qui venait de se passer ; sa réplique était donc préparée et elle allait

probablement se produire très vite. Le gouvernement sunnite au contraire, conclut Duncan, ne s'attendait manifestement à rien et il en était réduit à improviser, ce qu'il venait vraisemblablement de faire. Puis le présentateur « rendit l'antenne » en annonçant que l'émission spéciale reprendrait immédiatement si un événement nouveau se produisait.

Patricia se leva et se dirigea vers la cuisine, d'où elle revint chargée d'un plateau sur lequel elle avait rassemblé les restes de leur dessert : des gâteaux, deux verres-flûtes et la moitié d'une bouteille de mousseux californien. Elle posa le plateau sur la table basse. Ellen la regardait :

- Tu as de belles fesses, dit-elle, et de belles cuisses, mais tu dois avoir aussi une belle cervelle : tu comprends les choses avant même qu'on te les ait expliquées. Tu avais deviné ce qui se passait aussi vite que ce Duncan qui est un islamologue. Bravo !... Il est vrai qu'il faut sûrement avoir une belle cervelle pour être ingénieur à la *Binax* !

- Je ne sais pas si j'ai de belles fesses, répondit Pat, mais toi en tout cas, tu as une magnifique paire de néné ! Quand je regarde les miens, à côté, j'en ai presque honte.

- Eh bien, tu as tort. Moi je les trouve très beaux, tes néné, bien ronds et bien fermes.

Ellen promena son regard sur ses seins à elle :

- Et puis, tu sais, reprit-elle, toi tu as la trentaine, comme Shirley. Mes seins à moi ont vingt ans de moins. Ce sont des seins de jeune fille.

Elle les caressa du bout des doigts et continua en regardant Patricia :

- On est capable maintenant de reconstituer un organe à l'intérieur du corps, tu sais ça mieux que moi. C'est ce qu'avait fait mon pauvre Stanley pour sa prostate. La *Binax* expédie partout des organes sur commande, personnalisés (du moins dans les hôpitaux qui ne peuvent pas les faire eux-mêmes, faute d'une imprimante 3D biologique dernier cri, en Afrique bien sûr, mais pas seulement), mais dans un centre équipé pour, on peut faire des reconstitutions d'organes sans rien ouvrir. Eh bien, pour les seins, c'est pareil. Car les seins, ce sont des organes : la chair des seins qui se reconstitue, ce sont tout simplement les glandes mammaires. Alors tu peux voir tes seins... (pas les sentir à cause de l'anesthésie locale...mais les voir)... comment te dire ?... se remplir, en quelque sorte, s'arrondir, devenir fermes... Non seulement c'est extraordinaire, mais c'est excitant, presque jouissif.

- Et puis il faut vraiment savoir que tes néné ont été refaits : ça ne se voit absolument pas.

Patricia vint s'asseoir tout contre Ellen, lui palpa les deux seins, puis les lui « pétrit », comme disait Shirley, et s'amusa à faire semblant de lui prendre les tétos entre le bout de ses dents de devant :

- Shirley, dit-elle, voudrait bouffer la queue de son mec ; eh bien moi j'aurais envie de te bouffer les nichons.

- Tiens, tiens ! tu parles argot, maintenant, toi aussi ? Tu t'encanailles ?...

Ellen baissa le son de la télé, qui passait de la pub, puis elle reprit :

- Avec tout ça, on est en train de parler de nos fesses et de nos seins et on oublie complètement ce qui se passe au Liban. Et pourtant...

- Oui, je me demande comment ça va pouvoir se terminer. Car ils ont raison : c'est une partie de bras de fer. Il faut qu'il y en ait un des deux qui craque.

- Et ce qu'il y a de terrible, c'est que la seule question qu'ils se posent tous les deux, c'est : que faire pour ne pas perdre la face ? Tout le reste, ils s'en foutent.

Soudain le présentateur reparut et annonça que l'ayatollah Guilani allait intervenir. Effectivement la tête sinistre du barbu enturbanné de noir apparut plein écran, agrandi et en relief aux yeux d'Ellen qui frissonna en le voyant. Parlant très lentement et sur un ton extraordinairement calme, il donna deux heures aux dirigeants sunnites pour laisser repartir les deux files de camions, l'une vers Nabatieh, l'autre vers Baalbeck, « avec tout leur contenu et les personnels qui les convoaient » Faute de quoi, dit-il en détachant bien chacun de ses mots, son gouvernement

exercerait « des représailles dont les dirigeants de l'empire califal regretteront longtemps de ne les avoir pas évitées. »

Sur l'écran, Duncan remplaça Guilani. Il constata que la partie de bras de fer continuait mais il s'étonna du délai de deux heures laissé aux autorités de La Mecque par l'Imam de Nadjaf. Etait-ce simplement, se demanda-t-il, pour leur laisser le temps de la réflexion et de la délibération, ou bien la préparation des « représailles » annoncées demandait-elle ce délai ? Il rappela que, lors du précédent ultimatum, Guilani avait menacé de rayer Karachi de la carte. Fallait-il aujourd'hui se préparer à une mesure aussi extrême ? Duncan signala que la flottille des cargos chiites qui avait débarqué les camions à Beyrouth était escortée par des navires de guerre. Pour l'instant, cargos et escorteurs avaient repris la mer et faisaient route au sud de Beyrouth, le long de la côte libanaise, et tandis qu'il parlait, on vit en effet la petite armada en pleine mer. Et puis enfin, se demanda Duncan, que va faire La Mecque ? Une capitulation pure et simple étant *a priori* exclue, les Sunnites, dit-il, ont deux solutions : ne rien faire, ce qui revient à parier que les menaces de Guilani sont du bluff, ou bien prendre les devants, par exemple en bombardant l'armada chiite qui est à leur portée en face de leurs côtes. A nouveau, le présentateur « rendit l'antenne » en annonçant que l'édition spéciale reprendrait sans doute dans une heure.

Ellen et Patricia, qui avaient fini les gâteaux et le mousseux, restaient comme hébétées par ce qu'elles venaient d'entendre et muettes faute de savoir quoi penser ni quoi dire.

- Moi je ne vais pas attendre, finit par dire Pat, j'ai les yeux qui se ferment. Je vais dormir.

Elle se mit debout et s'étira. Ellen, toujours assise, l'attira à elle et écrasa sa bouche sur ses reins et sur ses fesses, puis sur son ventre, tandis que les bouts de ses doigts se promenaient lentement dans la toison pubienne de la jeune femme :

- Va dormir, dit-elle. Je te rejoins dès que c'est fini. Je te dirai comment ça se sera terminé.

- Ne me réveille surtout pas, dit Pat. Je ne suis pas pressée de savoir comment ils se seront entretués.

Pourtant ce furent les doigts, la bouche et la langue d'Ellen qui la réveillèrent tard dans la matinée du dimanche. Quand elle ouvrit un œil, Ellen était penchée sur elle :

- Tu es montée tard ?, demanda Pat.

- Il devait être dans les trois heures du mat.

- Au fait, comment est-ce que ça s'est terminé, hier soir ?... Et où est-ce que ça se passait, déjà ?, ajouta-t-elle en se frottant les yeux

- Au Liban. Horrible ! Une ville a été anéantie, mais j'ai oublié son nom : quelque chose comme Souda ou Saouda...

- Comment est-ce que ça s'est passé ?

Ellen résuma ce qu'elle avait retenu des événements qui s'étaient succédé : deux heures exactement après l'annonce de l'ultimatum, et donc après son expiration, une (ou des ?) bombes du type de celles qui avaient été utilisées pendant la troisième guerre mondiale, ces bombes à nanoparticules qui désintégraient la matière organique, avaient été tirées sur la ville côtière de Saïda, l'ancienne Sidon, sans doute, dirent les militaires consultés, depuis un des navires de guerre qui croisaient au large, escortant les cargos, et qui étaient parvenus en face de la ville. Tous les habitants (environ 100.000), tous les animaux, tous les végétaux, (arbres, fleurs et plantes), avaient été changés en tas de poussière. Malgré l'heure tardive, les caméras avaient filmé, depuis le ciel, les rues d'une ville fantôme : ses immeubles étaient intacts, mais les avenues étaient jalonnées de petits tas de matière grisâtre qui avaient été des arbres mais aussi de paisibles passants. Les deux convois de camions chiites immobilisés à deux sorties de la capitale avaient presque aussitôt reçu l'autorisation de reprendre la route, tandis qu'un bref communiqué annonçait laconiquement que le calife Iqbal ferait une déclaration officielle le lendemain, sans en préciser l'heure.

Ce récit avait réveillé Patricia qui doucement repoussa Ellen :

- Pas ce matin, dit-elle. Après ce que nous venons d'apprendre, je t'avoue que je n'ai pas le cœur à batifoler.

*

Ce qui avait eu lieu dans l'ex-Liban provoqua la stupeur du monde entier : d'abord la monstruosité de ce que Guilani avait appelé, quand il les avait annoncées, des « représailles » n'avait été prévue par personne. Par leur ampleur, ces représailles n'avaient d'équivalent que ce qui s'était passé à Tel-Aviv et Haïfa pendant la troisième guerre mondiale, mais cette fois-ci c'étaient les Musulmans qui s'étaient frappés entre eux. Même s'ils étaient d'obédience différente et appartenaient à deux empires rivaux, cette frappe, unanimement jugée « disproportionnée », qui avait détruit Saïda n'en était pas moins inouïe. Ce qui stupéfia également le « monde libre », ce fut la capitulation immédiate et sans condition des dirigeants sunnites. Duncan dut admettre qu'il n'aurait jamais imaginé un tel dénouement : les deux convois avaient été immédiatement autorisés à continuer leur route vers les deux enclaves chiïtes. Apparemment cette capitulation ne fut pas moins incomprise de Casablanca à Djakarta en passant par Le Caire, Bagdad, et Kwala-Lumpur. Car, malgré l'omniprésence policière, on vit un peu partout, dans les grandes agglomérations de l'Empire califal, des petits groupes de manifestants intrépides brandissant des banderoles où l'on pouvait lire un slogan en caractères arabes que le monde apprit à déchiffrer et à traduire. Il signifiait : « Bombardez Téhéran ».

C'est plus tard qu'on apprit ce qui s'était réellement passé ; et les Occidentaux, qui avaient pourtant beaucoup investi pour espionner tout ce qui se produisait dans chacun des deux empires islamiques, s'aperçurent, une fois de plus, qu'ils continuaient à accuser un énorme temps de retard sur les événements. Ils en étaient restés à la découverte chinoise, faite pendant la troisième guerre mondiale, qui avait permis de rendre inopérante la fameuse bombe islamique à nanoparticules désintégrant la matière organique : ils vivaient donc sur l'idée qu'on en était revenu à l'armement traditionnel, c'est-à-dire soit conventionnel soit nucléaire. Ce qu'ils ignoraient, et qu'ignoraient d'ailleurs aussi les Sunnites, (qui avaient réussi à pirater l'avancée technologique des Chinois), c'est que les scientifiques de Nadjaf (ou stipendiés par Nadjaf) étaient parvenus, eux, à neutraliser cette avancée chinoise et donc que la fameuse bombe était à nouveau opérationnelle.

Quand le tir chiïte sur Saïda avait eu lieu, les Sunnites, qui avait prévu l'éventualité d'un tel tir sans d'ailleurs savoir vers quel objectif il serait dirigé, avaient envoyé tous azimuts des « antimissiles » de type « chinois », tout aussi invisibles et silencieux que les « missiles » chiïtes eux-mêmes, et qui devaient en principe les neutraliser. C'est quand ils avaient constaté qu'ils ne les neutralisaient pas et que la bombe était à nouveau opérationnelle, qu'ils avaient réalisé qu'il ne leur restait plus qu'à capituler. On avait alors appris que les Chiïtes en profitaient sans perdre de temps : des navires manifestement chargés des mêmes « marchandises » que ceux de Beyrouth, se dirigeaient maintenant vers les principales enclaves chiïtes, à commencer par Bahrein dans le golfe arabo-persique mais bien sûr aussi dans l'ex-Irak et au Pakistan.

Le calife Iqbal, dans sa déclaration, avait masqué sa capitulation sous des prétextes moraux qui n'avaient convaincu personne : certes, avait-il dit, nous aurions les moyens de commettre la même impiété monstrueuse que celle que viennent de commettre nos ennemis, lesquels se sont par là condamnés eux-mêmes à la vengeance d'Allah et donc au feu éternel. Mais nous ne le ferons pas car, contrairement à eux, nous avons du respect, nous, pour la vie de nos frères musulmans, quel que soit celui des deux Etats dans lequel ils vivent... C'est dans ces circonstances que le reste du monde avait appris avec angoisse, que toute la planète était désormais à la merci des Chiïtes de Nadjaf, c'est-à-dire des plus fanatiques entre les fanatiques islamistes.

A Dodoma, Rachid et Shirley avaient bien sûr, eux aussi, suivi ces événements, et avec sans doute plus d'inquiétude encore qu'Ellen et Patricia, bien qu'il n'y eût pratiquement pas de Chiites en Tanzanie, en tout cas pas de communauté organisée et donc d'« enclave » potentielle. Mais ils étaient entourés de Sunnites non moins fanatisés, de surcroît ulcérés d'avoir vu la Tanzanie leur échapper trois ans plus tôt, et dressés à mort contre tous leurs opposants, en particulier bien sûr contre les « infidèles », surtout quand ceux-ci entreprenaient de faire de l'action humanitaire auprès des Africains sans distinction de religion, donc aussi auprès des Musulmans. Ils se savaient plus menacés que jamais et redoublaient de prudence. Shirley avait loué, en plein centre ville, un appartement moderne qui était surveillé en permanence par Omar, le policier qui avait été affecté à sa sécurité personnelle.

Cependant le médecin et la scientifique étaient avant tout accaparés par les recherches de Shirley : Rachid les suivait d'autant plus minutieusement qu'elle l'associait étroitement à son travail, ainsi d'ailleurs que Jakayta qui avait organisé son service afin de pouvoir passer à Dodoma le plus de temps possible. Mais ils piétinaient : l'étude approfondie des cas de guérison, avec ou sans séquelles, s'était révélée décevante et Shirley, qui avait cru que cette piste pourrait mener, peut-être rapidement, à une thérapie, avait dû réorienter son programme d'étude, en pestant contre le temps qu'elle avait inutilement perdu . Elle centrait maintenant ses recherches sur le virus lui-même, et sur une hypothétique synthèse d'anticorps.

C'était un travail considérable. L'argent avancé par le ministère tanzanien de la santé, envoyé par les donateurs, (mais aussi pris par Shirley elle-même sur sa fortune personnelle), avait permis de s'équiper à peu près correctement en matériel mais, mais, pour mener à bien rapidement un programme comme celui auquel venait de s'atteler le modeste petit groupe de chercheurs de Dodoma, il aurait fallu une équipe beaucoup plus étoffée que la leur. Shirley en était à passer parfois quatorze heures par jour dans le laboratoire et Rachid l'y rejoignait dès qu'il pouvait se libérer du « dispensaire ». Il admirait cette femme qui, certes, disposait de la confortable fortune que lui avait laissée son mari, mais qui n'en travaillait pas moins d'arrache-pied ici bénévolement. Et il s'intéressait d'autant plus à ce travail qu'il découvrait un domaine qui lui était jusque là presque inconnu. Il en arrivait à se passionner pour le combat titanesque des protéines de fixation de leur enveloppe externe utilisées par les virus et des anti-protéines de la capsid virale qui bloquent leur action. Émerveillement qui faisait sourire Shirley. De plus, celle-ci aimait passionnément Rachid et lui qui, dans l'intimité, recevait de si brûlantes manifestations de sa passion amoureuse, prenait, au « labo », une sorte de plaisir à se mettre presque humblement à son service, et même à ses ordres.

Il fallut encore plusieurs mois avant que la perspective d'un traitement puisse être entrevue. Pour combattre le virus *Ebola*, des années auparavant, différents « candidats vaccins » avaient été expérimentés, dont l'un reposait sur « la méthode d'inhibition de l'ARN polymérase virale par des ARN interférents ». Ce n'est pas ce vaccin qui avait finalement été retenu par l'Organisation mondiale de la Santé, mais pour le virus *Krungwa*, qui était constitué d'ARN comme l'*Ebola*, la méthode avait semblé la plus appropriée à Shirley et à sa petite équipe. Rachid se procura des singes qu'il parqua dans un enclos à la sortie de la ville et auxquels il inocula le virus *Krungwa*. Les pauvres bêtes souffrirent de tous les symptômes que le médecin était habitué à constater chez ses malades. Quand le candidat vaccin leur fut administré, les symptômes disparurent chez neuf animaux sur dix.

Il fallut attendre plusieurs semaines encore pour vérifier s'il s'agissait bien d'une guérison et si des effets secondaires indésirables n'apparaissaient pas. Quand on en eut confirmation, le vaccin fut administré à l'un des malades du dispensaire en phase terminale qui, à son tour, retrouva la

santé. Un autre malade fut sauvé au « dispensaire » de Jakayta. Puis les guérisons se multiplièrent, et le Ministère tanzanien de la santé fut prévenu officiellement par Shirley que le virus *Krungwa* était probablement vaincu. Le Ministre se déplaça personnellement au laboratoire, accompagné par les caméras des deux chaînes nationales tanzaniennes. Il félicita chaudement Shirley, Rachid et Jakayta, qui, peu de temps après, furent invités à la Présidence de la République et reçurent la plus haute décoration du pays des mains du Président lui-même.

Le succès obtenu par Shirley n'eut pas le retentissement mondial qui avait suivi la mise au point de l'utérus artificiel, neuf ans plus tôt, car le virus *Krungwa*, qui sévissait exclusivement en Afrique, n'était pas un fléau planétaire comme l'avait été le V.I.H. Son succès fut cependant connu. Les media du monde entier en parlèrent et Ralph Dampierre lui-même eut l'élégance d'adresser à son ancienne collaboratrice un message de félicitations, ajoutant que, si un jour elle souhaitait reprendre son poste (ou, dit-il, « un autre poste ») à la *Binax*, elle serait accueillie à bras ouverts. La plupart des commentateurs rappelèrent et saluèrent le parcours de « Mrs Shirley Clark » qui fut unanimement qualifié d'« exemplaire ». « *Elle a prouvé*, écrivit l'éditorialiste d'un grand magazine électronique américain, *que notre époque, par ailleurs si égoïste, est encore capable de produire des êtres humains pour qui c'est le dévouement pour les plus défavorisés qui donne du sens à la vie.* »

Chapitre 14

La nouvelle du succès de Shirley fut évidemment connue à Nukualofa comme partout ailleurs. Ellen et Patricia s'aperçurent que « leur sage » Shirley et son amant Rachid ne s'étaient pas contentés depuis un an de faire l'amour et de prendre du plaisir.

- Ils ont bossé comme des nègres, c'est le cas de le dire, répétait Patricia. Et crois-en mon expérience, faire une découverte comme celle-là en si peu de temps, c'est un exploit. Shirley est vraiment une femme exceptionnelle.

- Quand j'avais assisté à sa conférence de presse à L.A. (il doit y avoir trois ans, je crois), j'avais déjà compris que c'était une grosse tête. La mise au point de l'utérus artificiel, qui est son œuvre (et celle de Ted), l'avait amplement prouvé d'ailleurs. Mais on n'en avait peut-être pas bien pris conscience.

- Quand je pense qu'on l'avait dissuadée de partir et qu'on lui avait même dit qu'elle le regretterait !

- Il faut lui envoyer un mail de félicitations. Et même deux : chacune un.

- Et puis elle va bien prendre un peu de vacances après un aussi gros travail. Et son Rachid aussi. On pourrait leur suggérer de venir les passer ici. Elle doit d'ailleurs sans doute avoir envie de revoir Adam et John.

- Tu veux toujours les inviter à une partouse ?

- Non. Je pense que tu avais raison : elle refuserait.

Le soir même, Shirley trouvait sur son portable les félicitations d'Ellen et de Patricia et leur invitation à venir passer des vacances à Nukualofa. Elle y avait pensé. Et elle avait évidemment pensé aussi faire profiter Rachid du voyage, mais elle s'était dit, et Rachid était bien de cet avis, qu'ils devaient également inviter Jakayta, qui avait participé presque autant qu'eux à la lutte victorieuse contre le virus. Mais Jakayta était marié (sa femme était l'infirmière en chef de son « dispensaire ») et il déclina l'invitation. Rachid, à qui on ne pouvait plus rien refuser, obtint de la direction de l'hôpital de Dodoma le détachement à temps partiel d'un médecin à la 2A.K pendant la

durée de son absence ; il lui passa les consignes et les deux amants prirent l'avion pour Dar-es-salam d'où ils devaient s'envoler pour Singapour et de là pour Nuku.

Accaparés par les préparatifs de leur départ, ils n'avaient pas suivi l'actualité depuis plusieurs jours. A l'aéroport de Dodoma et dans le petit avion qui les emmenait à Dar-es-salam, ils eurent l'impression, en entendant les conversations des voyageurs, qu'il se passait quelque chose, mais, leur vol n'ayant pas été annulé, ils n'y prêtèrent pas grande attention. C'est quand ils eurent atterri à Dar-es-salam, qu'ils comprirent que c'était sérieux. Des soldats en armes entourèrent l'avion et, quand les passagers en furent descendus, ils furent escortés jusqu'au bâtiment de l'aéroport où ils furent conduits, toujours sous bonne escorte, dans un des salons réservés aux passagers en « transit ». C'est là qu'on leur fit savoir qu' « en raison des événements », tous les vols de la journée étaient annulés, y compris, bien entendu, le leur, le vol des *Singapore Airlines*. L'aéroport était en état de siège. A travers les grandes baies vitrées de l'immeuble, on voyait des camions militaires passer en trombe sur les pistes et filer dans toutes les directions, et l'on entendait (pas très loin, semblait-il) des tirs d'armes automatiques et même d'armes lourdes. En interrogeant leurs voisins, Shirley et Rachid apprirent que des « rebelles islamistes » encerclaient l'aéroport et tentaient de s'en emparer. « Comme partout », leur dit la dame à laquelle ils s'étaient adressés. Shirley sortit son portable de son sac à main et fit apparaître une chaîne américaine d'information en continu.

Ils apprirent que dans presque tous les pays du « Monde libre » qui comptaient d'importantes minorités musulmanes, de véritables insurrections islamistes avaient commencé le jour précédent : dans une intervention télévisée diffusée l'avant veille, le calife Iqbal avait exigé des dirigeants de tous les pays n'appartenant pas aux deux Empires islamiques, l'autonomie des « enclaves musulmanes » lesquelles, avait-il dit, avaient, elles aussi, vocation à bénéficier de la loi divine, la *charia*, et donc à faire partie intégrante de l'empire mecquois. Les « frères » qui peuplaient les quartiers, les villes et parfois des provinces entières où ils étaient largement majoritaires, avaient le droit de se sentir chez eux comme se sentaient chez eux les habitants des « Etats » où la sainte loi d'Allah était respectée. Une liste détaillée de ces « enclaves » avait été publiée et les media du monde entier l'avaient reprise. On avait l'impression d'un médiocre « *remake* » de l'opération montée par les Chiites six mois plus tôt, quand ils avaient proclamé unilatéralement l'annexion de leurs enclaves éparpillées à travers l'Empire sunnite.

Dès le lendemain de cette proclamation, et parfois dès le soir même, des soulèvements s'étaient produits partout : c'était le cas dans un certain nombre de territoires qui, annexés par La Mecque au début de la troisième guerre mondiale, avaient été réintégrés dans leurs pays d'origine quand la défaite de l'Empire bicéphale avait été consommée : Une partie du Sin-Kiang chinois, la province thaïlandaise jouxtant la Malaisie, ou une province des Philippines, mais aussi, par exemple, dans les Balkans, l'Albanie ou une partie de la Bosnie, ou encore (en Russie) la Tchétchénie ou le Daghestan... En Tanzanie, la proclamation califale concernait l'agglomération de Dar-es-salam, et l'île de Zanzibar, deux portions du territoire où les Musulmans étaient dominants. Partout c'étaient avec des armes conventionnelles que combattaient les « rebelles » ainsi que les militaires des armées régulières. La simultanéité des insurrections prouvait que le mouvement avait été méthodiquement organisé, et le fait qu'elles aient partout suivi l'intervention du Calife montrait qu'une « cinquième colonne » existait dans tous les pays du « monde libre », prête à obéir à tout instant aux ordres du « Commandeur des croyants. » Le G10 réuni dans l'urgence avait décidé immédiatement et à l'unanimité de condamner la « provocation » d'Iqbal et avait demandé à tous les pays concernés d'écraser par la force les « rébellions » en cours.

Sur l'écran que regardaient Shirley et Rachid, apparut un islamologue qui (une fois n'est pas coutume) n'était pas l'incontournable Walter Duncan, mais un certain Peter Grant. Il décrypta ce qui était en train de se passer. Tout venait, expliqua-t-il, des événements survenus six mois plus tôt dans l'ex-Liban c'est-à-dire de la capitulation d'Iqbal devant Guilani. Certes le Calife y avait été

contraint, n'ayant pas les moyens technologiques et militaires de résister, mais cette capitulation l'avait affaibli, aux yeux du « monde libre » bien sûr, mais aussi et peut-être surtout aux yeux de ses propres sujets : on savait que son autorité était désormais plus ou moins ouvertement contestée ça et là dans son immense empire. Par l'opération qu'il venait de lancer, il voulait sans doute essentiellement, dit Grant, redorer son blason et reprendre l'initiative. Significativement Nadjaf s'était cru obligé de lui apporter son soutien, soutien hypocrite, souligna Grant, car l'opération n'avait guère de chance de réussir et Guilani devait bien se douter qu'Iqbal n'en sortirait que plus humilié encore. Analyse d'une grande banalité et qui n'expliquait en rien pourquoi le « Calife » avait pu avoir l'idée de se lancer dans une telle opération si, comme il le pensait, elle était perdue d'avance.

- Le plus important, dans ce que je retiens de ce commentaire, dit Rachid, c'est que, pour ce Peter Grant, « l'opération n'a pratiquement aucune chance de réussir ».
- Souhaitons-le, répondit Shirley, surtout si nous voulons pouvoir décoller.

Elle envoya un message à Nuku pour faire connaître leur situation à ses amies ajoutant qu'elle les préviendrait dès que les vols reprendraient à Dar-es-salam. En consultant les deux chaînes nationales tanzaniennes, Shirley et Rachid apprirent que la répression anti-islamiste était conduite méthodiquement partout dans le monde, conformément aux instructions du G 10 et en particulier en Tanzanie où des combats de rue faisaient rage dans les deux grandes villes côtières. La priorité avait été donnée, comme partout, à l'aéroport de la ville principale dont la paralysie coupait le lien vital du pays avec le monde extérieur. Les « naufragés de l'air » durent passer une nuit dans les salles de transit de cet aéroport, mais, dès le lendemain, les vols purent reprendre alors même que, dans certains quartiers de la ville, les combats de rue n'avaient pas encore cessé.

- Je me demande, dit Shirley à Rachid, alors qu'ils avaient embarqué et qu'ils attendaient le décollage, où ces islamistes ont trouvé toutes ces armes et toutes ces munitions.
- Quand la Tanzanie a été annexée à l'empire mecquois, il y a huit ans, répondit Rachid, des armes ont été distribuées plus ou moins ouvertement aux miliciens islamistes et quand le pays est revenu dans le « monde libre », ils les ont gardées ou du moins ils en ont gardé une bonne partie. C'est aussi simple que cela.

A l'escale de Johannesburg, ils apprirent que les « rébellions » qui avaient éclaté dans un grand nombre d'Etats, étaient en passe d'être écrasées partout et la Tanzanie fut citée parmi les pays où les combats étaient maintenant terminés et où l'autorité légitime était rétablie.

- Peter Grant avait raison, dit Shirley, pour Iqbal c'est une humiliation supplémentaire. Son initiative était une folie.
- Je me demande comment il va pouvoir survivre à ce fiasco, renchérit Rachid.
- Si leur régime était démocratique, il n'y survivrait certainement pas.
- Heureusement pour lui, ce n'est pas le cas. Un Calife est en place à vie. Que peut-il faire ? Changer de gouvernement et laisser le nouveau gouverner ? Peut-être, nous ne tarderons sans doute pas à le savoir...

*

Shirley et Rachid furent accueillis dans le hall des arrivées de l'aéroport de Nukualofa par Ellen, Patricia, Al, Linda et les deux enfants, Adam et John, qui leur passèrent autour du cou les traditionnels colliers de fleurs.

- Je suis morte de honte, ma petite Shirley, dit Ellen en embrassant celle qu'elle continuait à considérer comme sa « belle-fille ». Je t'avais dit que tu regretterais d'être partie : eh bien, je peux te dire que j'en rougis aujourd'hui. Toutes mes félicitations. Nous sommes tous fiers de toi ici. Bienvenue à Nuku.

- Bravo, lui dit à son tour Patricia. Ton pari était risqué, mais tu as gagné.
- Et de plus, je vous l'ai dit, fit Shirley en leur présentant fièrement Rachid, j'ai trouvé le bonheur en Afrique.

Un homme à la peau noire débarquant à Nukualofa, ce n'était pas fréquent. Les enfants regardaient Rachid avec étonnement et demandèrent à leur « mère » et à Linda « pourquoi le monsieur était tout noir ». Mais Ellen et Pat trouvèrent (et se dirent) que c'était « un bel homme ». Et l'on prit la direction de la ville : Ellen avait voulu inviter tout le monde chez elle pour ces « retrouvailles ». Rachid admira beaucoup son robot domestique. Il en avait vu en Europe pendant ses études mais celui d'Ellen, par son apparence, son comportement stylé et son langage, ressemblait vraiment à un être humain. Même ceux du Sofitel de Dodoma faisaient « bas de gamme » à côté. Il parla de l'Afrique, de sa pauvreté, de son arriération, de la corruption généralisée, de la « gouvernance » chaotique, et il fit sur tous une excellente impression. Patricia ne pouvait s'empêcher de l'imaginer dans les scènes érotiques que leur avait si complaisamment décrites Shirley. « Mais après tout, se dit-elle, ils peuvent tout aussi bien nous imaginer, Al et moi, et même (s'ils s'en doutent) Ellen, Al et moi dans des scènes semblables. » Shirley fut bien sûr interrogée longuement sur sa victoire sur le virus et à son tour elle interrogea Patricia sur l'utérus artificiel de la deuxième génération : il allait être commercialisable sous peu, répondit-elle, et les commandes affluaient déjà.

Shirley et Rachid firent du tourisme, évidemment, et jouèrent les amoureux, mais Shirley tint aussi à faire visiter à Rachid « son » ancienne villa, à faire connaître à « ses » enfants son nouveau compagnon, et surtout à lui montrer les laboratoires et ateliers de recherche de la *Binax*. Rachid fut impressionné par leur modernité. Il examina longuement l'utérus artificiel avec le plus vif intérêt. Ce n'était pas demain que l'on verrait cette petite merveille en service dans un hôpital africain ! En sortant ils se promènèrent dans le beau parc où étaient disséminés les bâtiments de l'entreprise :

- Quand je pense, dit Rachid, que tu as quitté tout ça pour venir t'enfermer dans notre misérable labo de Dodoma ! C'est un miracle que tu aies réussi dans les conditions où tu as travaillé !
- Que nous ayons réussi... dans les conditions où nous avons travaillé.
- Merci pour Jakayta et moi, mais enfin tu sais bien que...
- Sais-tu que j'ai reçu, avant de quitter l'Afrique, les félicitations du P.D.G. de la *Binax* ? Je ne te l'avais pas dit ?
- Je ne crois pas, je m'en souviendrais.
- Et sais-tu ce qu'il ajoutait dans son message ? Il me disait que, si je voulais reprendre mon poste ou prendre « un autre poste » dans l'entreprise, sans préciser lequel ni où, je serais reçue à bras ouverts.
- Tiens ? Et que lui as-tu répondu ?
- Je n'ai pas soufflé mot de sa proposition dans ma réponse.
- J'espère que l'Afrique ne va pas te perdre...
Et il ajouta en lui donnant un petit baiser dans le cou :
- ... sans parler de moi.
- L'Afrique n'a plus besoin de moi, maintenant, puisque le *Krungwa* est vaincu. D'ailleurs la 2A.K va devoir changer de nom.
- On lui en trouvera facilement un autre, tu ne crois pas ? « Hélas », dirais-je...
- C'est vrai, mais je me souviens que, quand je suis arrivé à Dodoma, tu m'as dit : « Il serait absurde de vous demander de faire autre chose que de la recherche. » Alors, (je te l'ai déjà demandé) quelle recherche vas-tu me demander de faire maintenant ?

Shirley s'était effectivement posé la question. Quand elle avait décidé de partir en Afrique, elle savait ce qu'elle aurait à y faire : trouver enfin un traitement contre le virus *Krungwa*. Mais maintenant que ce traitement existait, sa présence là-bas était-elle encore nécessaire ? Tout le monde lui avait dit (et à juste raison) qu'il aurait été absurde de lui faire jouer les infirmières. De

telle sorte qu'elle avait repensé à ce que lui avait proposé Ralph Dampierre, le P.D.G. de la *Binax*. Reprendre son poste à Nuku, elle n'en avait guère envie; mais « un autre poste » quelque part ailleurs, pourquoi pas ? Dans ce nouveau lieu de résidence, Rachid (qui l'accompagnerait, bien sûr, elle n'en doutait pas) trouverait facilement lui-même un poste. Il y avait besoin de médecins partout, y compris en Amérique. Et son diplôme n'était pas un diplôme africain, mais britannique, donc reconnu aux Etats-Unis. Shirley en était venue à réaliser qu'en définitive son départ pour l'Afrique n'avait peut-être pas été dicté, comme elle l'avait cru, par de nobles préoccupations altruistes, mais tout simplement par le désir égoïste de changer de vie.

A la question « Quelle recherche faire maintenant en Afrique ? », Rachid avait généralement une réponse que Shirley trouvait un peu vague : selon lui, il y avait des quantités de recherches à faire pour améliorer la santé des Africains à des prix supportables pour eux, mais aussi pour améliorer leur vie en général, indépendamment des stricts problèmes de santé. Peut-être n'avait-il jamais pensé à cela comme à une question qui se posait vraiment. Cette fois, en tout cas, sa réponse fut plus précise :

- Le virus *Krungwa* n'est pas encore totalement vaincu, tu le sais bien. En tout cas, il ne l'était pas quand nous avons quitté la Tanzanie puisqu'une petite minorité de malades ne réagissaient pas au vaccin. Une petite minorité qui représentait tout de même 10% des personnes infectées. Et après tout, n'y en aurait-il que 1%, ça justifierait qu'on cherche à savoir pourquoi ils ne réagissent pas et comment on peut les guérir, eux aussi.

- Tu as raison.

*

Un jour, Shirley invita Ellen et Patricia, ainsi, bien sûr, que Rachid et Al, dans le meilleur restaurant de Nuku, celui-là même où autrefois Stanley avait ses habitudes. Mais une fois de plus, ce soir-là, l'actualité internationale avait pris le pas sur tous les autres sujets de conversation. Et une fois de plus, c'est le Proche-Orient qui cristallisait les tensions. Les chiites libanais, dont l'organisation politico-militaire, le *Hezbollah* ou « Parti de Dieu », était devenue depuis près d'un siècle, un Etat dans l'Etat. multipliait depuis quelques jours les provocations contre Israël. Des provocations auxquelles le monde entier était tellement habitué que plus personne ne s'en inquiétait. Cela se passait toujours de la même façon : le *Hezbollah* tirait des roquettes ou des petites fusées conventionnelles sur la Galilée, et Israël répliquait par des bombardements aériens sur les pas de tirs chiites. Les provocations du *Hezbollah* étaient accompagnées de communiqués incendiaires contre l' « entité sioniste ». La Mecque ne pouvait que soutenir ses « frères » libanais, tandis que le reste du monde les condamnait et les menaçait de représailles. Menaces purement verbales évidemment puisque les chiites libanais n'agissaient qu'avec le feu vert de Nadjaf et que Nadjaf (on le savait depuis la précédente « crise » libanaise) détenait l'arme absolue.

Cette fois-ci pourtant, l'affaire semblait avoir pris une tout autre tournure. Les satellites-espions américains, européens et asiatiques avaient observé, depuis quelque temps, des mouvements de véhicules militaires qui traversaient le territoire de l'ex-Liban en direction de l'enclave chiite du sud. Ces convois étaient manifestement envoyés par Nadjaf, et La Mecque laissait faire, n'ayant pas les moyens militaires de s'y opposer. De plus, ces forces étaient probablement destinées à une campagne contre Israël, cible commune des deux empires rivaux. Tout le « monde libre », en tout cas, surveillait la situation minute par minute et les médias du monde entier étaient sur le qui vive. Au restaurant, où, ce jour-là, peu de tables étaient occupées, (compte tenu de l'actualité, les gens avaient dû rester chez eux pour suivre les événements), le mur d'images était allumé, mais seule Ellen et Al étaient équipés pour sélectionner du regard une grande chaîne américaine qui, à leurs yeux, s'agrandit, passa en 3D et devint sonore. Les autres durent se contenter de regarder à la télévision la première chaîne tongienne qui d'ailleurs, n'ayant pas de correspondant sur place, se contentait de retransmettre les nouvelles et même partiellement les images « américaines ».

Les cinq convives avaient fini les entrées et attendaient le plat principal quand on apprit (et qu'on vit) les chars du *Hezbollah* chiite franchir la frontière nord d'Israël et rouler en Galilée en direction de Haïfa.

- Cette fois c'est grave, dit Patricia. Ca ne se passe plus entre eux, comme l'autre fois. Aujourd'hui ils s'attaquent à un pays du « Monde libre » et pas n'importe lequel. Ca peut conduire à une nouvelle guerre mondiale.

- Aussi longtemps que l'Empire chiite disposera de l'arme absolue, répliqua Rachid, il n'y a aucune chance pour que quelque pays que ce soit, libre ou pas, aille s'y frotter.

- Alors Israël va être détruite.

- Si c'est ça leur but, personne, effectivement, ne pourra les en empêcher.

- Quel autre but pourraient-ils avoir ?

C'est à ce moment que l'inattendu se produisit. On vit soudain, filmés depuis le ciel, le front des chars s'immobiliser. Ellen qui, comme Al, suivait les événements sur la chaîne américaine, dit que le commentateur américain et l'« islamologue » de service venaient de dire qu'on attendait d'un instant à l'autre un communiqué du ministère israélien de la défense. Pour le moment, c'était de la pub qui était diffusée. La chaîne tongienne, de son côté, repassait sans discontinuer les images des chars en train de rouler puis soudain s'immobilisant, tandis qu'un présentateur répétait qu'on ne savait pas ce qui avait bien pu expliquer cette immobilisation qui, de toute évidence, n'était pas prévue.

- Pas prévue par les attaquants, c'est sûr, dit Shirley. Par les attaqués, ça l'est peut-être moins.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?, demanda Ellen.

- Les Israéliens avaient peut-être une arme secrète, eux aussi...

- Ce que je vous propose, dit Patricia, c'est de finir de déjeuner tranquillement. Après quoi, je vous invite chez moi : on sera plus tranquilles pour échanger nos impressions.

La villa de Pat, comme celle de Shirley autrefois, (qu'elle avait conservée moyennant le paiement d'un loyer et où logeaient toujours Linda et les deux enfants), se trouvait évidemment, elle aussi, dans le grand parc de la *Binax*. L'immense baie vitrée du salon où tout le monde s'installa, donnait sur la pelouse inondée de soleil :

- Votre cadre de vie est vraiment paradisiaque, lui dit Rachid. Et de plus, votre cadre de vie est aussi votre cadre de travail.

- Nous n'avons pas à nous plaindre, j'en conviens, reconnut Patricia.

Son robot domestique auquel elle ordonna de servir le café et les liqueurs, était aussi stylé que celui d'Ellen. Par contre, comme autrefois Shirley, elle n'avait pas de mur d'images car, comme Shirley, elle avait refusé les implants cérébraux multifonctionnels. C'est donc sur l'écran de télévision (grand format, tout de même) qu'elle fit apparaître la chaîne américaine qu'Al et Ellen regardaient tout à l'heure au restaurant. On voyait toujours la même image : le front des chars chiites immobilisés. Et le présentateur, que l'on voyait dans un coin au bas de l'écran, était en train de rappeler qu'une demi-heure plus tôt le porte-parole du gouvernement israélien avait annoncé laconiquement et sans donner d'explications, que l'offensive ennemie avait été stoppée. Son refus d'en dire plus entretenait toutes les suppositions, y compris évidemment les plus folles. Le présentateur appela le correspondant de la chaîne à Tel-Aviv auquel il demanda si sur place on commençait à avoir quelques informations fiables sur ce qui s'était passé et sur ce qui allait suivre. Ce correspondant apparut plein écran et dit que le black-out officiel était toujours absolu. Mais des rumeurs circulaient, qu'il fallait prendre, dit-il, avec les plus grandes précautions : l'armée israélienne aurait, paraît-il, utilisé des armes désintégrant la matière organique. Cela fit sursauter tout le monde :

- C'est ahurissant, dit Shirley. Non seulement ces armes sont interdites par une convention internationale, mais ce sont toujours les armées islamistes, jusqu'ici, qui les ont utilisées, pendant la troisième guerre mondiale ou depuis.

- Ca ne veut pas dire que les Islamistes étaient les seuls à les posséder, fit remarquer Patricia. D'ailleurs, dans la mesure où eux n'avaient pas signé la convention et continuaient à utiliser ces armes, la convention était caduque. De plus elle interdisait d'en fabriquer, mais pas d'en détenir.
- Evidemment !, renchérit Rachid. Les Chinois, qui ont été les premiers à s'en prémunir, doivent bien savoir les fabriquer puisqu'ils savent les neutraliser. Et qu'ils en détiennent, c'est plus que probable.
- Et si les Chinois en ont, ajouta Al, il serait bien étonnant que les autres n'en aient pas, à commencer par les Américains. D'ailleurs si vraiment ce sont des armes de ce type que les Israéliens viennent d'utiliser, c'est que les Américains les leur avaient fournies.

Sur l'écran, le présentateur de l'émission interrogeait l'incontournable Walter Duncan sur la « rumeur » dont venait de faire état le correspondant de la chaîne à Tel Aviv. Duncan était perplexe, mais pas dubitatif :

- Ce qui rend cette rumeur vraisemblable, dit-il, c'est cet arrêt brusque de tous les chars chiites. Cet arrêt peut s'expliquer si les conducteurs de ces engins et tous les militaires qui étaient à l'intérieur, ont été instantanément réduits en poussière. Car s'ils sont vivants, pourquoi n'avancent-ils plus ? Ce qui est très surprenant par contre, c'est que la parade à cette bombe, qu'avaient découverte les Chinois, disons si vous voulez : l'anti-virus (si l'on considère la bombe comme une sorte de virus foudroyant), cet anti-virus doit être connu des Chiïtes, puisqu'ils savent le neutraliser : on l'a constaté récemment, au Liban, quand ils ont anéanti Saïda, malgré les « anti-virus » des Sunnites. Alors pourquoi ne l'ont-ils pas utilisé aujourd'hui, cet anti-virus, quand Israël a lancé ses virus contre leurs chars ?

Il réfléchit quelques instants puis dit :

- A moins que...
- A moins que... ? , répéta le présentateur qui voulait de toute évidence lui faire dire ce que Duncan devait juger à peine vraisemblable.
- Je risque une hypothèse, dit-il, dont j'ai bien conscience qu'elle peut paraître extravagante : ça consisterait à supposer que les chars du *Hezbollah* ont bel et bien tenté d'utiliser leurs anti-virus, mais en vain. Ce qui voudrait dire qu'Israël possède non seulement le virus mais aussi l'antivirus et le « contre-antivirus ».

A Nukualofa, dans le salon de Patricia, ces propos alimentèrent la conversation :

- Si Israël, donc les Etats-Unis et donc les démocraties (le « monde libre », comme on dit) possèdent ces armes, dit Patricia, ça change la donne mondiale, car ça veut dire que Nadjaf n'a plus l'arme absolue. C'est une bonne nouvelle, non ?
- Une bonne nouvelle pour qui ?, demanda Ellen
- Pour nous, bien sûr. Il vaut quand même mieux que ce soient les démocraties qui détiennent l'arme absolue plutôt que des fanatiques sortis du Moyen-âge. Bien sûr, tout le monde préférerait que l'arme absolue ne soit détenue par personne, mais il ne faut pas tomber dans l'angélisme : le pacifisme intégral est une utopie.
- Vous avez raison, intervint Rachid. Mais moi, c'est à propos des Islamistes que je m'interroge : la dernière fois (il y a quinze jours), Guilani avait humilié Iqbal et, d'après les nouvelles que j'ai reçues d'Afrique, les temps derniers, les activistes sunnites humiliés (et sans doute parce qu'ils avaient été humiliés) redoublaient de rigorisme s'agissant de leurs coreligionnaires, et d'hostilité à l'égard des étrangers, des mécréants et des infidèles. Cette fois, si la « rumeur » dont on vient de nous parler se confirme, c'est Guilani qui se trouve humilié. Quelle va être la réaction des sunnites, par exemple chez nous, en Tanzanie ? Plus de rigorisme et d'intolérance, ou moins ?
- La logique voudrait que ce soit moins, enchaîna Shirley, mais la logique avec eux...
- Vous avez, vous-mêmes, été victimes de leur intolérance ?, demanda Ellen.
- Et comment ! Shirley ne vous l'a pas raconté ?

- C'est vrai, reconnut Shirley, nous sommes tombés dans une embuscade, le jour de mon arrivée, tandis que nous roulions entre Dar-es-salam et Dodoma. Ils ont tiré sur notre voiture. Et pendant tout le temps que j'ai passé là-bas, j'ai « bénéficié » d'une protection policière.

- Mais pourquoi ? demanda Patricia, En quoi les dérangez-vous ?

- Toutes les organisations et toutes les personnes qui ont de l'influence sur les gens, les dérangent, expliqua Rachid, parce qu'ils veulent être les seuls à avoir de l'influence. Leur but, c'est de convertir les masses, ne l'oubliez pas, à l'Islam religieux d'abord, puis (et surtout) à l'Islamisme politique ensuite, c'est à dire au *Djihad* mondial. Ce qui avait fait leur succès dans tous les anciens pays musulmans maintenant regroupés dans l'Empire califal, c'est que l'aide sociale, c'étaient eux, et l'aide médicale, et l'aide scolaire... Que des mécréants comme moi (qui pour eux, suis presque un apostat), et qu'une descendante des Croisés comme Shirley (c'est encore pire), aient le culot d'aller faire de l'humanitaire dans un pays qui a été annexé à l'Empire pendant quatre ans, et qui le serait resté s'il était musulman à 100% (ou même seulement à 80), pour eux c'est intolérable. D'autant que le succès scientifique de Shirley a eu un retentissement considérable dans tout le pays et même bien au-delà, dans toute l'Afrique.

Ellen et Patricia se dirent qu'autrefois elles auraient toutes les deux interpellé Shirley : « Et tu veux toujours aller te jeter dans ce guêpier ? » Aujourd'hui, son « succès » mais aussi le bonheur qu'elle avait trouvé en Afrique, grâce à Rachid et malgré les Islamistes, avaient tout changé. Elles n'en furent que plus surprises de l'entendre dire :

- Savez-vous que Ralph Dampierre m'a envoyé un mail de félicitations dans lequel il me disait que si je voulais reprendre mon poste ici ou « un autre ailleurs », je serais accueillie à bras ouverts ?

- Ca alors !, s'exclama Patricia. Et que lui as-tu répondu ?

- Rien du tout. Je l'ai remercié de ses félicitations sans dire un mot de sa proposition.

- Et..., risqua Ellen, ...on a quelques chances de te revoir ici ?

- Ici, je ne crois pas. La page est tournée. Mais ailleurs, j'y pense parfois... Ca dépendrait où et dans quel poste.

- Et vous, Rachid... continua Ellen, vous suivriez Shirley dans sa nouvelle résidence ?

- Shirley est libre de ses mouvements, répondit Rachid. Elle fera naturellement ce qu'elle voudra. Sa décision lui appartient. En ce qui me concerne, je n'envisage pas d'arrêter le travail que j'ai commencé chez moi. C'est un choix de vie que j'ai fait et auquel je tiens à rester fidèle. Je pourrais faire mon métier de médecin n'importe où, bien sûr. Mais c'est l'Afrique qui a besoin de médecins, pas l'Europe ou l'Amérique. Ni même l'Océanie.

- Vous êtes un saint, dit Al.

- Un saint laïc, alors ! car, je vous assure que je n'aspire pas au paradis d'Iqbal et de Guilani. La perspective de les y rencontrer suffirait à me refroidir.

- Et ta décision, demanda Ellen à Shirley, quand vas-tu la prendre ?

- Ma décision est prise, répondit Shirley sans hésiter. Je repars avec Rachid.

A la télévision, on voyait toujours la même image, celle des chars chiïtes immobilisés. Dans un coin de l'écran, Walter Duncan expliquait que le silence persistant de Nadjaf rendait de plus en plus crédible la rumeur dont avait fait état le correspondant de la chaîne à Tel-Aviv.

*

Deux semaines plus tard, Al et Patricia arrivèrent chez Ellen et donnèrent les trois petits coups de sonnette habituels. La veille, tous les trois, ainsi que Linda et les deux enfants, avaient été accompagner Rachid et Shirley à l'aéroport et, quand les enfants et leur nurse les eurent quittés, ils avaient pu donner libre cours aux sentiments que leur inspirait ce départ :

- Elle n'avait aucune envie de retourner là-bas. J'en suis persuadée, avait dit Ellen.

- Ce qui est probable, avait renchéri Al, c'est que, si elle avait été seule, elle aurait accepté la proposition de Dampierre.
- Que voulez-vous ! Elle a son Rachid dans la peau, avait conclu Pat . Moi je trouve ça émouvant.

Quand ils entrèrent, ils s'attendaient à trouver, comme d'habitude, Ellen dans sa chambre, nue et allongée sur son lit. Mais Ellen était dans le living-room, tout habillée et assise devant son mur d'écrans allumé. Elle se retourna quand elle les entendit entrer : elle avait les larmes aux yeux.

- Que se passe-t-il ? demanda Patricia.
- C'est abominable, dit Ellen en couvrant son visage de ses mains, ces gens-là sont des monstres.
- Mais qu'y a-t-il, enfin ? insista Al.
- Shirley et son compagnon devaient changer d'avion à Dar-es-salam et prendre un petit coucou local pour rejoindre la capitale officielle où se trouve leur O.N.G., je ne vous apprends rien ? Eh bien, le petit coucou local a explosé en vol.

Et elle reprit en pleurant et en se laissant tomber dans son fauteuil :

- Ils sont morts, vous comprenez ? Morts ! Carbonisés ! En cendres !

Elle alluma la télévision et fit apparaître une chaîne américaine d'information en continu. Le présentateur, après avoir rappelé les faits, annonça que l'attentat « *qui, parmi soixante-dix passagers, a coûté la vie à Mme Shirley Clark et au docteur Rachid Kionga* » venait d'être revendiqué par une organisation salafiste locale qu'il nomma et sur laquelle, précisa-t-il, « *le gouvernement tanzanien est bien informé* » ... Il ajouta que le Président tanzanien s'était déclaré « *indigné par cet assassinat odieux de plus de 70 personnes au nombre desquels figurent deux bienfaiteurs de l'Afrique.* » Il avait décrété un deuil national d'une semaine et assuré que « *tout serait fait pour identifier, arrêter et châtier les coupables de ce crime inqualifiable.* » Patricia saisit la télécommande et éteignit le poste. Elle aussi avait les larmes aux yeux. Elle alla s'asseoir sur le bord d'un canapé. Al la rejoignit et lui prit la main :

- Il y avait eu Stanley et Susan, dit Ellen à l'autre bout du salon. Maintenant Shirley. C'est épouvantable.
- Elle est morte, enchaîna Patricia, parce qu'elle a voulu retourner là-bas et elle a voulu retourner là-bas parce qu'elle ne pouvait pas vivre sans son Rachid.

Al se leva, alla chercher la télécommande et ralluma la télévision : un petit tas de débris informes fumait dans un vaste paysage de savane : « Il sera impossible, disait le présentateur, de retrouver et d'identifier des restes humains dans le peu qui subsiste de l'appareil où tout a brûlé, et donc de donner une sépulture aux victimes ».

- Ils ont été incinérés vifs, dit Ellen en sanglotant.

*

Huit jours plus tard, à défaut d'obsèques, une cérémonie d'hommage « aux victimes du terrorisme » eut lieu sur la plus grande place de Dodoma, en présence de tous les officiels tanzaniens et de nombreux représentants de pays étrangers. Soudain, pendant l'allocution du Président, les téléspectateurs du monde entier virent avec stupeur la foule réduite en poussière par une (ou des) bombes à nanoparticules. Le soir même, le calife décréta le retour de la Tanzanie dans

l'Empire mecquois. Cette dernière mesure, venant immédiatement après l'attentat, désignait manifestement le régime de La Mecque comme responsable. Il ne pouvait être question pour qui que ce soit de soupçonner un hypothétique « groupe terroriste incontrôlé ». La réaction du G 10 fut donc unanime et immédiate et c'est ainsi que commença la quatrième guerre mondiale qui, dans les manuels scolaires des siècles futurs, est probablement destinée à être considérée plutôt comme la continuation et l'achèvement de la précédente. Au cours de ce conflit furent utilisées des armes nouvelles qu'avaient mises au point dans le plus grand secret les grands pays du monde libre. La guerre se termina en 2068 par le démantèlement des deux empires islamiques et la restauration des anciennes nations que ces empires avaient absorbées quarante ans auparavant, ainsi que par l'abolition de la charia et l'adoption solennelle par tous les pays du monde, musulmans compris, de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, qui avait été promulguée exactement cent vingt ans plus tôt par l'O.N.U.

F I N
